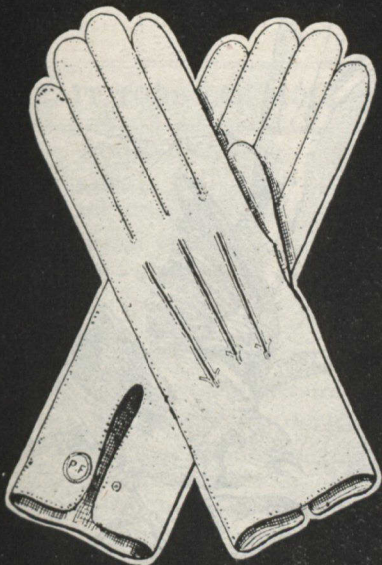


**PAGES
MANQUANTES**

GANTS PERRIN



FIL . SOIE . CHEVREAU
GLACÉ ou SUÈDE

QUALITÉ ET COUPE GARANTIES

EN VENTE
PARTOUT

Le Samedi

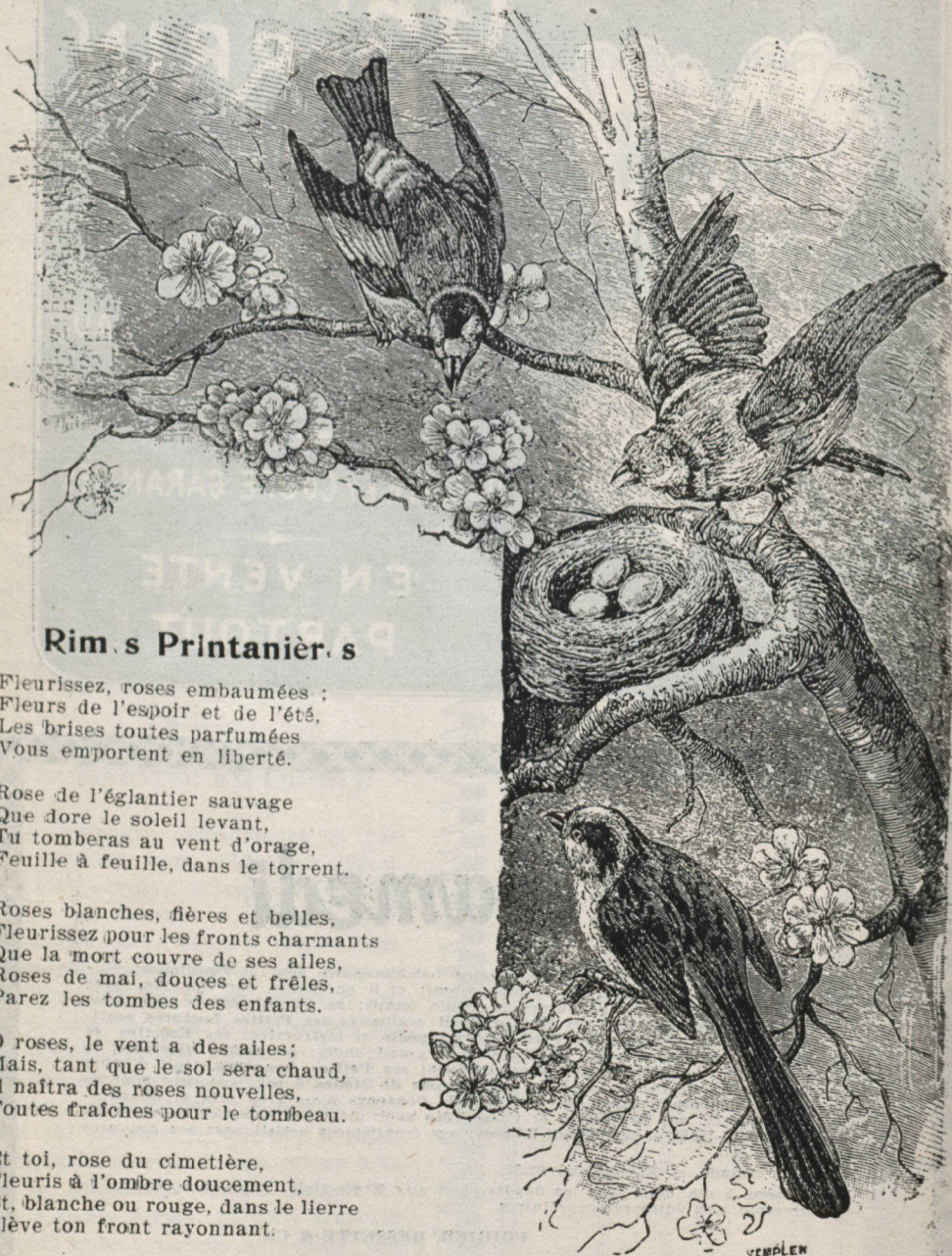
Les principaux attraits de notre magazine hebdomadaire sont le **Feuilleton**: toujours ce qu'il y a de mieux, et de plus moral; et il en donne, par semaine, plus que deux journaux quotidiens durant le même temps; sa **Chronique** par Mistigris; ses **Coups de piton** illustrés; ses **Mots d'esprit** originaux; ses **Petites Lectures** sentimentales ou sensationnelles; sa **Petite Encyclopédie** si instructive; ses **Recettes** et **Renseignements** variés et sûrs; ses **Poésies** de grand choix; ses **Suites illustrées**, la crème du genre; ses **Historiettes humoristiques**; ses **Petites Annonces**, trait d'union entre échangeistes de cartes postales; ses **Patrons de Modes** à prix spéciaux pour sa clientèle; sa **Chronique théâtrale**; ses **Grands Concours** avec gros prix et de nombreux autres prix; ses **Devinettes** et **Casse-Tête** avec prix; ses superbes numéros de gala, le **Samedi-Noël** et le **Samedi-Pâques**; ses frontispices artistiques; ses gravures en couleurs, etc.

Un an. Canada et Etats-Unis, \$2.50.

Le numéro, 5 cts. dans tous les dépôts ci et aux Etats-Unis. Numéro spécimen 5c en s'adressant aux éditeurs-propriétaires.

POIRIER, BESSETTE & Cie,

200, blvd St-Laurent, Montréal.



Rim.s Printanièr.s

Fleurissez, roses embaumées ;
Fleurs de l'espoir et de l'été,
Les brises toutes parfumées
Vous emportent en liberté.

Rose de l'églantier sauvage
Que dore le soleil levant,
Tu tomberas au vent d'orage,
Feuille à feuille, dans le torrent.

Roses blanches, fières et belles,
Fleurissez pour les fronts charmants
Que la mort couvre de ses ailes,
Roses de mai, douces et frêles,
Parez les tombes des enfants.

O roses, le vent a des ailes ;
Mais, tant que le sol sera chaud,
Il naîtra des roses nouvelles,
Toutes fraîches pour le tombeau.

Et toi, rose du cimetière,
Fleuris à l'ombre doucement,
Et, blanche ou rouge, dans le lierre
Elève ton front rayonnant.

EMPLÉN

La Revue Populaire

PARAIT TOUS LES MOIS

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, - Six Mois: - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - 75 cts

Par Poste - - - - - le No 15 cts

POIRIER, BESSETTE & Cie

Editeurs-Propriétaires,

200, Boulev. St-Laurent, MONTREAL

Tél. Bell Main 2680

Vol. 3, No 5, Montréal, Mai 1910

Fortune dans l'Oeuf

ON m'a conté ceci qui s'est passé tout récemment près de chez moi. Une jeune fille est malade, le médecin lui prescrit des oeufs absolument frais et ses parents, bien qu'y mettant l'argent, ne peuvent en obtenir dans le voisinage où, pourtant, abondent les marchands d'aliments. Je sais, de longue date, que pour avoir des oeufs qui soient frais de la veille ou du matin, il faut se rendre chez certains détailliers qui vendent cher mais vous servent l'article. D'autres consommateurs sont assez heureux d'avoir pour fournisseurs des aviculteurs demeurant en ville ou dans la banlieue. J'ai cette chance. Ce qui se vend le plus, ce sont des oeufs importés. Je vous entends vous écrier: "Des oeufs importés! Nous importons des oeufs?" Eh oui, notre pays qui est, avant tout, agricole, n'en produit pas assez. La Russie, à elle seule, nous en a fourni, l'an dernier, 583,270 douzaines.

Et pourtant ça paye d'élever des poules, d'en prendre le soin voulu, de les faire pondre hiver comme été, de tirer de chacune un profit net de \$2. Si vous n'aimez

pas la grande culture, installez-vous sur un lopin de terre de quelques arpents; élevez des volailles et quelques cochons; ayez des abeilles; cultivez un jardin et un champ de patates. Et vous ne tarderez pas à cesser de vous plaindre et de voir tout en noir. L'"Avenir du Nord" raconte qu'un Canadien, arrivé à Boston sans le sou, s'employa comme aide-aviculteur, économisa \$200, loua un arpent de terre portant maisonnette et éleva des poules. Dix ans après, il avait \$5,000 en banque, 1,500 poules de races et venait chercher femme à Montréal. C'est le plus intéressant roman que j'aie lu depuis dix ans.

D'Argenson.

A AJOUTER

En publiant, dans notre dernier numéro, l'article sur l'Hiver Canadien, par M. Pierre Voyer, également bien connu du public, sous ses noms de plume "Mistigris" et "D'Argenson", nous aurions dû ajouter que cet article avait gagné, en janvier, le premier prix dans un grand concours ouvert aux Canadiens-français et Anglais du Canada entier; que les juges dans ce concours furent MM. les chanoines Dauth et Doyle et MM. McPhail et McNaughton, professeurs à l'Université McGill; que le premier prix (le trophée dont nous avons publié le portrait) est évalué à \$250 et qu'il a été donné par la grande Maison d'art "Hemming Manufacturing Co", de Londres et Montréal. L'auteur, étant à Québec et n'ayant pu voir les épreuves de son article, il s'y est glissé quelques erreurs. On peut corriger les deux principales en insérant le mot "parti" après le nom du Père Le Jeune, troisième ligne, deuxième colonne, page 78, et en substituant "citoyens" à "concitoyens" à la ligne 35, deuxième colonne, page 85.



LA PLAGE A ATLANTIC CITY

T OUS les ans, à pareille époque, c'est-à-dire aux mois d'avril et de mai, nous apprenons qu'un tel et un tel viennent de nous quitter pour aller goûter du repos ou changer de genre de vie, à Atlantic City. Nous savons bien, en général, que cette ville est quelque part dans les Etats-Unis, mais notre science s'arrête là. Réparons donc cette lacune en vous fournissant quelques renseignements sur cette plage célèbre dans l'Amérique septentrionale.

Atlantic City est sise dans l'île sablonneuse de l'Absecon Beach, dans l'état du New-Jersey. Sa population permanente est d'environ 20,000 habitants. C'est la plus attrayante et la plus populaire des plages américaines. Bien que, jusqu'à un certain point, toutes les plages fashionables du monde entier se ressemblent, il n'en est pas moins vrai que celle-ci présente des avantages exceptionnels qui la font préférer par plusieurs.

Une multitude d'hôtels aux larges piazzas, d'innombrables villas cachées dans la verdure et dispersées ici et là, de la musique délicieuse à volonté, de la danse, du flirt, des milliers de promeneurs, des toilettes éblouissantes et pardessus tout les joyeux baigneurs et baigneuses dans leurs pittoresques costumes, cela on le trouve dans toutes les places d'eau, dans l'ancien et le nouveau monde.

Cependant, ce qui charme pardessus tout à Atlantic City, c'est le panorama qui est indescriptible; c'est aussi la température de l'eau qui y est beaucoup moins froide que dans les places d'eau de la Nouvelle-Angleterre.

Sa proximité de Philadelphie, Trenton, Wilmington et autres villes de l'est en fait l'endroit de repos et d'amusement de milliers de gens énervés par le tracassé des affaires et par l'existence sur l'asphalte entre des murs de briques ou de pierres.



L'ALHAMBRA A GRENADE, ESPAGNE

LE panorama qui se déroule aux pieds du mont de l'Alhambra est un des plus beaux qu'il soit possible de voir, écrit un voyageur, et si l'on ajoute que l'endroit possède en plus un cachet historique, romanesque et littéraire, on comprendra pourquoi ce lieu a depuis longtemps joui d'un attrait extraordinaire. L'enthousiasme de ce touriste ne doit pas nous étonner. La plaine de Grenade a été témoin d'une des plus grandes luttes dont l'histoire fasse mention: celle des Maures et des Chrétiens. Elle est entourée d'une chaîne de montagnes dont quelques pics atteignent une hauteur de 11,000 pieds et sont couverts de neiges éternelles. C'est dans un tel décor et au-dessus de la ville de Grenade que s'élève audacieusement le mont de l'Alhambra sur lequel étaient construits l'ancien palais et la forteresse des rois maures de Grenade. Le mot Alhambra est arabe; il signifie rouge et il fut donné au palais que construisit Maho-

med Iba-Alhamar, dit le Grand, qui conquiert Grenade et en fit sa capitale.

Il ne reste plus que des ruines de ce palais maure, mais avec ses jardins ombragés, ses jets d'eau qui répandaient partout la fraîcheur, les sites magnifiques dont il est entouré, ses appartements vastes et nombreux, ses arabesques, ses sculptures fines et délicates, ses mosaïques, ses céramiques, l'Alhambra réalise magnifiquement tout ce que l'on pouvait attendre d'un peuple ami des arts, à la fois riche et voluptueux.

Chateaubriand, a eu bien garde de négliger une localité qui se prête si bien au tableau. Aussi a-t-il employé à la peindre, dans un de ses romans, les plus brillantes couleurs de sa magique palette.

L'Espagne est très riche en monuments de tout genre, mais il n'en est peut-être pas un seul dont elle soit plus fière que celui-là. L'Alhambra! Cela dit tout.



PLACE DE LA CONCORDE, PARIS

La Place de la Concorde est, de l'aveu de tous, la plus belle des places du monde entier. Elle date de 1748. Louis XV venait d'être gravement malade, et les Parisiens décidèrent de lui élever une statue équestre pour célébrer son rétablissement. Le roi donna à la ville, pour édifier cette statue, l'emplacement situé à l'extrémité du Jardin des Tuileries. La statue, oeuvre de Bouchardon, fut inaugurée en 1763. La place portait alors le nom de Louis XV. Le 12 août 1792, la statue du roi fut abattue et remplacée par une image de la Liberté. En même temps, la place reçut le nom de "place de la Révolution." L'échafaud s'y dressa, en permanence pendant la Terreur.

Sa décoration actuelle date du règne de Louis-Philippe. C'est en 1836 qu'y furent installés l'obélisque de Louqsor, les deux fontaines monumentales, les huit statues des principales villes de France: Lyon,

Marseille, Bordeaux, Rouen, Nantes, Lille, Strasbourg, Brest.

A l'entrée de l'avenue des Champs-Élysées, se dressent les "chevaux" dits "de Marly", sculptés par Guillaume Coustou. Ils font vis-à-vis, à la "Renommée" et au "Mercure" de Coysevox, souvent désignés sous le nom de "chevaux ailés", à l'entrée des Tuileries.

Sur un des côtés de la place, passe la rue Royale qui conduit à la majestueuse église de la Madeleine. Vis-à-vis est la Seine. A droite de la place est le jardin des Tuileries et à gauche la fameuse promenade des Champs-Élysées.

C'est en songeant à tout le sang ignominieusement versé à cet endroit que Chateaubriand disait qu'il n'y avait pas sur notre globe assez d'eau pour en laver la souillure.

(A suivre)

Compliments

A la Communiant

Celui de la mère

TES yeux noirs, ma fille,
Sont plus doux, ce soir,
Que l'encens qui brille
Au saint encensoir!
Tu sembles un ange
Sous son voile encor,
Qui rêve et s'arrange
Pour prendre l'essor.

Jeune âme sauvage,
Tremblante en mes bras,
Confie au plus sage
Tes doux embarras:
Dans cette belle heure,
On cause avec Dieu;
Va, pour ce qui pleure,
Lui parler un peu!

Si l'enfant lui porte
Trois souhaits en fleurs,
Il ouvre sa porte
A ces vœux sans pleurs.
Pour rêver ces choses,
Baisse bien les yeux,
Et laisse tes roses
S'exhaler aux cieux!

Pour l'hymne éphémère
De ta voix d'oiseau,
Demande à sa mère
L'appui d'un roseau.
Pour tes jeunes ailes,
Un vol sans effroi,
Son soleil pour elles,
Ton bonheur pour moi!

Celui du père

TIENS; je veux ici, ma mi-
gnonne
Je veux simplement admirer
Tout ce bonheur qui t'environ-
ne
Et te le faire mesurer;
Car plus d'une triste compagne,
Dans tes blanches soeurs d'au-
jourd'hui,
D'un être aimé qui l'accompa-
gne

N'a pas même le doux appui;
Or, j'ai vu la mère, chère âme,
A tes côtés dans le saint lieu;
Elle a pleuré: la pauvre femme
Était jalouse du bon Dieu!
Ces larmes-là, vois-tu, chérie,
Il ne faut pas les oublier;
Ah! Jeannette, je te défie
De pouvoir jamais les payer!

Allons, bon! voici que ton père,
A son tour, se frotte les yeux...
Vrai! tes parents font bien la
paire

C'est à qui t'aimera le mieux.
Pour ramener leur bon sourire
Hâte-toi de les embrasser.
Par ce conseil, va-t-on me dire,
J'aurais mieux fait de commen-
cer.

Excuse ma littérature!
Mon vers pourrait être meilleur
Mais tel qu'il est, va, je te jure

Que j'y mets, enfant, tout mon
[coeur.



Un Sculpteur oublié

ANATOLE PARTHENAIS

Par E.-Z. Massicotte

La renommée qui auréole les noms de nos sculpteurs contemporains : les deux Hébert, Laliberté, Gratton, et autres, est si étendue, du moins en ce pays, que la grande masse du peuple croit que ce sont là nos pionniers dans l'art si charmant et si noble de la sculpture.

Ceci n'est, toutefois, pas exactement conforme à la vérité.

Avant Philippe Hébert, un des nôtres avait donné les espérances les plus brillantes.

Son nom avait déjà traversé les mers et le succès semblait lui avoir tracé une route triomphale, lorsque soudain, par un caprice du destin, l'art canadien dut faire son deuil d'une existence si prometteuse, au sens absolu du mot.

Mais lisez ce qu'en écrivait le maître écrivain, Alphonse Lusignan :

“Dans le cimetière de Joliette, sans pompeux monuments, mais entretenu avec un soin qui atteste la vivacité du souvenir laissé par les partis, par les chers envolés, sur une pierre qu'entoure un grillage de fer, j'ai lu l'épithaphe suivante :

Ici repose

Dans l'attente de la Bienheureuse Résurrection

ANATOLE PARTHENAIS

Artiste sculpteur

Trois fois couronné par l'Ecole Impériale des Beaux-Arts de Paris, France.

Décédé le 27 décembre 1864, âgé de 25 ans et 3 mois.

Priez pour lui.

Qui connaît Parthenais? Hors Joliette, pas cent personnes.

Et cependant ce jeune homme, arrivant d'un Canada ignoré, méconnu plutôt, où la France croyait qu'il n'y avait que des anthropophages. Cet enfant s'est percé une trouée dans l'épaisse et vivante cohue des hommes de talent dont Paris déborde ! Parmi tant d'intelligences d'élite, il s'est frayé un chemin, et vite, vous allez voir.

Première année, aux grands concours, on lui donnait un deuxième prix de sculpture; une médaille de bronze.

Deuxième année, 1863, aux concours de semestre, un premier prix, médaille de bronze.

Même année, au concours annuel, le premier prix et la médaille d'argent. Il n'avait encore que 24 ans.

J'ai sous les yeux ces médailles précieuses, ces trophées de pacifiques mais honorantes victoires, et je comprends le soin jaloux avec lequel la famille du jeune poitrinaire les conserve.

Sa mère, la pauvre octogénaire, avait cette bien pardonnable vanité d'exhiber à

Anatole Parthenais

quiconque était sympathique ces reliques, plus souvent baisées qu'un agnus, ce bronze qu'aucun or n'aurait acheté.

J'ai chez moi deux morceaux de bois que le ciseau d'Anatole Parthenais a fouillés. Ces morceaux de bois sont devenus des œuvres d'art et celui qui me les enlèvera se lèvera matin. L'un est une corniche, un peu payenne, mais superbement conçue, l'autre est un motif de chasse. Moi, j'aime mieux le dernier. C'est grand à peine comme la main, et vous y distinguez parfaitement dans les proportions voulues, les crocs du chien comme les griffes de l'ours.

Parthenais avait la conception, sa corniche me le prouve; il était aussi maître du détail; son ciseau délicat, qui ne recule ni

bijou—a été volée dans une exposition à Montréal.

Inutile de mentionner par le menu, d'autant plus que je ne les ai pas toutes vues, les œuvres de Parthenais. Cet enfant de vingt-cinq ans n'avait pas donné toute sa mesure. On pouvait attendre beaucoup de ce travailleur, désireux de produire s'il n'eut été cloué par la maladie, de ce bras trop tôt refroidi, de cette âme ardente usant un fourreau fragile, de ce fils revenu de France pour embrasser sa vieille mère avant de s'éteindre."

* * *

Ce qui précède a été écrit en 1884 et l'oubli dans lequel était tombé alors, ce



Spécimen de la sculpture de Parthenais

devant une mèche de poil ni devant une dent, en témoigne assez.

Il avait fait, en cire, une réduction d'un monument qui devait être élevé sur la tombe de M. Scallon, de Joliette. Il y a trop longtemps que je l'ai vu pour en parler longuement. L'allégorie, je l'ai oubliée. Je sais seulement qu'il y avait quatre statuettes, hautes comme le doigt, où tout était si parfaitement fini que les ongles des doigts du pied s'accusaient avec la même vérité que ceux de la main.

On conserve à Paris plusieurs des sculptures de Parthenais, me dit-on. Une chasse sur une crosse de fusil existe encore au Canada: c'est un chef-d'œuvre.

Une pipe en bois ciselée par lui—un vrai

"mort génial" a été rarement troublé depuis.

J'avais lu, dans le temps, l'article élogieux de Lusignan et il m'était resté dans la mémoire. Mais n'ayant jamais vu aucune œuvre du jeune sculpteur, je ne songeais pas à remettre son nom devant le public. Le hasard, qui sert si bien les chercheurs et les collectionneurs vient enfin de me montrer un échantillon du travail de Parthenais et je n'ai pas été lent à le photographier, certain que cela intéresserait d'autant plus le lecteur que pour la première fois, le public d'aujourd'hui aura l'occasion de se faire une idée du mérite de l'infortuné Parthenais.

Ainsi qu'on peut le constater cette sculp-

ture représente un pointer espagnol. L'animal est couché sur un coussin et, sans doute, il vient d'apercevoir son maître, car il se tient prêt à bondir vers lui pour recueillir ses caresses.

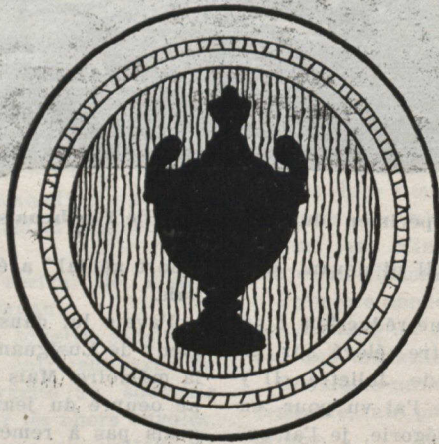
L'attitude est admirable de vérité et l'exécution indique avec quel soin l'artiste "oeuvrait" la matière.

Après avoir appartenu à M. Casimir Hébert, de Longueuil, un collectionneur et un érudit, cet objet d'art vient de passer aux mains de notre archéologue distingué M. le juge W. Sicotte qui, ce me semble, le placera au Château de Ramesay, afin de

satisfaire la curiosité intelligente des amateurs.

Et à ce propos, je me demande si la Société de Numismatique et d'Archéologie ne devrait pas faire un effort pour se procurer les médailles de cet artiste ainsi que quelques autres des oeuvres décrites par M. Lusignan?

Réunis, ces objets formeraient une collection précieuse et contribueraient beaucoup à maintenir vivant le souvenir d'un compatriote malheureusement trépassé à l'aurore de son talent.





HEROS OBSCURS

Par Jean Yves

JE lisais dernièrement le beau travail de Paul Parfait sur le phare, dont voici le commencement :

“ A l'heure où le soir tombe, invariablement il s'allume; peu à peu l'ombre enveloppe sa tour blanche et l'on ne voit plus surgir au loin qu'un point brillant: étoile factice posée par la main de l'homme au bord des flots. Que la nuit soit claire ou sombre, calme ou tumultueuse, l'étoile luit toujours de son éclat doux, paisible, immuable pour ne s'éteindre qu'avec le retour de l'aurore. Qui pourrait considérer sans émotion cette lueur perdue dans l'espace, en songeant que c'est elle qui à travers les brumes, sous la pluie qui fouette et le vent qui fait rage, trace au navigateur sa route, lui marque les écueils à éviter et la passe à gagner.

“ Par les nuits étoilées, le phare trace sur la mer un sillon lumineux, et par les nuits noires, il montre encore à travers

“ l'ombre, son grand oeil vigilant. Qui ne croirait alors volontiers que le phare est vivant? Qui ne s'adresserait à lui comme “ à un être capable de comprendre?”

Et tout en lisant ces lignes, ma pensée se reporte dans les profondeurs orageuses du golfe Saint-Laurent...

Depuis longtemps, nos gouvernements, émus des naufrages sans nombre qui sont venus jeter la désolation et la mort sur ces côtes perdues du Labrador, font construire, chaque année, de puissants forts, aux endroits les plus dangereux. Aujourd'hui, il n'est pas une île, pas un rocher, qui ne serve de base à l'un de ces fidèles gardiens du nautonnier.

Quand le soir, son taille-mer fermement posé sur la vague, ses tuyaux, ses vergues et son pont, tout inondés par les feux du soleil couchant, le paquebot jette en poupe ces côtes inhospitalières, et, la proue tournée au large, court, rapide vers l'océan, de petites étoiles s'allument par

tout sur les rivages et tracent au navire sa route... Puis, par les jours de gros temps, dans les nuits obscures, alors que le vent fait rage et qu'un épais brouillard descend sur le navire, enserre déjà son grand mât, ce sont encore elles, les vigilantes petites gardiennes, qui crient au pilote: "Garde à toi! ne vas pas plus loin, retourne en arrière et ne m'approche pas; en voulant me serrer de trop près pour éviter le grand vent du large, ton navire talonnera et tu feras naufrage avant d'avoir pu même éventer le danger!" Et le navire, quand l'aube est apparue, rend grâce à ses sauveurs; des pics dénudés des falaises échiffrées, et des ceintures de brisants, qui masquent des bancs de sable et des lagunes, se glissent dans le brouillard et apparaissent à son regard terrifié. Sans le charitable avertissement du phare, cette nuit encore des cadavres joncheraient le rivage, d'autres serviraient de pâture aux requins et la funèbre collection d'épaves du golfe s'enrichirait d'une autre unité...

Comme on le sait, ces phares sont sous la garde d'hommes braves et courageux, vieux loups de mer retraités pour la plupart, qui, seuls ou avec leur famille, passent toute l'année sur l'îlot où s'élève le phare.

Chaque fois que sur les flots, j'ai aperçu au loin, le soir, le grand oeil tremblottant de l'un de ces phares, je n'ai jamais pu m'empêcher de songer à la vie humble, pleine d'abnégation ou de dévouement que mènent les modestes gardiens de ces phares. A chacun sa fonction dans le grand rouage humanitaire; ceux-ci seront ministres, juges, millionnaires, guideront les états, gouverneront les peuples, perfectionneront les industries; ceux-là seront pauvres, miséreux; accompliront une oeuvre de paix, aideront et reconforteront ceux qui souffrent et sont en péril; héros obscurs qui ne connaissent pas même la vertu de leur sacrifice...

* * *

Un des principaux phares du golfe Saint-Laurent a été construit, il y a une cinquantaine d'années sur les rivages de

l'Île-aux-Oeufs si tristement célèbre par le naufrage de la flotte du contre-amiral sir Hovenden Walker. Situé à soixante-et-dix pieds au-dessus du niveau de la haute marée et à six cents pieds à l'extrémité sud du rocher, le phare de l'Île-aux-Oeufs est une construction octogone de trente-cinq pieds de haut. Cette tourelle surplombe la maison du gardien Paul Côté.

Paul Côté est depuis quarante ans gardien du phare de l'Île-aux-Oeufs. C'est de ce brave vieillard et de sa famille que je veux relater le trait d'héroïsme suivant:

Le phare de l'Île-aux-Oeufs possède un feu tournant, changeant et à éclipses. Du côté de la mer, il offre une lumière blanche, tournante, visible à quinze milles et qui brille à chaque minute et demie; et cela, chaque année, du 1er avril au 20 décembre. Tous les marins savent quelle précision mathématique il faut donner à la rotation d'un phare à feux changeants. Le moindre retard apporté dans le fonctionnement de la machine, peut faire prendre, au large, une lumière pour une autre, et un sinistre est peut-être la fatale conséquence de cette négligence.

Or, une nuit, vers la fin de l'automne 1872, le pivot de la roue de communication du mouvement qui s'abaisse de manière à ce que les roues d'angle s'engrennent convenablement, se cassa net. La saison était trop avancée pour faire parvenir la nouvelle à Québec et demander du secours au Ministre de la marine. Paul Côté et sa famille se devouèrent alors et résolurent de remplacer le mécanisme par l'énergie humaine.

Pendant sept semaines, cet automne-là et pendant sept semaines le printemps suivant, Paul Côté, sa femme, ses deux filles et son garçon âgé de dix ans, tournèrent à bras l'appareil. Ce furent pour ces braves gens, des nuits interminables où l'insomnie, l'énerverment, la fatigue, s'étaient donné rendez-vous dans la tour. Le givre, le froid, la lassitude engourdisaient les mains, le sommeil alourdisait les paupières, n'importe, il fallait tourner, tourner toujours, sans se hâter, sans se reposer, sans une seule minute, de répit tant que durait ce terrible quart. Hom-

Héros Obscurs

me, femme, enfants étaient devenus des automates faisant tourner la lumière qui éclairait la route aux navigateurs peut-être en péril. Pas une plainte ne se fit entendre dans la famille Côté; personne ne fut trouvé en défaut. Comme si rien ne s'y était brisé, le phare de l'Ile-aux-Oeufs continua, chaque minute et demie, de plon-

ger son grand oeil dans les noires profondeurs du golfe.

En songeant aux navires qui, cette année-là, furent peut-être sauvés, grâce au dévouement de Paul Côté et de sa famille, il est bon de signaler non sans fierté ce trait remarquable du devoir accompli modestement, héroïquement presque, et vraiment digne de notre admiration.

LE PHARE

Grave, au-dessus des flots, il dresse sa blancheur
Sur la route azurée où le frôle, éphémère,
La caresse d'une aile, idéale fraîcheur,
Et la vague à ses pieds brise son onde amère.

Quand les rudes autans déchaînent leur fureur
A l'assaut des esquifs perdus dans le mystère,
Son regard lumineux, par les longs soirs d'horreur,
Indique les écueils et guide vers la terre.

Rien ne dompte sa force et rien n'éteint ses feux,
Il demeure insensible aux coups de la tempête,
Aux morsures du vent sous le ciel orageux.

Et l'écume parfois qui neige sur sa tête
Lui donne le grand air d'un Neptune serein
Désignant fièrement le rivage au marin.

Maraval-Berthoin.



Par Pierre Voyer

Un Tribunal Canadien

Il y a un demi-siècle

La vogue est plus que jamais à rechercher, étudier et publier des faits, des traits de mœurs, des scènes de la petite histoire de notre pays, pour compléter la grande. Nous nous hâtons, selon le conseil de Nodier, à sauver de l'oubli et de la perte définitive, des légendes, des anecdotes, de menues choses. Il n'y a rien de puéril dans cette opération. Des Français, comme MM. Cabanès, Masson et Lenôtre, en font autant pour le passé de leur pays, et l'attention donnée à leurs ouvrages prouve combien le public d'élite et le gros public en saisissent la valeur documentaire.

Il n'est peut-être rien comme la comparaison entre l'histoire anecdotique du passé et celle d'aujourd'hui, pour bien comprendre la rapidité d'une évolution, la métamorphose dans les us, les coutumes, les

mœurs générales. C'est un examen retrospectif plein d'intérêt et de leçons.

Un de ces jours, je n'en doute pas, **Mistigris**, dans ses "Scènes du Rang du Bord de l'Eau" nous décrira quelque séance de justice de paix. Ce sera de l'anecdote contemporaine. On pourra comparer avec les petits faits suivants. Je les ai trouvés, ainsi que la gravure ci-jointe, dans un numéro de l'"*Illustrated London News*", publié en 1855.

Le tout se rapporte à une séance de petite cour dans le comté de Simcoe, Ontario. Ce qui n'est pas sans ajouter à l'intérêt: ce comté est l'un de ceux de la province voisine où l'élément canadien-français a fait le plus de progrès sous le double rapport du nombre et de l'importance.

* * *

Un tribunal Canadien

M. Jones—j'appellerai ainsi le correspondant du magazine anglais — raconte qu'il partit en "buggy", voiture à un cheval qu'il trouve étrange mais commode. Il accompagnait l'avocat Brown, une célébrité légale en ces "backwoods". Cahin-cahà, ils arrivèrent à la nuitée à Keenansville, manière de "midway", qui se composait d'une scierie, de deux grandes cambuses, d'un magasin et d'une taverne. Le tavernier leur servit un repas somptueux pour l'époque et l'endroit, et les fit coucher dans des lits dont le moindre défaut se trouvait d'être trop courts.

Le lendemain, après neuf milles de route à travers un pays fraîchement déboisé, ils descendaient chez M. McManus, greffier de la cour et cultivateur. McManus venait justement d'étrenner sa maison neuve en briques (chose rare à cette époque et dans ces contrées), après avoir passé 25 ans dans une cambuse.

Un deuxième déjeuner expédié, tous trois se rendirent au tribunal tenu dans un vieux bâtiment d'une seule pièce et que ne partitionnait qu'une solide et rudimentaire balustrade destinée à tenir à une respectueuse distance, de la Loi et de ses ministres, la foule des plaideurs, des témoins et des curieux. Il ne faut pas oublier qu'en ces temps-là, on plaidait assez peu. Peu d'intérêts venaient en collision; et d'ailleurs, les règlements à l'amiable ou à coups de poing passaient pour moins aléatoires et plus expéditifs. Une séance de cour était donc une aubaine pour les badauds.

* * *

Cette fois-ci, il ne fut plaidé qu'une cause, celle où notre avocat devait sauvegarder les intérêts du défendeur.

Le juge commença par se décharger de toute responsabilité en nommant un jury composé de cinq personnes,—rien que cinq—tenant compte, sans doute, de la difficulté à trouver plus de cinq personnes en mesure de comprendre une cause et de rendre un verdict.

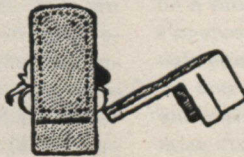
Les jurés se tassèrent dans un coin, puis le demandeur plaida lui-même sa cause, se tirant, assure M. Jones, très adroitement d'affaires. Mais que pouvait-il contre un avocat possédant les trucs de l'interrogatoire, armé de six gros livres de loi et maniant la parole comme une machine bien graissée devant des jurés vivant dans les bois depuis 25 ans...

Les plaidoeries finies, le jury se retira dans un verger, discuta le pour et le contre en mangeant des pommes et, une fois rassasié et les poches remplies, revint, la bouche encore pleine, rendre un verdict contre le demandeur.

* * *

Le tout avait pris trois heures, le juge laissant tout au jury et ne s'étant occupé que d'envoyer, de temps à autres, chez Mme McManus des notes sur la préparation du repas.

Quant au perdant, il se contenta de crier en pleine cour, qu'à la prochaine fois, il aurait un avocat, dût-il le faire venir de la "Old Mother Country!"



CRUELLE ET POLITESSE



—Mais, mademoiselle, le printemps ne vous dit donc rien?

—Pas encore, monsieur, pas encore, pour cette excellente raison que je n'ai pas encore pris le laxatif que m'a envoyé le médecin de notre famille.

La Dame Verte

par Joseph L'Hopital

I

S OUS le grand soleil, dans la poussière, la colonne s'allongeait. Le troupiér, déjà fatigué avant la grande halte, en était reparti insuffisamment reposé, l'estomac plein de vin et les jambes raides. Depuis lors il y avait deux heures qu'on marchait, et il fallait marcher encore deux heures pour parfaire l'étape. Les képis, rejetés en arrière, découvraient des faces rougies par la chaleur; les semelles râclaient la route, les chansons languissaient traînassantes. A chaque instant retentissaient des commandements: "Marquez le pas à l'avant! Serrez la gauche, serrez!" Et déjà plus d'un soldat étourdi, étouffé, avait roulé dans les fossés de la route.

A la quatrième compagnie, le capitaine Guiraud s'énervait. Il trottaient de la tête à la queue, faisant sur son cheval le métier de chien de berger, apostrophant les traînards, marronnant: "On ne marche plus, c'est honteux! avancez donc, tas de pompiers!" Puis il s'en revenait causer avec le lieutenant Kerdec qui avalait philosophiquement les kilomètres en causant de temps à autre avec le guide de la première section, un Breton comme lui; ou bien il s'arrêtait à hauteur du sous-lieutenant Chamereuil qui, le chef protégé par un mouchoir placé sous son képi en couverture, traînait ses longues jambes en fumant une énorme pipe. Et le capitaine ronchonnait tantôt à l'un, tantôt à l'autre:

—Ça n'a pas de nom! Faire faire une marche pareille à des jeunes soldats! Autant dire qu'on veut les semer sur la rou-

te jusqu'au dernier... Ça va être amusant! j'entends d'ici le colonel: Capitaine, il ne fallait pas laisser boire vos hommes... Etonnant, le colonel! Allons, vous, qu'est-ce que vous faites, là-bas? Fatigué? Pas de sang dans les veines, alors? Soldats de carton, nom de nom!... F...ez-moi votre sac dans le cacolet. Bon! voilà qu'il tourne de l'oeil, c'est évident. Cochon de soleil!

—On arrivera, mon capitaine, disait le lieutenant Kerdec, on arrivera. Ces coups de chaleur-là, ce n'est rien; nos traînards vont se faire brouetter un peu, voilà tout; ils nous rejoindront à la dernière halte et vous verrez que nous ferons une belle entrée dans Martinville.

—Hum! Des fricoteurs, alors... Enfin, si on arrive... Chamereuil, vous êtes épataant, vous savez.

—En quoi, mon capitaine? demanda le sous-lieutenant qui, devant sa section, venait de les rejoindre en tête.

—Epatant de fumer la pipe comme ça, au soleil, par 45 degrés de chaleur; vous devez être abruti, nom de nom, à tomber par terre.

—Au contraire, mon capitaine; ma pipe me soutient; le tabac dégage mon cerveau; j'en ai le goût dans la bouche, au lieu d'avoir celui de la poussière, et en le faisant passer par mes conduits olfactifs, je donne à mon nez la satisfaction de ne pas trop s'apercevoir qu'à force de marcher et d'avoir chaud, nous commençons à ne pas sentir bon du tout. J'irai plus loin: la fumée qui s'élève du fourneau de Joséphine tamise fort heureusement les rayons du soleil et me garantit contre tout danger d'insolation.

—Cré Chamereuil! toujours blagueur !
Moi, je ne peux plus fumer en route parce que... Bougre! voilà le colonel; à votre section, nom de nom! Alignés, alignés ! serrez, la gauche, et au pas! Une, deux! une, deux!

Médusée par l'apparition du colonel, dont la silhouette équestre se dressait sur le bord de la route, la quatrième compagnie effaça les épaules, tendit le jarret, redressa l'arme à la bretelle et défila comme un seul homme.

—Il va mettre son nez dans les voitures, reprit le capitaine Guiraud! et il en fera encore, une vie, quand il verra tous nos flemmards dessus!

—Eh! bien, il les mettra dedans, fit le sous-lieutenant qui, aussitôt le colonel passé, avait repiqué en avant, pour bavarder.

—Cré Chamereuil! Je vous parie que tout à l'heure il nous réunit, comme je vous le disais tout à l'heure, pour nous reprocher d'avoir laissé trop boire nos troupiers?

Les deux officiers échangèrent un regard d'intelligence. Ils savaient que le capitaine raffolait des paris et qu'il y avait tout bénéfice à les lui faire gagner.

—Oh! mon capitaine, dit le lieutenant Kerdec, je crois que vous vous trompez. Le colonel sait bien qu'une marche aussi longue ne se fait pas sans qu'il y ait des hommes fatigués; et il sait bien aussi que trois officiers ne peuvent pas empêcher une compagnie qui crève de soif de boire.

—Eh! bien, voulez-vous parier, Kerdec? un amer Picon curaçao, ça va-t-il, pour Chamereuil et pour moi?

—Entendu, mon capitaine.

Quelques minutes plus tard, le colonel remontait au galop le flanc de la colonne, regagnant la tête, puis les clairons sonnaient la halte; et les officiers formaient le cercle autour du père du régiment.

—Messieurs, commençait le colonel, on marche mal. Trop de traînard. Mes ordres n'ont pas été suivis; vous avez laissé boire les hommes avec excès.

Le capitaine Guiraud envoya un renforcement au lieutenant Kerdec placé à l'ordre derrière lui, et lorsque la semonce

fut terminée il fit claquer sa langue.

—Je connais quelqu'un, dit-il en remontant à cheval qui s'offrira ce soir à l'oeil certain amer Picon...

—Et je connais quelqu'un qui n'en boira qu'un et qui en paiera trois, appuya Chamereuil en rallumant sa pipe.

—On paiera, Messieurs, on paiera, dit Kerdec en s'inclinant.

Voilà pourquoi, jusqu'à Martinville, le capitaine Guiraud fut d'une humeur charmante.

II

Cinq heures sonnaient lorsque la colonne, s'arrêtant sur la place et dans la grand'rue de Martinville, forma des faisceaux. Avec le soir l'orage montait; un grondement continu emplissait le ciel; et les rayons du soleil, frappant en plein une nuée gris bleu qui gagnait, venant de l'est, contre le vent, s'y décomposaient en un radieux arc dont le clocher pointu semblait être la flèche.

Debout derrière les faisceaux, les troupiers restaient sur deux rangs; heureux d'être arrivés à l'étape, tout ragailardés par la perspective du gîte, de la soupe et du repos, ils intempellaient, redevenus bavards et blagueurs, les paysans et les bonnes femmes qui passaient en les regardant d'un air méfiant. Sur le front des compagnies les officiers causaient, attendant les fourriers; le capitaine Guiraud, la bride passée sur le bras gauche, fouaillait sa botte du bout de sa cravache en maudissant la mauvaise organisation du logement, tandis que le sous-lieutenant Chamereuil, occupé à dévisser et à revisser Joséphine qui s'était bouchée, lui donnait distraitemment la réplique, et que le lieutenant Kerdec, appuyé sur son sabre, se désintéressait de leur conversation et rêvait, les yeux fixés sur l'arc lumineux. Il le voyait pâlir, s'effacer à mesure que la nuée devenait plus grise et que les roulements du tonnerre s'entendaient plus prochains.

La Dame Verte

—Et avec un sale temps! grogna le capitaine en manière de conclusion. Vous verrez que ces matins-là finiront par nous faire saucer.

—Probable, répondit Chamereuil. Et il souffla dans sa pipe, qui fit entendre un petit gargouillement.

—Il n'y a pas à dire, continua-t-il avec dépit. Il faudra que je la ramone complètement.

—Alors, ça vous est égal, à vous, que nous prenions racine ici? reprit le capitaine, dont l'exaspération montait comme l'orage. Vous ne pensez qu'à votre bouffarde! C'est comme Kerdec: qu'est-ce qu'il fait, celui-là? Il dort debout, c'est évident.

—Pardon, mon capitaine, dit Kerdec, je ne dors pas, j'attends. Et tout en attendant, je regarde l'orage.

—Voyez-vous ça! Il regarde l'orage! Spirituel, ce que vous faites là! Pendant que vous y êtes, dites-lui donc de s'arrêter, à l'orage, et de dire au fourrier de venir. Il regarde l'orage! Et comment le trouvez-vous, l'orage?

—Je le trouve très beau, répondit Kerdec.

Et sans plus faire attention à l'honnête capitaine, qui était resté bouche bée, il reprit sa contemplation.

L'arc-en-ciel avait entièrement disparu et le nuage, qui d'abord avait passé du bleu sombre au gris, changeait de nouveau de teinte et d'aspect. Sa marche maintenant était visible; il envahissait rapidement tout l'espace et semblait manger le bleu du ciel. Les rayons obliques du soleil éclairaient de reflets laiteux les ardoises du clocher; puis, tout près de l'horizon, ils rencontraient la nue dont le pied blanchissait sous cet assaut de lumière. Mais le front de la tempête restait sombre: il formait comme un long bourrelet noir au devant duquel volaient de petits nuages cuivrés et qui s'avancait avec une majesté sinistre.

Kerdec était un Breton bretonnant; élevé sur les côtes du Morbihan, fils et frère de marin, naturellement religieux, rêveur et mélancolique, il aimait cette attente énervante de l'orage, cette éclipse mena-

cante du jour, ces lueurs, ces grondements, ce ciel violent; il songeait aux beaux ouragans de son pays, et comme la mer hurle bien sur les roches quand le grain vient du large; comme il est beau alors, près du calvaire de la jetée, de voir prier les femmes, et de quelle poésie s'imprègnent les pensées sombres lorsque le tonnerre gronde et lorsque le vent gémit.

—Enfin! ça n'est pas malheureux! Voilà cet animal de Lecerf, s'écria le capitaine. Arrivez donc, bon sang! Où logeons-nous?

Le fourrier, un grand maigre à figure blême, s'arrêta d'un air piteux à trois pas du capitaine et marmotta quelques mots qui le firent bondir.

—Vous dites? vous dites? cria-t-il hors de lui. Eh! bien, en voilà une sévère! Messieurs, vous croyiez être arrivés à l'étape? C'est bon pour les autres: les voilà qui rompent les rangs. Mais nous, la quatrième, celle qui trinque toujours... encore trois kilomètres à faire!

—Nous ne logeons donc pas à Martinville? demanda Chamereuil.

—Pardon, mon lieutenant, fit le fourrier. Nous allons au hameau de la Dolente; c'est toujours dans le commune.

—Allons tant mieux! tant mieux!

—Vous trouvez ça drôle, vous? Moi pas. Pas envie de rire, vous savez. Qu'est-ce que vous f... là, fourrier?

Le fourrier battit prudemment en retraite et le capitaine Guiraud se remit en selle. Au même moment un éclair blanc illumina l'espace assombri, et un coup de tonnerre suivit presque immédiatement, formidable.

—Garde à vous! rugit le capitaine...

III

Lentes, espacées, s'écrasant avec un bruit mat dans la poussière, tombaient de larges gouttes d'eau; un murmure indescriptible grandissait, venant de la nuée; un souffle froid passait, précurseur du grand vent qu'on entendait là-bas.

Le capitaine se battait avec sa jument que les éclairs rendaient nerveuse et avec son caoutchouc qu'il ne parvenait pas à endosser. Piteux, mais résignés, les soldats, reposés sur l'arme, attendaient, jetant des regards d'envie sur leurs camarades des autres compagnies qui passaient, gagnant leurs logements. Lorsqu'ils firent par le flanc et se mirent en marche, l'ouragan se déchaîna, une trombe de vent s'éleva, le ciel creva. L'infortunée quatrième, clapotant, sous le déluge, sortit du bourg et se trouva bientôt en pleine campagne.

Ils marchaient, en avant, le nez dans le dos les uns des autres pour couper le vent. La pluie tourbillonnante ruisselait impitoyablement, imbibant les capotes, chantoyant les képis en éponges, se glissant dans les cous, battant avec furie les sacs qui mettaient à l'abri les épaules. Dans le chemin que l'orage changeait en rivière, la marche alourdie des hommes faisait gicler la boue et le capitaine, capuchon rabattu, chevauchant, en tête de la colonne, sa jument qui s'effarait à chaque éclair, semblait une sorte de type fantastique traînant des damnés en enfer.

Le chemin descendait, devenant plus rocailleux à mesure que la pente se faisait plus rapide; et l'eau bondissait sur cette pente dans les jambes des soldats. Un vallon étroit, serré entre deux collines escarpées et chauves, s'estompait vaguement sous la buée de l'averse et de grands arbres faisaient tout au fond, sur l'ensemble gris, une tache plus sombre. Par intervalles, sous l'incendie des grandes lueurs électriques, ces arbres apparaissaient bien distincts; leur verdure alors semblait toute blanche et un grand toit pointu se dressait immobile au milieu de leur masse tourmentée, semblable à un rocher noir battu par la tempête.

—C'est dans ce trou-là, alors? demanda le capitaine au fourrier qui marchait à côté de lui pour guider la colonne.

—Oui, mon capitaine. Et comme un éclair passait, il montra le grand toit dans les arbres.

—Voilà le château de la Dolente.

—Joli nom, joli endroit! C'est pour se

f... de nous qu'on nous envoie là, est-ce pas??

Et il se mit à maugréer dans ses moustaches:

—La Dolente! La Dolente!... pour se f... de nous, je vous dis!

Cependant, peu à peu, l'orage se calmait; des rayons trouaient les nuages; le vent, tel un cheval qui se cabre et s'épuise, ne soufflait plus que par rafales espacées, et la pluie ne coulait plus des réservoirs taris du ciel, que par gouttes larmoyantes, suivies de courtes ondées, derniers efforts d'agonie. L'eau, dans le chemin, se précipitait moins turbulente; le bruit de la marche des hommes étouffait ses clapotis discrets; et les troupiers réjouis par l'apaisement progressif de la nature chantaient, lorsque là-haut un peu de bleu parut. Quand ils atteignirent le fond de la vallée, le beau temps était revenu, mais l'air restait lourd; la tourmente avait emporté tout le vent avec elle vers le couchant, où le tonnerre se perdait en rebondissants échos. La lumière était discrète et diffuse; une sorte de mystère pesait sur la terre qui fumait, sentait bon, se pâmait sous la torpeur énervante des soirs orageux.

On s'engagea sous de grands arbres, dont les ramures s'égouttaient avec des tintements cristallins. Les peupliers et les aulnes, plantés en lignes droites sur les banquettes des fossés pleins d'eau, se pressaient vers le ciel en colonnes élancées, formant une voûte sombre, véritable tunnel de feuillage au-dessus de la route qui s'allongeait toute droite; et la compagnie, sous les douches qui tombaient à chaque frémissement des ramures, se hâtait vers une lueur qui grandissait et dans laquelle se dessinait, à chaque pas plus précise, la forme d'une muraille.

Ils débouchèrent enfin sur un carrefour en demi-lune que fermaient les hauts murs grisâtres de grands bâtiments percés en leur milieu par une large porte en plein cintre, flanquée d'une poterne. Sur le bord du bois, formant le demi-cercle, des ormes énormes, plusieurs fois centenaires, élevaient leurs têtes ravagées par la vieillesse, couronnées de bois mort; une herbe

La Dame Verte

rude et jaunâtre, de celles que les paysans appellent des herbes sûres et qui croissent dans les terrains humides non cultivés, tapissait le sol. Pas une fenêtre ne s'ouvrait sur ce carrefour qui, dans le jour finissant, avait un aspect maussade et désolé.

IV

Le capitaine fit ranger la compagnie face à la grande porte; le fourrier frappa la poterne à coups de crosse. Un long aboiement répondit, qui devint furieux, puis s'étrangla comme lors que les chiens se pendent à bout de chaînes, et d'autres aboiements se joignirent au premier; un roquet, dont on voyait passer le museau sous la porte, fit sa partie dans le concert en jappant de colère.

—Ah! ça, il n'y a personne dans cette baraque-là? clama le capitaine Guiraud voyant qu'on n'ouvrait point.

—C'est peut-être habité par des chiens seuls, dit Chamereuil.

Enfin un verrou grinça et la petite porte s'entr'ouvrit, encadrant un grand paysan grisonnant qui demeura immobile, comme stupéfait, regardant sournoisement la ligne des soldats.

—C'est bien ici la ferme de la Dolente? demanda le capitaine.

—Quoi que ça vous fait? répondit l'homme qui avait mis sa main droite au-dessus de ses yeux pour mieux dévisager l'officier.

—Allons, Lecerf, montrez le billet de logement à ce vieux bougre qui ne paraît pas poli. Et dites-lui d'ouvrir sa porte qui a l'air aussi aimable que lui.

Le fourrier parla un instant avec le fermier qui leva les bras au ciel.

—Ah! ben! ah! ben, en v'là un malheur!

Puis il s'avança vers le capitaine en se lamentant, rendu loquace par la contrariété.

—J'peux pas loger, gémissait-il, je ne peux point, qu'on vous dit. Où que c'est que je logerais tout le monde que v'là,

mon guieu! Qui que j'ai fait au maire? Mais qui que j'y avons fait?... C'est tout de même des vengeances pas croyables, une chose comme ça. Je vous demande un peu s'il n'y a point de place à Martinville! C'est histoire de marubler le pauvre monde, voyons! c'est pas...

Il fut interrompu par un bruit de ferailles suivi d'un hurlement aigu. La grande porte s'ouvrit; sur le seuil parut le fourrier Lecerf qui se frottait le mollet en maugréant; à quelques mètres de là le roquet, tenu en respect par le coup de pied qu'il venait de recevoir, hurlait, arc-bouté sur ses pattes, la queue entre les jambes, les crocs au vent.

—C'est bêtait! dit le fermier. A cause que vous avez été déclancher le ringard de la porte! J'pouvais t'y point ouvrir? Il vous a pincé la peau, pas? C'est bé fait, ça vous dressera. A la niche, Bijou, à l'aniche!

Et comme la compagnie entra, il recommença de se lamenter, exaspéré par ce flot d'hommes qui coulait dans sa cour. Cependant, tandis que les chiens aboyaient de plus belle, que les volailles, piaillant et gloussant de terreur, se réfugiaient sur le fumier et que les canards se ruaient dans la mare, la fermière, femelle puissante, parut sur le seuil de sa maison, tenant un lapin par les oreilles.

—Allons, voyons, M'sieu Chose... Machin... Comment s'appelle-t-il ce gueulard-là, fourrier?

—Ledrain, mon capitaine.

—M'sieu Ledrain, montrez-nous vos bâtiments. Mes hommes sont fatigués, il est temps qu'ils se mettent à l'abri.

—Mes bâtiments? cria Ledrain. Queux bâtiments que vous dites! Je mn'ai brin, de bâtiments pour loger du monde.

—Voilà une grange.

—Alle est pleine, mon bon Monsieur, finie pleine de grains.

—Vous avez des étables, des écuries...

—Et le bêta? Qui que vous en faites, du bêta? Faut-il qu'il couche dehors, l'bêta?

—Ah! mais dites donc, qu'il couche où il voudra, je m'en f...! Mes soldats doivent passer avant vos chevaux et vos vaches, tout de même!

—Vous croyez ça, Mossieu le capitaine? Savez-vous bien combien que c'est nébuleux, un cheval, oui? Avv'ous jamais eu un poulain qu'ait attrapé une fraicheur? Et les vaches à lait, connaissez-vous ça dans les précautions que ça demande? Et les avancées de veau, croyez-vous itou que ça soit à propos de les ostiner? Dis-y, Mélie, dis-y ce que c'est qu'une vache, à ce Monsieur qu'est dans la dévotion de les faire coucher dehors!

La fermière approchait; ses sabots claquaient comme des castagnettes. Elle s'arrêta rouge d'indignation, en faisant exécuter des mouvements de pendule à son lapin qui protestait par des soubresauts et des plissements de nez désespérés. Puis elle se mit à geindre à l'unisson de son époux. Le capitaine se boucha les oreilles et frappa du pied.

—Il faut pourtant que mes hommes logent quelque part, nom de nom! Qu'ils montent dans des greniers, alors!

—Les greniers! Ah! ben, c'est quéque chose! Qui que vous voulez y faire dans les greniers? Vous voyez bien sti-là sur l'écurie aux chevaux? c'est du foin; pas, Mélie? Sti-là su l'écurie aux vaches? c'est de la paille de blé et d'avoine. Sti-là su les bergeries? c'est des vivatures pour les moutons, des pois gris, de la vesce; pas, Mélie? C'est plein, mon pauvre ami, continua-t-il en feignant une familiarité attendrie; c'est si tellement plein que not' chatte, qu'est pourtant actionnée exprès, s'est rebutée d'y aller, rapport qu'é ne pouvait point s'y tourner.

—M'sieu Ledrain, fit le capitaine, de plus en plus nerveux, si vous voulez vous payer ma tête, vous choisissez mal votre moment; j'en ai assez, M'sieu Ledrain et ces Messieurs aussi. Montrez-moi où ma compagnie peut loger sans vous gêner, ou bien je la logerai en vous gênant. C'est compris?

Le fermier jeta au capitaine un regard en dessous. Il vit qu'il ne plaisantait pas et trouva que ses officiers n'avaient pas l'air commode non plus; en même temps, il constata que Mme Ledrain, passant sans transition de la colère à la prudence, battait en retraite précipitamment, ramenant

le lapin vers la fatale casserole. Il se résigna à filer doux.

—Y a les bergeries, vu que les moutons sont au parc, dit-il en soupirant; et puis le petit vieux bâtiment où il n'y a plus de volailles.

—Soit, dit le capitaine Guiraud, allons voir ça.

Les bergeries étaient étroites, percées de rares ouvertures; dans chacune d'elles, le fumier, vieux d'un mois, formait une couche épaisse, élastique, qui dégageait une chaleur suffoquante et des vapeurs ammoniacales intolérables; la poussière et les araignées pleuvaient des plafonds surbaissés. Dans le "petit vieux bâtiment", il n'y avait plus de volailles, mais leurs perchoirs et d'abondants souvenirs de leur longue habitation; ces petites pièces à usage de poulaillers, qu'on devinait pleines de vermine, exhalaient une odeur infecte.

—Alors, c'est là dedans, que vous voulez loger des hommes, vous? Très bien. Venez avec moi. Kerdec, amenez la compagnie et faites former le cercle autour de nous.

—Bé quoi? bé quoi? bégaya Ledrain vert de peur. Solidement encadré par le capitaine et par le sous-lieutenant, il fut traîné plutôt que conduit au milieu de la cour, et, en un clin d'oeil, il se trouva avec les trois officiers au centre d'un grand cercle formé par la compagnie. Alors, le capitaine Guiraud prit la parole.

—Vous voyez cet oiseau-là? dit-il en désignant le fermier. Regardez-le bien. Il veut vous faire coucher dans des trous à fumier qu'il trouve malsains pour ses moutons, et dans des poulaillers, sur les vieilles crottes de ses poules. Et pourtant il a peut-être été soldat; il a peut-être des enfants qui sont ou qui seront soldats comme vous. Regardez-le bien pour vous souvenir de lui et pour ne pas l'imiter, pour ne jamais oublier, quand vous serez rentrés chez vous, ce qu'on doit à des hommes, pour ne jamais refuser un gîte convenable à des Français! Messieurs les officiers, veuillez assurer le cantonnement de vos pelotons. Rompez le cercle! Marche!

Et tandis que la compagnie se disper-

La Dame Verte

sait, que les portes des bâtiments battaient, que des têtes de troupiers apparaissaient à toutes les lucarnes, le capitaine Guiraud, la main gauche appuyée sur son sabre, tortillant de la droite sa moustache grise, demeura au milieu de la cour, médusant l'infortuné Ledrain.

Au bout de quelques minutes, les officiers revinrent. Ils avaient trouvé de la place partout, les granges à moitié vides, les trois quarts des greniers sans fourrages : la compagnie était logée.

—C'est bon, dit le capitaine. Qu'on fasse distribuer aux hommes de la paille et qu'on prenne le complet exact des bottes pour les payer. Les cuisines dehors, sur la place, devant la ferme. La soupe dans deux heures. D'ici là, nettoyage des effets et des armes. Inspection demain avant le départ. Le bureau du sergent-major dans la maison du fermier ; on trouvera bien une chambre. Allons-y.

Mme Ledrain s'était réfugiée dans sa cuisine. Subitement effrayée à la vue de tant de guerriers, elle avait laissé son homme se tirer d'affaire comme il le pourrait, et cherché par le travail à tuer sa peur. C'est dire qu'elle avait tué son lapin ; après quoi elle s'était mise à le dépouiller ; mais en apercevant par la fenêtre le cercle formé par la compagnie autour de Ledrain elle avait éprouvé un tel saisissement que ses ciseaux avaient dévié et qu'elle avait gâté la peau. Elle coupait la bête par tronçons en bougonnant lorsque les trois officiers entrèrent suivis du sergent-major et de son époux qui n'opposait plus aucune résistance, mais qui pleurait comme un veau. Le capitaine salue.

—Vous avez bien une chambre à nous donner, Madame ?

—Y a la salle, répondit péniblement Mme Ledrain à qui le saisissement faisait perdre la salive.

—C'est là ? Bon. Ne vous dérangez pas. C'était une grande pièce carrelée, exhalant un relent de cave, meublée d'une table ronde au-dessus de laquelle planait une suspension de bazar et de six chaises devant lesquelles s'alignaient des petits tapis faits de peaux de lapins naturali-

sées. Sur la cheminée, entre deux flambeaux en zinc, trônait, sous un globe, la couronne de mariée de Mme Ledrain.

—Sergent-major, installez-vous là et préparez vos pièces. Les sous-officiers pourront manger dans la cuisine, là, à côté. Je permets à tout le monde d'acheter tout ce qu'on voudra, pain, fromage, volailles, vin et cidre, à condition que Madame veuille bien vendre et qu'on la paie immédiatement. Occupons-nous de nous maintenant, Messieurs. Nous logeons au château ; où est-il, le château ? Montrez-nous le chemin, fourrier.

Mme Ledrain, accompagnée de son mari toujours larmoyant, avait suivi les officiers. Lorsque le capitaine parla de choses à vendre, un éclair passa dans ses yeux ; elle pinça Ledrain et grimaça son plus aimable sourire.

—Si ces Messieurs veulent de la volaille, dit-elle, on pourra leur en fournir, et puis de la belle.

Et comme Ledrain gloussait toujours :

—Quèque t'as, toi ? Quèque t'as à faire une figure comme un ours ? Ces Messieurs-là sont-ils point convenables ? Pisqu'ils ont de quoi pour acheter, qu'on te dit ! Pisque.

Et l'entraînant à l'écart elle se mit à lui parler avec volubilité.

Mais le fermier ne se laissait pas convaincre. D'un brusque mouvement d'épaulement il se débarrassa de son épouse et revint au milieu de la cuisine en faisant claquer ses sabots.

—J'sis contrarié, cria-t-il, et pis v'là tout ! Tout ça, c'est des grandes misères ! On arrive chez le monde, alors, comme ça, à la force ? Ah ! ben, c'est quéque chose ! J'sis contrarié, que j'te dis !

—Eh ! ben alors, fais comme ton onc' Ugène, qu'allait se coucher quand quéque chose le dérangeait.

—J'veux ben ! Comme ça j'voirai pas toute l'équipe qu'ils font dans ma cour ; que v'là qu'ils étrémillent tout partout mes défours ! Ah ! malheur ! Nn'a-t-elle, des déboires, la culture ! Nn'a-t-elle ! Pisque je sommes si tellement flagellés et qu'on ne peut dire rin, j'vas me coucher, comme mon onc' Ugène.

Et il sortit, gesticulant et hurlant. Les

officiers, mis en gaieté par cette scène de ménage, sortirent à leur tour précédés du fourrier. Mme Ledrain leur fit une belle révérence.

— Ça y passera, dit-elle avec calme. A cette heure, c'est la contrariété qui le dompte.

V

Comme dans beaucoup de terres normandes, la ferme de la Dolente précédait le château. De l'autre côté de la cour, faisant face à la porte charretière, une grille en fer forgé s'élevait, encadrée par deux piliers brique et pierre; c'était un de ces chefs-d'oeuvre de serrurerie comme on en trouve encore çà et là, dans les domaines où ont vécu, il y a très longtemps, des seigneurs à jamais oubliés; témoins respectés, on ne sait pourquoi, de tout un passé mystérieux, ils ont gardé, en l'épité de leurs barreaux disjoints, de leur rouille mélancolique et de la chaîne cadénassée qui remplace la serrure, un air noble au milieu de la paysannerie qui les entoure, et ils semblent toujours vouloir séparer des manants de la ferme les cavaliers et les belles dames d'autrefois.

Cette grille fermait primitivement la cour d'honneur et se trouvait dans l'axe du corps de logis principal, disparu et remplacé par un herbage planté de pommiers où paissaient les poulains de Ledrain. A droite un pavillon carré, un grand toit de tuiles à moitié découvert et aux fenêtres bouchées, était resté debout et leur servait d'étable; à gauche s'élevait ce qu'on appelait encore le château, sorte de donjon carré, flanqué d'une tourelle d'angle. C'était lui, qui de loin, lorsque les troupiers descendaient dans le vallon, leur avait apparu surgissant de la masse des arbres. Des bâtiments en ruine, vestiges de communs et d'écuries, rattachaient le pavillon et le donjon à la ferme et dessinaient encore la cour: face à la grille, au-delà du plant de pommiers, un grand bois

où s'enfonçaient des allées droites brodées de vieux hêtres arrêtait la vue.

L'aspect de ces débris se détachant sur une verdure sombre, l'atmosphère de vieilllesse, de silence et de mystère qui planait sur eux, la tristesse troublante qui montait de cette terre où lentement, depuis plusieurs siècles, pierre par pierre, tuile par tuile, un passé sans histoire était en train de mourir, impressionnèrent fortement l'âme rêveuse du lieutenant Kerdec; et il suivit le capitaine Guiraud qui, insensible à la poésie des vieilles choses, s'avancait vers le donjon en grommelant:

— Alors, c'est cette sale baraque-là qu'ils appellent le château?

Il faut reconnaître qu'au point de vue du confortable, le capitaine n'était pas trop sévère: le château de la Dolente avait un aspect inhospitalier et rébarbatif qui s'accroissait à mesure que ses trois hôtes s'en approchaient. Il se dressait devant eux moussu, sombre et grognon; la tige rouillée d'une ancienne girouette tordue par le vent d'Ouest inclinait sa pointe de leur côté; et comme ils arrivaient à la tourelle, du haut du grand toit pointu où les lichens faisaient des taches blanches, une ardoise énorme se détacha et vint s'écraser à leurs pieds.

Ils s'arrêtèrent devant une porte jadis sculptée, grise de ce gris des vieux bois qu'ont éprouvés des siècles de pluie, de bise et de soleil, surmontée d'un écusson où l'on ne pouvait rien lire. Le fil de fer de la sonnette pendait à droite; un des crochets qui l'avaient jadis assujettie, brimbalait, descellé, contre le montant et pénétrait dans la muraille par un joint, vers la moitié de l'ogive; pour remplacer l'antique marteau dont, au milieu de la porte, les deux tenons se voyaient encore, on lui avait fait violer hideusement ces vieilles pierres.

— Allons, Lecerf, sonnez, nom de nom! Que nous sachions s'il y a quelqu'un de vivant ici.

Le ressort grinça sous les efforts du fourrier; derrière le mur, après quelques secondes de frôlement poussiéres, une cloche fêlée tinta. Puis tout retomba dans le silence. Le capitaine éclata.

La Dame Verte

—Qu'est-ce que ça signifie? cria-t-il. Vous n'avez donc pas fait le logement, fourrier? je vous f...rai dedans, vous savez...

—Pardon, mon capitaine; il y a un garde et sa femme; je les ai prévenus. Ils ne doivent pas être loin; je vais aller voir.

Et il s'élança du côté de la ferme. Kerdec se proposa pour faire le tour entier du vieux manoir, il trouverait peut-être quelqu'un...

—Vous ne vous êtes pas assez promené, alors? Comme vous voudrez. Moi, j'attends, et si le fourrier n'est pas revenu dans cinq minutes, j'en suis pour ce que j'ai dit, je le f...rai dedans.

—Moi, fit Chamereuil, je chasse la chauve-souris.

Puis chassant des cailloux et des débris d'ardoises, le sous-lieutenant se mit à bombarder les bestioles qui zigzaguaient autour de lui.

Kerdec les laissa et se dirigea vers les ruines qui joignaient le donjon aux bâtiments de la ferme. Il passa sous une voûte, franchit une grande porte flanquée de tours à demi démolies entre lesquelles jadis devait tomber la herse et se dresser le pont-levis, et s'arrêta sur un point qui enjambait une petite rivière. Devant lui, une prairie marécageuse, couverte de roseaux et parsemée de bouquets d'aulnes, s'étendait jusqu'à une ligne de hauts peupliers qui se détachaient sur la lueur rouge du couchant orageux comme une rangée de géants noirs; à sa gauche, contre les murs de la ferme, fuyait la rivière, à sa droite, brisant le courant qui descendait de lointains brumeux et faisait un coude pour passer sous le pont, le donjon carré du château de la Dolente se dressait de toute sa hauteur, imposant et farouche.

Les dernières lueurs du crépuscule s'éteignaient sur sa grande muraille grise percée irrégulièrement de meurtrières, terminée sous le toit par des machicoulis, et par une tourelle en encorbellement d'où les hommes d'armes, autrefois, surveillaient la vallée. Une seule fenêtre rompait la monotonie toute militaire de cette façade formidable; elle s'ouvrait très haut, presque sous la tourelle, et un meneau de

Pierre la partageait en deux baies protégées par de larges barreaux; cette ouverture unique, oeil de la forteresse borgne, lui donnait une apparence de vie; on eût dit que le passé du vieux château regardait par là.

Longtemps le lieutenant s'oublia à contempler la prairie qui s'endormait dans la nuit et d'où montaient des vapeurs blanches, les peupliers que l'obscurité grandissante fondait en une muraille noire, l'antique forteresse qui surgissait, fantôme de plus en plus terne, de l'abîme de la rivière et dont le toit sombre poignardait le ciel. Lorsqu'il sortit de sa rêverie, la nuit était tout à fait venue; il renonça à contourner le donjon et revint sur ses pas.

VI

La porte était ouverte; il heurta en entrant contre la première marche d'un escalier de pierre, tourna à gauche, guidé par la lumière, et franchit une porte basse. Il trouva le capitaine et Chamereuil dans une salle où charbonnait une chandelle; accroupie devant une haute cheminée, la femme du garde s'efforçait, en soufflant, de faire prendre une bourrée humide au-dessus de laquelle, pendu à la crémaillère, se balançait un coquemar de cuivre.

—Ah! vous voilà, Kerdec, dit le capitaine Guiraud. Hein? c'est gai, ici... Et savez-vous ce qui nous arrive? Nos cantines sont perdues, mon cher! Oublié le muletier à Martinville! Se pocharde là-bas avec nos ordonnances, parbleu!... Amusant!... J'en connais qui paieront ça demain, nom de nom!... En attendant, à la guerre comme à la guerre, c'est évident...

Peu à peu la salle s'éclairait; lorsque la bourrée s'enflamma, les dernières ombres s'enfuirent en dansant vers le plafond. Ils étaient dans une cuisine malpropre, aux murs jadis peints en brun, mais que la crasse et les mouches avaient faits noirs, meublée d'une lourde table en hêtre au dessus mal joint et graisseux, d'un banc massif et de quelques chaises de paille. Les fenêtres, jadis très hautes, avaient

été bouchées à moitié et réduites aux dimensions bourgeoises; la cheminée était rapetissée et modernisée par deux montants en plâtre peint supportant une tablette où trois bouillottes, un bougeoir de cuivre et un bocal rempli de poissons rouges s'étaient donné rendez-vous; mais le manteau restait, avec son appareil de briques plates, terminé vers le plafond par une corniche dentelée, et timbrée en son milieu d'un grand écusson dont on ne voyait que les supports et la pointe, caché qu'il était par une horloge ronde en bois jaune plaquée dessus comme une ordure et soulignée par un fusil posé horizontalement sur deux clous. Dans un coin, accroupi comme un gnome, un ignoble fourneau de fonte dressait traitreusement son tuyau noir rejoignant par un coude le corps de la cheminée; et l'antique salle, avec ses poutres enfumées, son pavage aux dalles disjointes et çà et là manquantes, avait cet air de tristesse que prennent les vieilles choses qu'on n'a pas respectées et qui semblent dire: "Voyons comme on nous a déshonorées; nous n'étions pas laides ainsi, autrefois..."

—Alors, Madame, c'est entendu, dit le capitaine à la femme du garde qui approchait une marmite du feu. Omelette au lard; fricassée de poulet; et puisque vous avez tué votre cochon, ma foi, on en goûtera bien des grillades. Voilà l'ordinaire assuré. Mais le logement? Où pouvez-vous nous coucher?

La bonne femme avait coiffé sa marmite le chapeau sur l'oreille. Elle se redressa; c'était une petite vieille un peu bossue, très lente dans ses mouvements.

—Pour ça, mes bons messieurs, fit-elle d'une voix traînante, on verra. Faut d'abord que mon homme rentre.

Au même moment son homme rentra, grand gaillard aux larges épaules, portant bien sa vieillesse. Une large barbe poivre et sel, épandue sur sa blouse, donnait un aspect grave à sa figure carrée que des yeux d'un bleu pâle éclairaient; il se tenait très droit et avait la tournure dégagée, un peu fière, qui caractérise en Normandie le paysan de vieille souche.

—Te voilà, Langlois, dit la femme; t'ar-

rives ben. C'est les officiers, tu sais ben, que faut que j'logions à ce soir. Par où qu'on va les mettre coucher?

Langlois était entré sa casquette sur la tête. Il ne la retira point et répondit:

—Où qu'ils voudront.

Puis ayant l'air pour la première fois de s'apercevoir de la présence des officiers, il se tourna vers eux et leur dit, toujours sans les saluer:

—Si vous voulez venir voir?

—Allez-y, Kerdec, et tâchez de trouver dans cette vieille turne un coin où nous puissions dormir. Pendant ce temps-là, je vais aller avec Chamereuil voir ce que deviennent les hommes, si les cuisines sont allumées et si le sieur Ledrain est raisonnable. Rendez-vous ici, dans une demi-heure, pour dîner.

VII

—Espérez un brin que j'allume mon globe, dit Langlois. On prendrait bien la chandelle, mais, d'hasard, un courant d'air... on ne sait point; elle s'éteindrait que ça ne serait pas plus drôle que ça.

Il décrocha une lanterne d'écurie qui pendait à un clou contre la muraille et continua, s'adressant à sa femme:

—As-tu point d'allumettes? Eh! ben, allume voir un peu la mèche, si t'en as. C'est bon; ça va éclairer sans éclairer; mais ça éclairera tout de même suffisant pour qu'on ne se perde point. Oui?... Bédame! où veux-tu qu'on les couche? Y a que la chambre à M. le marquis, y a pas! Ou bien alors ça serait donc celle à la dame verte?

—Oh! s'écria la femme. Et elle fit un grand signe de croix.

—Ben sûr, ben sûr. Alors c'est la chambre au marquis. Atteins toujours les draps durant que j'allons voir.

—Y sommes-nous, mon brave? demanda le lieutenant qui commençait à s'impatienter. Passez devant avec votre lanterné.

—Excusez, fit Langlois.

La Dame Verte

Ils sortirent et montèrent l'escalier. Après avoir tourné quelque temps sur eux-mêmes en suivant la vis de pierre, ils s'arrêtèrent sur une marche plus large que les autres, formant palier. Langlois s'approcha, une grosse clef à la main, d'une porte basse.

—Est-ce là, demanda Kerdec, la chambre de la dame verte?

Le garde tressaillit; sa main mal assurée fit battre à la clef une marche contre la serrure.

—Non, dit-il très vite, c'est l'appartement de M. le marquis.

Et, se hâtant d'ouvrir, il introduisit Kerdec dans une antichambre où leurs pas s'assourdirent sur un tapis.

—Je vas allumer; vous voirez mieux, reprit Langlois. Y a de la bougie dans les flambeaux; c'est toujours prêt comme si que M. le marquis devait arriver, la bourgeoise y tient.

—Et, il ne vient jamais, M. le marquis?

—Il venait dans le temps, mais on n'y compte plus guère à cette heure. Quand il reviendra dans le pays, ça sera les pieds en avant, probable, pour voir le cimetière de Martinville. Nonante et des années qu'il a! A cet âge-là, on n'est plus guère bon qu'à faire un mort...

Cependant la chambre, en s'éclairant, se montrait dans toute sa laideur d'appartement entresolé, poussé là comme un champignon Louis-Philippe, sur le pavé d'une des grandes salles du donjon. Le plafond de plâtre, très bas, coupait en deux l'ancienne fenêtre; la cheminée ignoble, à la capucine de marbre verdâtre, aux joues de briques, surmontée d'une glace lépreuse en deux parties, masquait l'âtre spacieux devant lequel s'étaient chauffés les ancêtres de M. le marquis; un lit bateau en acajou caché sous des rideaux ternes, quelques chaises et deux fauteuils sans style, un guéridon boiteux et une petite toilette où basculait un miroir rond complétaient, avec une vieille moquette montrant la corde et laissant voir par places le pavé, l'aménagement de cette pièce lugubre. Une porte vitrée garnie d'un rideau sale était à demi ouverte; Kerdec, s'emparant de la lanterne, pénétra dans un grand cabinet

éclairé par une fenêtre qui, dans la salle primitive, faisait face à celle de la chambre. Là, des monceaux de papiers et de parchemins s'effondraient contre les murailles, sortaient de cartons éventrés, jonchaient le sol carrelé.

—M. le marquis, dit Langlois, appelait cette soupente-là son chartrier. Paraît que c'est des papiers conséquents pour la famille. Y a bien cinq ans qu'un monsieur savant est venu y fourrager avec la permission de M. le Marquis; il est parti sans rien remettre en place. Alors, comme je ne savions pas, nous autres, c'est resté tel.

Kedrec pensait tout haut:

—C'est curieux! Dehors, cet aspect de ruine méchante; ici tout un passé épars; et à côté, ou plus haut, un mystère que cet homme a peur de me dire... Il est merveilleux, ce vieux donjon...

—Dire que vous serez fini bien, non, on ne peu point le dire, continua le garde en fermant la porte du cabinet; mais on va tâcher tout de même de s'échafauder pour que vous ne soyez pas plus mal que ça. Vous pourrez tenir à deux dans le lit, toujours; seulement y en aura un qu'aura peine de coucher par terre sur un matelas.

—Nous serons parfaitement. En manoeuvres on n'est pas difficile. D'ailleurs, n'y a-t-il pas une autre chambre à nous donner? la chambre de la dame verte, par exemple?

Langlois venait de souffler les bougies; la lanterne, très basse, trouait à peine les ténèbres. Ils entendirent un grondement sourd, comme si l'on eût roulé quelque chose de lourd au-dessus d'eux. Langlois poussa un cri de frayeur et bredouilla:

—Malheur si vous en parlez! Vous ne savez donc pas que ça peut la faire venir? Avez-vous pas entendu?

Le lieutenant haussa les épaules et répondit:

—J'ai entendu le tonnerre. Nous aurons encore de l'orage, voilà tout. Vous êtes poltron, mon brave.

—Savoir, grogna Langlois; savoir si je suis si poltron que ça.

—Eh! bien, alors, allons-y!

—Par où? Là-haut? Ben sûr que non.

—Ah! c'est là-haut?

—Faut qu'on vous raconte, d'abord...

—Faites attention: vous dites que quand on en parle, ça la fait venir...

—On vous racontera durant que vous mangerez la soupe. Si nous en sommes en société a ne viendra point.

VIII

—Messieurs, dit le lieutenant Kerdec aux officiers qui venaient de rentrer, la soupe aux choux est sur la table, et j'ai donné en votre absence le signal de l'omelette au lard. J'ai bien fait, puisque vous voilà au moment précis où Mme Langlois termine le chef-d'oeuvre.

—Bravo! dit le capitaine. Madame Langlois, ne la laissez pas brûler, nom de nom! Pliez-la, il est temps. Là! elle embaume; Chamereuil, vous qui les aimez baveuses...

—J'avoue ce péché, dit Chamereuil.

Kerdec demanda des nouvelles de Ledrain: il était toujours contrarié et couché, mais sa femme, tout à fait apprivoisée par les sous-officiers, avait fait un massacre de volailles à leur intention.

Cependant Langlois avait posé sur la table une lampe à pétrole qui éclairait joyeusement l'omelette; la fricassée de poulet chantait sur le fourneau; les côtelettes de porc commençaient à grésiller au coin de l'âtre et les assiettes, tout autour de la table, fumaient comme des casolettes. Les trois officiers s'assirent, tout heureux du gîte et du souper, et ils applaudirent bruyamment Langlois qui rentrait avec un pichet de cidre et deux vieilles bouteilles.

—Mon capitaine, proposa Kerdec, nous invitons nos hôtes à souper avec nous, n'est-ce pas? M. Langlois a une histoire terrible à nous raconter. Manger chaud, boire frais, entendre des contes de fées... peut-on rêver soirée plus agréable?

—Ah! ah! parfaitement! dit le capitaine Guiraud. Moi, les histoires, ça m'endort quand je ne fais rien, mais quand je dîne,

on peut y aller... Chamereuil, reculez votre chaise pour faire place à Mme Langlois.

Langlois s'inclina avec dignité.

—Vous êtes ben honnêtes; c'est de l'honneur que vous me faites. Tant qu'à la bourgeoise, excusez; faut qu'elle s'actionne à sa cuisine.

Et sans plus s'occuper de sa femme qui retournait les côtelettes sur le gril et ne paraissait pas s'apercevoir qu'on eût parlé d'elle, le garde prit une bolée de soupe, s'assit au bout de la table et se mit à avaler sans rien dire, avec une lenteur grave. Son assiette était encore à moitié pleine lorsque le capitaine, s'armant d'une cuiller, atteignit d'un coup droit l'omelette en plein ventre et cria:

—Touché!... Les omelettes au lard, ça me connaît. Je ne sais pas si je vous ai raconté ce qui m'est arrivé un jour dans une ferme, en manoeuvres, quand j'étais sous-lieutenant...

Il ne fallait pas songer à arrêter le capitaine; Kerdec et Chamereuil jetèrent un regard de détresse vers Langlois et se résignèrent. L'histoire défila, d'autres suivirent, et les deux lieutenants, qui les connaissaient toutes, firent contre fortune bon coeur et les subirent gaiement, les pressentant, les voyant venir, faisant entre eux des paris sur celle qui allait éclore, emballés d'ailleurs par leur appétit et dévorant avec une prestesse toute juvénile, en l'accompagnant de force rasades de cidre, la fricassée de poulet qu'ils précipitaient sur l'omelette en la faisant charger par les côtelettes de porc. Mais les récits du capitaine, les exclamations et la fringale de ses officiers, n'altéraient point le calme de Langlois: il mangeait posément, en paysan stoïque, vidait fréquemment son verre, offrait à boire à la société; puis, comme les plats étaient vides avant qu'il n'en eût goûté, il avait un certain claquement de langue pour appeler son épouse qui s'en venait en trotinant emplir l'assiette qu'il avait nettoyée méticuleusement avec une bouchée de pain. Lorsque Mme Langlois mit sur la table un pot de confitures pour le dessert, il se leva, et prenant une ou deux bouteilles qu'il lui avait appor-

La Dame Verte

tées, il la déboucha avec solennité, souffla sur le goulot, versa avec précaution quelques gouttes dans son verre et passa la fiole à la ronde en murmurant avec une intonation respectueuse :

— Sans vous commander, vous pouvez le boire. Il était déjà là du temps à défunt mon père.

Puis il revint à sa place, choqua son verre par dessus la table avec celui des convives, en disant : A votre bonne santé. Et il buvait encore à petits coups quand sa femme apporta un nouveau pot de confitures; alors il déboucha la seconde bouteille.

IX

L'heure du café est, chez les Normands, l'heure où l'on cause. Bien que Breton, le lieutenant Kerdec ne l'ignorait pas. Lorsque le garde fut servi, il lui dit à brûle-pourpoint :

— Eh! bien, Monsieur Langlois, voilà le moment de tenir votre promesse et de nous conter l'histoire de cette dame qui a sa chambre tout en haut du château, et qui n'aime pas qu'on parle d'elle dans l'escalier.

Langlois, qui portait sa tasse à ses lèvres, eut un petit tremblement qui la fit déborder. En même temps la lampe, qui depuis quelques minutes charbonnait, jeta une grande flamme. Mme Langlois venait de poser sur la table un flacon de calvados; elle se signa, courut à son mari et lui chuchota dans l'oreille avec épouvante :

— Vas-tu point te taire?

L'homme jeta vers la porte, la fenêtre, la cheminée, un regard inquiet; il demeura pendant quelques secondes muet, prêtant l'oreille à un silence qui s'était fait autour de lui; puis il parut se rassurer en passant successivement en revue ses auditeurs; Chamereuil qui allumait sa pipe en tirant de grosses bouffées, le capitaine, qui versait de haut du calvados dans son

café, enfin Kerdec qui roulait une cigarette en lui adressant un sourire encourageant.

— Y a pas d'exposition, pensa-t-il, au monde qu'on est.

Il avala une gorgée pour se donner du coeur et commença :

— Faut vous dire que c'est des choses bien anciennes. Le grand-père à défunt mon père, qu'était un homme savant dans bien des choses, s'était laissé dire que ça serait arrivé du temps du roi François Ier, le père à Henri IV, autant dire, pas vrai, avant la grande Révolution. Dans ce temps-là le château, qui était très conséquent, appartenait déjà aux ancêtres à M. le marquis; même qu'on dit que tout ça, c'est des histoires de famille, à preuve que M. le marquis n'a jamais voulu m'en parler pièce.

— Alors qu'est-ce que vous en savez? demanda le capitaine en renforçant son gloria.

— Y a des choses qu'on sait sans les savoir. Le monde ne cause-t-il point? Et puis j'savons-t-y point qu'a revient?

— Qui ça?

— Eh! la dame verte, donc, puisqu'on vous le dit!

— Ah! bon, je l'avais oubliée, celle-là.

— Mon capitaine, observa Chamereuil, vous n'êtes pas galant.

— C'est vrai. Eh! bien, à sa santé, alors!

— Si c'est Dieu possible! bégaya Mme Langlois.

— Faites point ça, dit le garde. Il ne faut point ostiner les morts.

Chamereuil et le capitaine éclatèrent de rire; mais Kerdec, que le mystère attirait, resta sérieux.

— Vous avez raison, mon brave, fit-il. Continuez votre histoire. Qu'est-il arrivé ici au temps de François Ier?

— Père d'Henri IV, appuya Chamereuil.

Langlois se rendant compte que le sous-lieutenant se moquait de lui, haussa légèrement les épaules, jeta sur le capitaine, qui riait toujours, un regard mécontent et, après avoir lampé une forte goutte, reprit en s'adressant au seul Kerdec :

— Le pays ne s'appelait point encore la Dolente; c'était Fierville. Si je vous disais

que son ancêtre de ce temps-là était chez lui dans tout Martinville, et dans tous les fonds qui dévalent jusqu'aux Essarts, et dans la forêt qu'on voit d'ici de l'autre côté de la rivière, quand il fait clair, je ne vous contera point des menteries. Allez, marchez, il avait un rude morceau de terre; c'était pas comme anuy une méchante ferme avec un restant de château; mais, ouah! paraît que si la grande Révolution en a flagellé d'aucuns, ça a fait le bonheur des autres... Reste-il plus de café, la bourgeoise?

—Ce que vous allez nous dire se rapporte donc à un marquis de Fierville? interrogea Kerdec pendant que Langlois faisait remplir sa tasse.

—Ça s'y rapporte, si vous voulez, répondit le garde.

—Enfin, qu'est-ce que la dame verte lui était?

—Etes-vous point entré dans l'église de Martinville?

—Eh! non.

—C'est pour dire que si des fois vous avez le temps d'y entrer demain, vous pourrez y voir dans le coin d'une fenêtre où il y a saint Laurent avec sainte Marguerite, le marquis de Fierville à genoux à côté du gril de saint Laurent.

—Soit... mais elle?

—Elle?... Au bas de la robe de sainte Marguerite, à genoux itou.

—Donc, la dame verte était une marquise de Fierville?

—Je me le suis toujours laissé dire.

—Eh! bien, voyons, que lui est-il arrivé à cette pauvre marquise? Car j'imagine qu'elle a été malheureuse; sans cela, elle ne reviendrait pas...

Langlois regarda de nouveau tout autour de lui, et comme chacun se taisait, Chamereuil eut un éternuement retentissant. La bonne femme tressauta, et laissa s'échapper la poêle qu'elle récurait.

—Rassurez-vous, Madame Langlois, gouailla l'officier; ce n'est pas la dame verte; elle n'éternue plus depuis François Ier; c'est moi qui me suis enrhumé tantôt, cela n'est pas dangereux.

—Voilà, reprit Langlois; on a beau ne point être d'vot, ça n'est point plus aisé

que ça à conter, vu que les anciens m'ont dit que c'était exposant, surtout quand il fait de l'orage comme à ce soir.

Kerdec insista:

—C'est par les nuits d'orage qu'elle revient, sans doute?

Le malaise de Langlois augmentait. Il devint blême et murmura:

—C'est par une nuit d'orage qu'elle est morte, toujours.

—Brrr! dit Chamereuil. Mais alors c'est très chic! Dites donc, mon capitaine, vous ne vous attendiez pas à celle-là: une femme qui va nous arriver, apportée par l'orage! Un peu défraîchie, peut-être, depuis le temps!

Le capitaine, que le calvados attendrissait, se sentait des velléités musicales. Il se mit à chançonner:

—Viens, gentille dame!...

—Avv'vous pas fini? cria Mme Langlois à qui la peur faisait perdre la tête.

Et Langlois, se levant terrifié:

—Faudrait tout de même pas y dire de v'ni!

—Soyez donc tranquille, dit Kerdec, jamais fantôme n'est apparu devant quatre personnes prenant le café. Allons, Monsieur Langlois, rasseyez-vous et finissez votre récit.

Il se rassit, mais la tenue de ses auditeurs le scandalisait. Il répondit:

—Je veux ben vous croire, mais je peux plus, à c't'heure. Ça me coupe, de les entendre riocher, eux autres.

—Ces messieurs ont ri pour vous montrer qu'ils n'ont pas peur et vous donner du courage!

—Non, je ne peux point: c'est trop disgracieux à dire.

—Faites comme les gens qui ont une médecine à prendre: ils l'avalent très vite, tout d'un coup. En deux minutes, vous aurez fini; je vous aiderai au besoin. Alors, on dit qu'elle est morte une nuit, pendant un orage?

Langlois suait à grosses gouttes. Il prit son courage à deux mains, ferma à moitié les yeux et dit très vite, d'une voix sourde:

—All s'était mariée au marquis, p'tet ben par force, et le marquis détestaient

La Dame Verte

tous ceux qui étaient seulement rien que polis pour sa femme. Toujours qu'une fois un homme de la procédure étant venu voir la marquise pour des affaires de loi, le marquis qui était ivre l'a fait prisonnier. On eut beau lui expliquer, ça n'a point traîné. Il a fait planter dans le mur au-dessus de la fenêtre une grande potence en fer, et il y a croché brutalement par le cou l'homme de loi. Tant qu'à elle, la pauvre dame, sa chambre est devenue sa prison, a fallu qu'elle y reste, ayant toujours dans la vue ce malheureux corps qui pendait devant la fenêtre, et que le vent faisait aller de droite et de gauche à son plaisir. E y est restée, je pourrais point dire combien de temps, et elle pleurait si tellement, dans le grand deuil qu'elle avait, que, du coup, le château s'en est appelé le château de la Dolente.

Le garde s'arrêta pour reprendre haleine et se versa une pleine tasse d'eau-de-vie. Kerdec était haletant; le capitaine et Chamereuil ne riaient plus. Langlois reprit, rendu loquace par la goutte:

—On dit comme ça que le marquis n'a jamais voulu y faire grâce, même quand il s'est trouvé mal d'aplomb d'une mauvaise fièvre et qu'il s'est vu près de la mort. On dit que quand il a fini, y a eu un grand coup de tonnerre qu'a fait trembler tout le château, et le lendemain, quand on a voulu aller délivrer sa pauvre femme, on l'a trouvée défunte itou, près de la fenêtre ouverte où clarinaient les os de l'autre. On dit que c'est le grand coup de tonnerre qui l'a doublée, au moment que le diable emportait son mari. C'est-il vrai? C'est-il point vrai? Je pourrais point vous dire. Mais ce qu'y a de sûr, c'est qu'a revient quand il fait de l'orage la nuit.

—Comment le savez-vous? demanda le capitaine Guiraud en haussant les épaules. L'avez-vous vue?

—Y a pas besoin de la voir pour l'entendre pleurer. C'est rare si è ne pleure point la nuit qui vient... je vas vous dire une chose: y a toujours, dans les orages d'ici, deux coups de tonnerre plus conséquents que les autres; c'est entre ces deux coups-là qu'a pleure.

—Parbleu! ricana Chamereuil. Le vent

gémît, la pluie coule et vous crevez de peur: voilà tout le secret des larmes de la dame verte. A propos, pourquoi est-elle verte, cette dame?

Langlois, choqué au plus haut point de l'incrédulité du sous-lieutenant, riposta avec humeur:

—Allez-y demander!

Et comme Kerdec voulait savoir pourquoi le marquis ne revenait pas aussi, il mit le nez dans sa tasse sans rien plus vouloir dire. Ce fut Mme Langlois qui, ayant terminé ses rangements, ne résista point à l'envie de placer un mot, malgré sa peur.

—Le marquis? fit-elle. Il n'y a pas de danger. Il est en enfer, le diable ne le lâche point. Sa dame, c'est pas la même chose. A fait sa pénitence, comme tout le monde, et le bon Dieu, crainte qu'a ne se désennuie trop vite, la renvoie des fois dans sa malheureuse chambre. Ça durera comme ça jusqu'à tant que le bon Dieu le veule; du moins, c'est ce que croyaient les anciens du pays, qu'étaient d'vots.

—Voilà, conclut le capitaine en se levant de table, une histoire bonne à rendre des enfants poltrons. Messieurs, il se fait tard: nous repartons demain de bonne heure. Allons nous coucher, voulez-vous? A votre santé une dernière fois, Monsieur Langlois!

Tandis qu'ils trinquaient, Mme Langlois avait ouvert son armoire à linge et en avait tiré des draps. Langlois alluma son "globe" et tous sortirent dans l'escalier. Ils montèrent, le capitaine un peu alourdi par le calvados, Kerdec pensif, Chamereuil chantonnant, le ménage Langlois méfiant et inquiet; et ils entrèrent dans la chambre du marquis, dont l'ensemble piteux et vieillot s'éclaira péniblement sous les efforts combinés de ses deux flambeaux et de la lanterne.

Déjà le garde et sa femme faisaient gémir le lit d'acajou en le tirant sur ses coulisses et préparaient la couverture, lorsque Chamereuil s'écria:

—Nous ne pouvons pas coucher trois là-dedans!

—Ecoutez deux minutes, dit Langlois; je vas queri un matelas.

—Ma foi non! j'ai envie de monter là-haut, dans la chambre de la dame verte.

Et il ajouta en soufflant dans sa pipe.

—Alors même que Joséphine devrait en être jalouse...

—J'irai avec vous, mon cher, fit Kerdec.

—Eh! bien, et moi? On me laissera tout seul ici, est-ce pas? bougonna le capitaine. Bon à semer, alors, c'est évident! Pour que ce soit le marquis qui vienne me tirer par les pieds? Je suis comme vous, mes gaillards, j'aime mieux la dame verte.

Et se tournant vers les deux Langlois dont la stupeur acheva de le mettre en gaieté:

—Allons, ouste! Nous couchons là-haut. Reprenez votre fourbi, et en route!

Mme Langlois éclata.

—J'irai point, et pis j'irai point, cria-t-elle; on me tuerait plutôt. Savez-vous point que ceux qu'a regarde avec ses yeux verts ont le mauvais sort; que rien ne les empêche de mourir, qu'il n'y a point de saints pour les guérir?

Langlois, de son côté, s'affolait. Il bégaya:

—On ne peut point... D'une nuit pareille... M. le marquis ne veut pas...

—Voilà un appartement, remarqua Chamereuil, que vous ne devez pas épousseter souvent.

—Y a vingt ans, Monsieur! C'était la dernière fois que M. le marquis est venu.

—Et vous y êtes entré avec lui? Vous voyez bien que vous n'en êtes pas mort!... Donnez-nous la clef, si vous avez peur, et laissez-nous nous débrouiller. Si nous voyons la dame verte, nous lui dirons bien des choses de votre part.

—Mon ami, appuya le capitaine, vous êtes un capon, c'est évident. Eh! bien, apprenez que rien ne me rend entêté comme les capons. Tout à l'heure, j'aurais bien couché ici; mais puisque cela vous fait cet effet-là, je coucherai là-haut.

Le garde comprit qu'il serait inutile d'insister. Il soupira:

—Faites à vot' idée; on ne peut point empêcher le monde d'aller à son malheur. Seulement, je ne nous en mêlons point, la bourgeoisie ni moi. V'là les draps, v'là les

couvertes, v'là les bougies!... Et tant pire pour vous si ça finit mal; j'en serons point cause... Tant qu'à la clef, elle est après la porte, si le diable ne l'a point muchée...

X

Pendant que le ménage Langlois et sa lanterne battaient en retraite, les trois officiers se mirent en devoir de monter l'escalier. Le lieutenant Kerdec ouvrait la marche, une bougie à la main, un oreiller sous le bras gauche; Chamereuil suivait, chargé des couvertures et des draps; le capitaine Guiraud fermait le cortège, armé d'un traversin et de la seconde bougie.

Après avoir tourné longtemps dans la spirale de pierre, ils parvinrent à un palier où les marches cessaient brusquement. Une balustrade ajourée, terminée près de la muraille par un griffon accroupi, surplombait le vide de l'escalier, et la colonne contre laquelle les marches avaient grimpé en s'y appuyant par la pointe, montait seule vers une voûte où elle s'épanouissait en rinceaux qui s'inclinaient et retombaient comme le bouquet de feuilles d'un palmier. Une porte basse, semblable à celle de l'étage inférieur, était fermée par un crochet rouillé que Kerdec fit sauter; la porte s'ouvrit en grinçant; en même temps, des profondeurs de l'escalier, montèrent des chuchotements apeurés. Chamereuil alors, se penchant sur la balustrade, poussa un long hullement de chouette; deux cris de terreur y répondirent, suivis d'une dégringolade rapide et d'un claquement de portes précipité, Chamereuil cria:

—Les Langlois sont en déroute!

Ils pénétrèrent dans une galerie moins large que l'antichambre du premier étage et s'arrêtèrent vers le milieu de sa longueur, devant une porte encadrée d'ornements gothiques.

La lueur des bougies leur permit de

La Dame Verte

distinguer des panneaux sculptés, une serrure en fer ouvragé et une grosse clef invitant à l'ouvrir; mais deux énormes verrous, évidemment ajoutés, par mesure de rigueur ou de précaution, coupaient brutalement le sommet et la base des colonnettes et défiguraient les personnages des panneaux. De l'autre côté de la galerie s'ouvraient des jours en forme de meurtrières et, vers son extrémité que barrait une muraille nue, une poterne ogivale avait dû faire communiquer jadis cet étage du donjon avec le reste du château; sur le gris des pierres, le plâtre salpêtré qui la murait faisait comme une tache de lèpre. Il n'y avait pas à se tromper: la seule porte qui restait à cet étage ne pouvait être que celle de la mystérieuse chambre.

Le capitaine Guiraud posa à terre son flambeau et essaya de tourner la clef dans la serrure. Mais le pêne rouillé résistait.

—Rosse de clef! Je m'emporte les mains. Passez-moi votre oreiller, dit-il à Kerdec.

Et se servant d'un coin de l'oreiller comme d'un gant rembourré, il accentua sa pesée. La vieille serrure céda avec une plainte enrouée; Chamereuil, à grands coups de bottes, chassa de son logement le verrou du bas; celui du haut n'opposa pas de résistance et la porte, comme si une main invisible l'eût poussée, s'ouvrit toute grande. Un souffle passa qui éteignit la bougie que Kerdec tenait haute; Chamereuil, en se reculant, fit chavirer le flambeau posé à terre, et ils se trouvèrent dans l'obscurité.

—Mille tonnerres! jura le capitaine.

L'orage gronda longuement comme pour lui répondre.

—Heureusement qu'on a des allumettes, dit Chamereuil. Joséphine, ma pipe, ne souffrirait pas que j'en manquasse.

L'allumette et l'imparfait du subjonctif partirent en même temps; on ralluma les bougies, et l'on entra enfin dans la chambre de la dame verte.

Ils distinguèrent d'abord une rangée de personnages blêmes semblant courir tout autour de la pièce; puis un lit monumental sortit de l'ombre; de grandes chaires sculptées apparurent, flanquant une vaste

cheminée; l'épaisse muraille se creusa, garnie de deux bancs de pierre, vers l'unique fenêtre, et quelque chose de grisâtre voltigea: c'était la houpe de chanvre d'une quenouille que le vent, soufflant au travers du vitrail disjoint, agitait sur son antique rouet. Une odeur de poussière et de moisî flottait dans l'air humide et lourd, et le capitaine heurta la carcasse d'un grand chat-huant qui, sans doute, descendu par la cheminée, avait voleté, cherchant une issue, jusqu'à ce qu'il fût tombé mort de faim sur les dalles.

Les trois officiers se taisaient, impressionnés par l'aspect étrange de cet appartement d'un autre âge; et le lieutenant Kerdec, plus ému que les autres, reconnut la fenêtre qu'il avait vue, aux dernières lueurs du couchant, regardant la vallée comme l'oeil de la forteresse borgne.

A n'en pouvoir douter, le mobilier de cette chambre datait de plusieurs siècles. Des tapisseries à personnages sur fond vert la tendaient entièrement; elles représentaient des chasses; tout le long des murs les seigneurs empanachés, les dames à toques et à hauts corsets galopaient, poursuivant cerfs et sangliers; les pages faisaient voler les gerfauts et les autours, et les damoiseaux, armés d'arbalètes, visaient des oiseaux inconnus perchés sur des arbres bizarres. Les couleurs s'étaient atténuées et comme noyées dans le fond vert sombre de la trame: seules, les figures des personnages, en se décolorant, avaient poussé au blanc et pris une teinte cadavérique qui les rendait sinistres; dans un angle de la pièce le haut de la tapisserie pendait, décloué, laissant voir les pierres grises du mur. Un portrait enfumé dont la toile se boursouffait, gondolée par l'humidité, trônait sur le manteau finement sculpté de la cheminée et en rompait la primitive harmonie; maintenu par quatre fiches de fer qui pénétraient comme des serres dans l'or terni d'ucadre, il semblait avoir été placé là dans quelque but mauvais. C'était l'image d'un gentilhomme au pourpoint tailladé, coiffé d'un chapeau sur lequel tournait une plume rouge, et dont le profil regardait vers la fenêtre. Le nez puissant, l'épais sourcil couvrant

les yeux, la bouche hautaine, la barbe drue et courte donnaient à cette figure une singulière expression de méchanceté.

Les trois officiers avaient déposé oreillers, couvertures et draps sur un de ces grands bahuts du seizième siècle qu'on appelait coffres de mariage et où l'on serrait jadis les parures et la dot de l'épousée. Chamereuil, se hissant sur une des chaires gothiques, leva sa bougie vers le seigneur encadré sur la cheminée et lui fit la grimace en disant :

—Pas l'air commode, cet ancien-là!...

—Sale bête! ronchonna le capitaine en envoyant un grand coup de pied à la carcasse du chat-huant.

Mais Kerdec ne les entendait pas; sa pensée était ailleurs, et le roman de la dame verte tourbillonnait dans sa tête, tandis que, le flambeau à la main, il suivait sur les murailles les pâles veneurs de la tapisserie. Absorbé dans sa rêverie, il trébucha contre l'estrade sur laquelle le lit était dressé, et il le contempla longuement. La couche, presque carrée, reposait sur une plinthe de chêne sculptée en médaillons à personnages renaissance; aux fûts cannelés de quatre colonnes supportant un ciel qu'une bande d'étoffe plate entourait, pendaient des draperies sombres; et à la tête du lit, dominant la paille affaissée et recouverte d'une courtepointe en loques, une gracieuse statue de femme, assise entre deux lions couchés, reposait ses bras sur leurs têtes qu'elle flattait en souriant. Au-dessus de la marche contre laquelle le lieutenant venait de buter, un petit bénitier en argent terni, cloué sur la tapisserie, semblait accroché à la défense d'un sanglier qu'un chasseur poursuivait à coups d'épieu et qui fonçait sur deux vilains éperdus de terreur.

Kerdec fit le tour du lit et alla vers la fenêtre; devant le rouet disloqué, dressant sa quenouille échevelée, il s'arrêta pensif; et comme il se retournait vers la cheminée, il frissonna en rencontrant le mauvais regard du portrait. Entre le lit et la muraille extérieure, près de l'angle où flotait la tapisserie arrachée, une porte entrebâillée; il entra dans un grand cabinet noir dont aucune tenture ne cachait les

murs nus. Tout au fond, dans une niche fruste, une vierge de pierre au sourire énigmatique contemplait l'enfant Jésus qui tendait les bras vers un lourd prie-Dieu; au devant de la niche quelques restes d'étoffe pendaient sur une tige de fer, indiquant que l'image avait pu être voilée, lorsque le cabinet, sans doute, ne servait pas d'oratoire. Presque en face de la porte, une vasque de pierre s'enfonçait dans la muraille, semblable à celles qui, dans les chapelles de nos vieilles églises, servaient à vider les burettes; tout à côté, sur le socle d'une crédence, une aiguière toute verdie gisait renversée dans son plat de cuivre, et sur elle s'était abattu un objet rond, en métal rouillé, qui avait dû être un miroir; enfin quelques débris de cire garnissaient encore les pointes d'un grand chandelier placé à côté d'un coffre long. Poussé par une curiosité irrésistible, Kerdec souleva le couvercle de ce coffre qu'aucune serrure ne fermait, et il vit des lambeaux, ou plutôt une poussière de vêtements. Dévorés par les vers et les mites, ces débris n'avaient plus ni forme ni couleur; mais à la place qu'ils occupaient, à certains plis conservés dans leur masse, on ne pouvait douter qu'ils n'eussent appartenu à une femme... Dans son saisissement, il laissa retomber le couvercle qui s'abattit avec fracas, éteignant son flambeau.

Il rentra à tâtons dans la chambre; l'émotion l'étouffait. Il courut à la fenêtre, ouvrit avec effort un des vantaux et appuya contre les barreaux de fer son front où de grands coups battaient. Vers lui, de la prairie tout incendiée d'éclairs, venait un souffle humide; les grands peupliers noirs qui barraient l'horizon se détachaient sur le ciel en feu comme une rangée de spectres; un grondement continu emplissait l'espace, répercuté à l'infini par de multiples échos; et comme il levait les yeux, il crut voir se profiler au-dessus de sa tête la silhouette d'un crochet de fer. En même temps une main se posa sur son épaule et il réprima à grand-peine un cri de terreur.

—Eh! bien, camarade, disait le capitaine, vous ne vous gênez pas! Vous reposez-

La Dame Verte

vous bien, au moins, pendant que mes trois galons triment? Allons, allons, fermez-moi cette fenêtre et ne faites pas une figure pareille. J'ai bien vu que vous étiez parti dans le bleu ou plutôt dans le vert, espèce de Breton, quand vous avez commencé à tourner autour de cette vieille cambuse avec un air si drôle... L'avez-vous vue, au moins, la dame verte? Non?... Pas de chance, hein?... Nous, nous avons fini de déménager le marquis; nous lui avons chipé ses matelas; il y en a justement trois; et cet animal de Chamereuil a encore trouvé le moyen de faire une venette atroce à ces pauvres Langlois...

—Je crois que je les ai gratifiés d'une frousse sérieuse, dit le sous-lieutenant enchanté. J'ai descendu tout l'escalier en miaulant d'une façon déchirante, et pendant au moins deux minutes j'ai imité à leur porte le combat d'un toutou avec un matou. Voulez-vous parier que demain ils nous croiront sortis des griffes du diable?

—Possible. En attendant il s'agit de se coucher. Savez-vous qu'il est près de onze heures? Moi je m'installe dans le lit de la dame, c'est évident; justement, au milieu ça fait le bateau; je campe mon matelas dedans, et allons-y!

Chamereuil fit la grimace.

—Ah! mon capitaine, vous êtes trop gourmand. Il n'y en aura que pour vous, alors? Zut! Je veux coucher dans le lit de la dame aussi, moi! Et vous, Kerdec?

Le lieutenant était confus et mécontent de lui-même; d'autre part, la gaieté un peu grosse de ses compagnons l'énervait. Il s'efforça cependant de prendre le ton de la plaisanterie pour répondre:

—Oh! moi, je n'ai pas droit à un lit, puisque je vous ai laissé toute la peine. Un matelas par terre est tout ce que je mérite. J'y serai très bien.

En moins de dix minutes, tout fut prêt. Le capitaine, qui s'était adjugé les draps et l'oreiller, installa sa couchette sur un des côtés du lit et s'y étendit en poussant un soupir de satisfaction; le creux formé par la paillasse affaissée le séparait de Chamereuil qui s'accommoda de l'autre côté. Kerdec accota son matelas contre le

coffre de mariage. Le capitaine Guiraud commanda:

—Nous y sommes? Alors, bonsoir! Soufflez la bougie, Chamereuil; et si la dame verte vient, tâchez de me réveiller.

XI

Assis sur son matelas, le dos appuyé contre le bahut, Kerdec demeura rêveur, regardant et écoutant dans la nuit.

La tempête se déchaînait, et la fenêtre ressemblait à un oeil lumineux sur lequel aurait cligné une paupière noire. Chaque fois qu'elle flambait, l'extrémité du lit, avec ses draperies de catafalque, la cheminée blanche avec la tache obscure de son cadre, le profil gothique d'une grande chaire jaillissaient de l'ombre, et la maigre ossature du rouet paraissait et disparaissait comme un insecte logé sur la prunelle de cet oeil étrange.

—Pauvre femme! songeait Kerdec. Elle a bien réellement vécu et souffert dans cette chambre; la légende est vraie, je n'en puis plus douter. Combien de fois s'est-elle assise, avant de mourir, sur le banc de pierre, contre cette fenêtre, en face de son rouet; et combien de fois a-t-elle écouté, comme je le fais en ce moment, les gemissements du vent, les grondements du tonnerre, le triste bruit de la pluie qu'accompagnaient ses pleurs?... Il me semble que je la vois... Pourquoi a-t-elle choisi cette place pour filer sa quenouille?... Dehors, pendu au crochet de fer, un cadavre se balance; il passe et repasse devant ses yeux rougis; et l'autre, celui qui s'est vengé, la regarde du haut de son cadre avec un ricanement de triomphe... Oh! comme elle voudrait ne plus regarder à cette fenêtre, ne plus subir la torture de ce portrait!... Impossible!... tout s'unit contre elle; et c'est toujours là qu'elle revient s'asseoir...

Il s'attendrissait: comme un sanglot, la poésie triste de ses landes bretonnes montait de son coeur à ses yeux. Les histoires

jadis contées à son enfance, et dont sa jeunesse avait gardé le confus souvenir, tourbillonnaient dans sa mémoire, comme une ronde de Korrigans sur la falaise au bruit de l'Océan; et toutes les âmes tourmentées dont l'imagination mélancolique et la foi rêveuse des enfants d'Armor ont peuplé les bruyères, les menhirs et les ruines, se fondaient, s'unifiaient en une seule image, encore indistincte et imprécise, celle de la prisonnière mystérieuse dont cet appartement, respecté depuis des siècles par la tradition d'une famille et par l'effroi d'une légende, lui avait livré la vie, et dont il était certain d'avoir surpris le douloureux martyre.

Un frisson bizarre le saisissait; frisson de peur et en même temps de désir: la sueur ou front, ses yeux dilatés ne quittant pas la fenêtre, il l'attendait, la présentait; et malgré la révolte de ses nerfs et l'affolement de son courage, son âme volait à la rencontre de l'âme qui allait venir. Âme souffrante, aurait-elle la ressemblance du corps jadis animé par elle?... Apparaîtrait-elle tout à coup, ou bien son fantôme se condenserait-il comme une vapeur? Passerait-elle comme une ombre? Voltigerait-elle par la chambre, semblable à ces feux follets qui dansent sur les dunes et sur les tombes, et qui, lorsqu'un imprudent surprend leurs nocturnes rondes, se posent sur son cœur et le brûlent? Qui sait? rêvait-il... Je suis peut-être celui dont elle attend la prière... Qui donc depuis sa mort a eu pitié d'elle? Sa mort!... La douleur, la folie l'ont tuée... ou plutôt la foudre, apportant la délivrance...

Une lueur éblouissante passa, un coup de tonnerre éclata, formidable, et le vieux donjon sursauta sur ses assises... La chambre s'emplit d'une lumière pâle; par la fenêtre grande ouverte, dont le meneau de pierre avait disparu, un rayon descendit, glauque comme une eau profonde... et voilà qu'elle glissa sur ce rayon, enveloppée du suaire des morts... Il n'eut pas très peur, mais son corps se raidit comme sous une secousse électrique et ses cheveux se dressèrent.

Elle s'arrêta tout près du sol qu'elle ne toucha pas, demeura suspendue... Kerdec,

sous les plis du linceul qui l'enveloppait, distinguait sa forme vague, rigide... Tout autour des murs les seigneurs et les dames de la tapisserie s'animaient d'une étrange vie; au-dessus de la cheminée, à la place du portrait disparu, un trou noir s'était creusé, et dans la chambre, où planait le fantôme, régnait un silence plus effrayant que le fracas de la tempête.

Tout à coup, comme si un souffle l'eut poussée, l'apparition se déplaça lentement vers l'oratoire. Elle passa entre le lit et la muraille et il cessa de la voir. La clarté s'en allait avec elle; le rayon qui l'avait apportée l'accompagnait; bientôt, sur le pavé de la chambre redevenue obscure, il n'y eut plus qu'un sillon lumineux venant de la pièce où elle était entrée.

Kerdec aurait voulu se lever, aller jusqu'à cette raie de lumière, la suivre jusqu'à la porte dont le lit lui cachait la vue; mais il demeura attaché sur sa couche, les côtes serrées par un carcan de fer, les jambes écrasées par des poids énormes; et bientôt à ce sentiment d'impuissance vint s'ajouter la peur: la lumière revenait; quelque chose passait entre le mur et le lit; qu'allait-il voir apparaître? Cette attente lui fut si atroce que de terreur il ferma les yeux.

Lorsqu'il les rouvrit, la chambre était éclairé de nouveau; sur le banc, près de la fenêtre qui avait repris son aspect ordinaire, une femme était assise et filait. Son pied, battant à coups pressés la pédale qui actionnait le rouet, soulevait d'un mouvement cadencé les plis raides de sa robe verte; un grand corps baleiné maintenait son buste droit, une haute collerette godronnée encadrait sa tête, et ses cheveux, tirés en arrière, découvraient son front. Elle travaillait avec activité, se penchant de temps à autre vers la quenouille, rattachant le fil avec des doigts agiles, mais sa figure était immobile et pâle comme celle d'une morte.

A l'about de quelques instants, la roue de bois vira sur elle-même et s'arrêta: la fileuse était lasse, sans doute... Elle laissa pendre ses bras, se renversa en arrière; et son visage s'anima, s'éclaira violemment. Dans la chambre l'ombre gagnait;

La Dame Verte

elle semblait attirer à elle, aspirer et concentrer toute la lumière: il osa la regarder longuement. Sous ses paupières baissées filtraient de grosses larmes; et ces larmes coulaient, dans les sillons qu'elles avaient creusés, vers une bouche convulsée et tordue par la montée des sanglots. Un bruit de plainte s'élevait, tantôt très doux, comme le murmure d'une eau qui s'écoule, tantôt puissant et déchirant comme les gémissements d'un grand vent. C'était bien la dame verte de la légende, la pauvre dolente dont le souvenir et le nom étaient restés au donjon sinistre que revenait hanter sa séculaire douleur.

Kerdec essaya de parler, mais sa langue, comme ses membres, était paralysée. Comprit-elle sa peine? il la vit tout à coup tourner la tête vers lui. Sa plainte avait cessé; sa bouche avait une sorte de sourire; elle fixait sur lui des yeux d'émeraude d'où coulaient des pleurs de feu; elle étendait ses bras comme pour une prière; et, sous la chaleur de ce regard qui ne dura qu'une seconde, il se sentit mourir.

Brusquement rejetée vers la fenêtre, éclatant en sanglots plus amers, elle semblait maintenant, à demi couchée sur le banc de pierre, contempler quelque chose de terrible, tandis que la clarté qui émanait d'elle s'éteignait, et qu'une lueur livide, venant du dehors, incendiait le vitrail sur lequel elle se détachait toute noire... Et devant la fenêtre, tel le balancier d'une horloge, passa et repassa une forme longue... vague...

En même temps un grondement se fit entendre; un reflet rouge flamba par la chambre. Le spectre s'était dressé; il touchait à la fenêtre qui s'ouvrit. Le squelette d'un pendu parut, encadré dans la baie, et la dame verte le repoussa de ses mains. Alors, au-dessus de la cheminée, éclata un ricanement strident, et à la place du trou béant qu'avait en disparaissant laissé le portrait, Kerdec vit un nouvel esprit que semblaient embraser tous les feux de l'enfer. Là matin sur sa dague, ses yeux flamboyants fixés sur la fenêtre, le sire de Fierville se tordait dans les convulsions du rire des damnés.

Un grand éclair, semblable à celui qui avait précédé l'apparition, illumina les figures épouvantées du capitaine et du sous-lieutenant; pour la seconde fois le donjon tressauta sous les éclats de la foudre, et tout disparut.

XII

—Nom d'un nom! Bougre de temps! ronchonna le capitaine Guiraud. Pas moyen de fermer l'oeil de la nuit, c'est évident!

Le son vivant de ces paroles fit tressaillir le lieutenant Kerdec et lui délia la langue.

—Mon capitaine! fit-il d'une voix étranglée.

Le capitaine s'agita, faisant gémir le lit.

—Hein? quoi! Vous ne dormez pas non plus, vous, Kerdec? Pas étonnant, avec un temps pareil. Il n'y a que cet animal de Chamereuil: le diable ne l'empêcherait pas de ronfler!...

—Mon capitaine... vous avez entendu... vous avez vu... c'est affreux!

—C'est affreux?... Non, ça n'est pas affreux; c'est embêtant, voilà tout... et éreintant. Besoin de sommeil à mon âge, nom de nom!

—Mais tout à l'heure vous avez vu, et Chamereuil aussi, avant que l'éclair ne parût, la chose horrible...

—Ce que vous me chantez? dit le capitaine agacé.

Et il conclut, avec une irritation croissante:

—Il rêve, celui-là... parle en dormant. Il n'y a que moi qui ne dors pas, parbleu!

Loin de dormir, Kerdec au contraire, s'éveillait; et à mesure qu'il reprenait plus complètement ses sens, il éprouvait une sensation de bien-être et de délivrance.

L'aurore blanchissait la fenêtre; le tonnerre s'éloignait et s'espaçait; il regarda avec étonnement la chambre qui peu à peu s'emplissait de jour. Elle n'avait plus l'as-

pect fantastique que lui avait donné la lueur tremblotante des bougies, c'était une pièce délabrée, marquée par les années de l'empreinte de tristesse et de misère qu'elles impriment aux choses: tapisseries flasques et mornes aux couleurs ternies, rongées çà et là par la vermine; plafond aux poutres jadis peintes entre lesquelles des trous béants s'ouvraient sur le grenier défoncé; fenêtre mal close par où s'engouffrait le vent froid du premier matin; tout cet ensemble décrépît n'avait plus rien d'effrayant ni de mystérieux. Seul, un bruit continu et monotone inquiétait le lieutenant parce qu'il lui rappelait les sanglots de la nocturne fileuse; il diminua, cessa pour reprendre encore, enfin s'éteignit tout à fait et le soleil parut.

—Parbleu! pensa Kerdec; c'était la pluie, sans doute, qui descendait, là-haut, sur ce grand toit...

Il se leva, un peu honteux, et pourtant trop près encore de son rêve pour en être entièrement délivré. Il se haussa près du portrait de la cheminée et le frappa pour s'assurer que derrière il n'y avait pas de vide, et il s'arrêta devant le rouet qu'il avait cru voir tourner. C'était une vieille carcasse dont le bois, percé par les vers, tombait en poussière, surmontée par une lamentable quenouille que les siècles avaient dépeignée, sur le banc qui bordait l'embrasure une épaisse couche de poussière attestait que depuis un temps indéfini nul être vivant ne s'y était assis.

—Nul être vivant... se dit-il. Et malgré l'étrange envie qui l'avait pris de s'y assiseoir, il n'osa pas.

Il entra dans l'oratoire, non sans un certain tremblement, hanté par le souvenir du spectre glissant sur son rayon vert. Rien n'avait été déplacé, ni le miroir rouillé couché sur l'aiguilère verdie, ni le grand chandelier aux débris de cire; et, dans le fond de sa niche, la vierge de pierre souriait toujours à son enfant Jésus. Il hésita un instant, souleva le couvercle du coffre, y revit les mêmes lambeaux de vêtement et se sentit frissonner; il revint dans la chambre très vite, comme si quelqu'un l'avait poursuivi et, furieux de cette

terreur qu'il ne pouvait dompter, il frappa du pied avec colère.

Le capitaine et le sous-lieutenant ronflaient à poings fermés; ce triomphant sommeil acheva de l'exaspérer.

—C'est trop fort! s'écria-t-il. Je les ai pourtant vus, tout à l'heure, quand cet éclair a brillé...

Il tressaillit: vers la tête du lit deux figures, dressées contre la muraille, le regardaient, hérissées et hagardes. Mais tout de suite il se mit à rire: c'étaient deux vilains sur la tapisserie, sur lesquels fonçait un sanglier... Il secoua le sous-lieutenant.

—Allons, camarade! Il est temps de sauter bas du lit et de réveiller le capitaine.

Chamereuil bégaya:

—Comment? Hein? On y va! ohé! ohé!...

Puis se réveillant tout à fait:

—Ah! Zut! ce n'est pas la dame verte!

XIII

Lorsque le ménage Langlois vit les trois officiers sains et saufs dans le cuisine, il fut stupéfait, mais surtout mécontent. Mme Langlois servit le café d'un air grognon; son mari, assis dans un coin, la casquette sur la tête et la pipe aux dents, ne répondit aux plaisanteries dont le capitaine et Chamereuil l'assaillaient que par des haussements d'épaules et refusa de trinquer. Tous deux étaient scandalisés du sans-gêne avec laquelle on avait traité leur légende et méprisé leur peur; et ce campement insolent dans la chambre redoutée où personne n'était entré depuis vingt ans leur semblait une entreprise odieuse, une sorte de sacrilège. A ce sentiment d'indignation venait s'ajouter une sourde irritation contre la dame verte. Comment? elle avait toléré qu'on vint ainsi se moquer d'elle, chez elle? Alors elle n'existait donc pas? Et ils étaient donc des imbéciles, eux qui avaient cru à son existence? En tous cas, par le fait de ces audacieux, le respect et le mystère qui,

dans le pays, entouraient le château de la Dolente, allaient disparaître; et il semblait aux Anglois que ce respect et ce mystère était un bien qu'on venait de leur voler.

Ils se rassérénèrent un peu, cependant, lorsque le capitaine eut payé largement leur hospitalité.

—C'est des bons garçons tout de même, dit la femme.

Et l'homme, acceptant une cigarette que lui offrait Chamereuil, conclut avec résignation:

—Et pis de quoi? Vous ne l'avez point vue, voilà!

Enfin, lorsqu'ils s'en allèrent, traversant l'antique cour d'honneur pour rejoindre la ferme, Mme Langlois montra à son époux le lieutenant Kerdec, qui n'avait pas pris part aux plaisanteries bruyantes de ses camarades et qui venait de se retourner d'un air pensif vers le vieux donjon.

—On dira ce qu'on voudra, fit-elle; on ne me retirera point de la tête que celui-là a vu par là-haut des choses qu'il ne veut point dire, et qui n'étaient pas plus naturelles que ça!

Dans la cour de la ferme la compagnie était rassemblée. Le soleil déjà chaud brisait ses rayons en fusées d'escarboucles sur les toits mouillés; une vapeur sortait du fumier où picoraient les poules; et, vers la mare à l'eau stagnante et lourde, les vaches qu'on rentrait pour la traite du matin, se dirigeaient lentement, s'arrêtant pour regarder les soldats. Douloureusement émue par l'heure des adieux, Mme Ledrain trottait, un filtre à café et une tasse dans les mains, autour des sous-officiers à qui elle offrait une dernière goutte, en répétant d'une voix attendrie:

—Pisque c'est payé, faut point qu'il en reste. Je l'donnerais plutôt aux cochons!

Ce ne fut que lorsqu'enfin l'on partit, et après que le dernier homme eut franchi la porte de la ferme que Ledrain, resté invisible depuis la veille, parut sur le seuil. Il promena un regard tragique sur la ligne de trous noirs qui marquaient, dans l'herbe du carrefour, les places des cuisines, leva les bras vers les vieux arbres géants comme s'il les prenait à témoins de son

injure et, fermant le poing, il apostropha à la façon des héros d'Homère la compagnie qui filait au pas accéléré sur la route de Martinville.

Il faisait beau, les soldats marchaient gaiement, traversant le bois où le soleil semait des taches lumineuses et qui sentait bon. A mesure qu'il s'éloignait du hameau de la Dolente, Kerdec sentait se dissiper les ombres de son cauchemar et, raisonnant sa peur, il se prenait à en rire. Lorsque parvenu au sommet de la côte qui domine la vallée, il regarda une dernière fois le grand toit pointu du vieux manoir émergeant de l'océan des arbres, il lui dit adieu avec un haussement d'épaules, et il croyait n'y plus penser lorsque, marquant la cadence, aux premières maisons de Martinville, les clairons sonnèrent. L'on fit halte; et le capitaine n'eut garde de laisser oublier au lieutenant le pari qu'il avait perdu la veille. Attablé au café du Commerce, l'état-major de la quatrième compagnie absorba à ses frais un poison déguisé sous le nom d'apéritif; puis Chamereuil sortit, en quête d'une ramoneuse pour déboucher Joséphine; et Kerdec se mit à flâner par le bourg, laissant le capitaine éclaircir avec le sergent-major les mystères d'une feuille de prêt.

XIV

C'était jour de marché; dans les rues à demi obstruées par des auvents de camelots, bordées de bonnes femmes assises derrière les produits de leurs basse-cours, encombrées de veaux tirant sur leur longe et de cages pleines de petits cochons, une cohue bruissait: acheteuses soupesant des volailles, fermiers discutant sur les prix, caporaux d'ordinaire suivant la corvée des légumes, troupiers débrouillards emportant en triomphe des lapins vendus pas cher ou quelques vieux poulets.

Sur la place de l'église on marchandait les grains. Les fariniers, penchés sur les sacs ouverts, reniflaient dans le blé ou re-

jetaient dédaigneusement la poignée qu'ils venaient d'examiner; les forts chargeaient et déchargeaient les voitures; un marchand d'instruments agricoles détaillait les mérites de ses herses articulées, faisait tourner à vide les disques de ses coupe-racines; et Kerdec regardait le clocher pointu qui montait dans le ciel tout bleu, se rappelant cet air de flèche qu'il avait eu la veille, alors qu'il se détachait sur le grand arc que le soleil faisait sur la nuée brune... Insensiblement, par une sorte de choc en retour qui la ramenait en arrière, sa pensée se détachait du jour et du mouvement présent et lui faisait revivre l'orage, et la marche sous la tourmente, et la descente dans le vallon creusé comme un nid de verdure entre deux collines chauves, et son entrée dans ce donjon bizarre à la muraille grise, qui regardait la prairie avec un oeil unique, cette fenêtre... En même temps il se sentait attiré par l'église; il allait à elle comme si une force invisible le poussait, et bientôt, incapable de résister au rêve étrange qui le reprenait, il éprouvait le même frisson de peur et de désir qui avait précédé l'apparition, dans son cauchemar de la nuit.

Il entra; la nef était solitaire, nef modeste et pauvre, voûtée de bois, percée de fenêtres ogivales où luisaient des fragments de vitraux. Il la parcourut d'un pas automatique et, parvenu à la grille du chœur, il tourna à gauche et se trouva dans une grande chapelle; là, il lui sembla que la force mystérieuse dont il venait de subir la contrainte cessait de lui commander et qu'il redevenait son maître; mais l'étrange frisson ne le quittait pas.

Il regarda, c'était une chapelle seigneuriale, accolée à l'église plus ancienne par quelque puissant personnage. D'élégantes colonnettes montaient, soutenant une voûte élevée; plusieurs pierres tombales, sur lesquelles gisaient des images à demi effacées, bossuaient le sol; près de l'autel, horriblement moderne, une élégante crédence du seizième siècle abritait sous son dais sculpté un saint polychrome qui paraissait tout honteux d'être là. Un ancien tableau, que masquait à demi le tabernacle informe, attira d'abord l'attention de Kerdec;

cette vierge au sourire énigmatique, contemplant l'enfant Jésus qui tendait les bras, que lui rappelait-elle donc? Cette nuit même, il l'avait vue, dans une niche fruste devant laquelle pendaient des restes de rideaux; à ses pieds était un grand prie-Dieu... Et une angoisse l'envahissait, tandis qu'il voyait sur le tableau et sur la muraille, les taches multicolores produites par le soleil traversant un vitrail qu'il devinait derrière lui. Langlois, dans son récit, avait parlé d'une verrière où priaient à genoux le marquis et la dame de Fierville... C'était elle, sans doute, dont le reflet colorait ainsi le visage de la vierge Marie, qui semblait maintenant lui adresser son sourire? Il se retourna: dans une grande ogive flamboyante, saint Laurent et sainte Marguerite, martyrs, tendaient vers Notre-Dame couronnée par le Christ les palmes, symboles de leur triomphe. Revêtu d'une cotte d'armes aux couleurs de son blason, les pieds chaussés de grands éperons, les bras et les jambes bardés de fer, un chevalier de mine hautaine était agenouillé près du gril de saint Laurent; et au bas de la robe rouge de la sainte priait une dame dont une haute collerette encadrait la tête, dont un corps baleiné maintenait le buste droit... L'agenouillement cassait brusquement les plis de sa robe verte; son front était découvert et pâle son visage...

Comme dans la chambre du vieux donjon, au milieu de la nuit peuplée d'éclairs, Kerdec sentit ses cheveux se hérissier; c'était elle!... il la reconnaissait... et tandis qu'il demeurait pétrifié, incapable de réagir contre l'obsession qui le dominait, il lui sembla qu'elle se tournait de nouveau vers lui, que ses bras étendus l'imploreraient...

L'hallucination ne dura pas; il la secoua par un violent effort de volonté, et il revint presque en courant dans la nef de l'église; là, il se laissa tomber sur un banc et y resta longtemps comme anéanti, cherchant en vain à se raisonner, fixant sans la voir la petite flamme qui brûlait au fond du chœur, et qui tremblotait, jetait des étincelles, s'agitait comme pour l'inviter à la prière.

La Dame Verte

Le bruit d'une porte qui s'ouvrait le fit tressaillir. Un vieux prêtre entra dans le chœur, un plumeau et un torchon sous le bras. Il s'avança à petits pas rapides, s'agenouilla, se releva péniblement et se dirigea en trotinant vers les stalles qu'il se mit à épousseter et à essuyer.

En regardant ce vieillard affairé par la toilette de son église, Kerdec acheva de reprendre le sentiment de la réalité; l'impression de malaise que la vision renouvelée de celle de la nuit lui avait laissée, se dissipa dès qu'il ne se sentit plus seul, et tout en suivant des yeux la besogne du curé il réfléchit posément à l'étrangeté de cette hantise.

—C'est un effet purement nerveux, songeait-il. Le récit de Langlois, cette chambre si conforme à la légende, cette nuit d'orage ont rempli mon cerveau d'images qui ont enfanté mon rêve; et lorsque je me suis trouvé dans cette chapelle où traîne la même légende, les mêmes images ont impressionné mon esprit. C'est ainsi que me poursuit la musique que parfois je crois entendre lorsque tout est silence autour de moi; que remonte à mes narines la sensation d'un parfum dissipé, à mes nerfs l'angoisse d'une souffrance depuis longtemps passée. Rien n'est plus explicable; n'y pensons donc plus.

Il voulait n'y plus penser, et cependant il restait là. Le prêtre travaillait toujours; il balayait maintenant le sanctuaire, et Kerdec le trouvait touchant dans sa hâte et dans sa maladresse de vieux, poussant avec effort son balai, faisant, chaque fois qu'il passait devant l'autel, de courtes flexions sur ses genoux raidis, et s'arrêtant souvent pour regarder l'ouvrage accompli, en branlant sa tête blanche. Kerdec se demandait:

—Que dirait-il, celui-là, si je lui contais mon rêve? Il ne me l'expliquerait pas naturellement, sans doute. Il me dirait que la dame verte expie quelque faute, que ma prière peut la sauver, que c'est moi, peut-être, dont elle attend l'intercession. Est-ce raisonnable? Les vieux prêtres, les petits enfants croient cela... les esprits forts le nient... Hélas! que savent-ils, les esprits forts? Qu'est-ce que l'hallucina-

tion? Qu'est-ce que l'obsession? Où commence la réalité? Où s'arrête le rêve? Mystères que toutes ces choses... Ma foi, j'en aurai le cœur net!

Il se leva et franchit la grille du chœur. Le curé était revenu près de l'autel, hissé sur un tabouret, il époussetait les chandeliers et les vases de fleurs artificielles. Il faillit, d'étonnement, perdre l'équilibre lorsqu'en se retournant il se vit en présence d'un officier. Il mit son plumeau sous son bras et bredouilla:

—S'il vous plaît?

—Monsieur le curé, je voudrais vous parler. Voulez-vous que je vous aide?

—Vous êtes bien honnête. On n'est point de ces plus souples, mais on y arrive encore tout seul.

Et il descendit assez lestement du tabouret, sans s'appuyer sur le bras du lieutenant.

Lorsqu'ils furent dans la sacristie, le curé s'adossa au buffet de chêne qui renfermait les ornements; le jour, venant derrière lui, faisait reluire son crâne comme un caillou jaune et flamber l'aurole de ses cheveux blancs; de chaque côté de la fenêtre grimpaient, comme des bêtes étranges, deux antiques serpents en cuir bouilli. Kerdec commença:

—Monsieur le curé, vous connaissez l'histoire de la dame verte du château de la Dolente?

Le curé fit un geste d'étonnement, puis répondit:

—Vous pouvez dire que oui. M'est avis que cette histoire-là, je me l'étais laissé raconter bien des fois, quand vous ne pensiez point à naître encore.

—Soit. Mais on ne vous a jamais raconté, j'en suis sûr, ce que je vais vous dire.

—Je ne viens pas vous dire le contraire, accorda le vieillard.

—Croyez-vous aux revenants, Monsieur le curé?

—Je ne peux point dire que j'y crois. Mais, dame! vous dire que je n'y crois point...

—Si vous croyiez en avoir vu un, qu'est-ce que vous feriez?

Le curé regarda Kerdec d'un air ahuri

qui, tout de suite, devint méfiant. Il insinua, en essayant ses lunettes :

— Ça serait plutôt à vous qu'il faudrait demander ça.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'en ai point vu, moi, de revenants, alors je ne sais point; tandis que vous, mon bon Monsieur, si vous en avez vu... eh bien, ça ne me déplairait pas plus que ça de savoir ce que vous avez fait.

Kerdec eut un mouvement d'impatience. Ce bonhomme, pensa-t-il, est normand comme quatre. Il croit que je veux me moquer de lui. Allons-y vite et carrément.

— Monsieur le curé, reprit-il en élevant la voix, je parle sérieusement, ayez la bonté de m'écouter de même. J'ai couché cette nuit au donjon de la Dolente, dans la chambre de la dame verte. J'ai cru la voir, et il m'a semblé qu'elle m'implorait, qu'elle attendait de moi un service. Tout à l'heure, dans votre église, sur son vitrail, je l'ai reconnue; et maintenant son image me poursuit, m'obsède... Tout cela n'est sans doute qu'imagination; je veux le croire, mais j'ai beau me raisonner, je sens bien que mon esprit n'est pas en repos... je suis Breton; je n'ai pas perdu la foi, je crois aux prières, surtout à celles du prêtre... Voulez-vous demain dire votre messe pour cette femme et me garder le secret de tout ce que je viens de vous confier ?

Le vieux curé était devenu pensif. Il semblait discuter avec lui-même; ses mains s'agitaient à droite et à gauche comme celles des orateurs qui pèsent le pour et le contre. En même temps un sourire ému passait sur ses lèvres et il fixait l'of-

ficier avec des yeux très doux. Il répondit, après un silence :

— Je veux bien dire la messe pour cette pauvre dame. Si ça ne lui fait point de bien, ça ne lui fera, bien sûr, point de mal. Il n'y aurait rien d'étonnant que le bon Dieu vous ait fait coucher là exprès, à seule fin de vous mettre dans l'idée de venir me trouver aujourd'hui...

Sa figure, qui ressemblait à une vieille pomme ridée, s'éclairait de plus en plus. Enfin sa satisfaction déborda; il frappa familièrement sur l'épaule de Kerdec en disant :

— C'est bien, ce que vous faites là, jeune homme, c'est très bien !

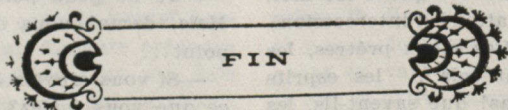
Et comme le lieutenant tirait une pièce de cinq francs de sa poche, il la refusa.

Mais Kerdec insista. Il lui semblait que s'il ne payait pas cette messe, les désirs de la dame verte ne seraient pas remplis, le charme ne serait pas rompu... Et sans qu'il fût besoin d'expliquer sa pensée, le curé la comprit :

— Si j'étais à votre place, je voudrais payer, c'est certain. Alors, puisque vous voulez me donner un écu, je prends votre écu. Je le redonnerai de votre part à une pauvre vieille qui en a besoin et qui priera pour vous. Je dirai la messe, demain à huit heures, à l'intention que vous voulez.

— Hélas ! Monsieur le curé, vous ne m'y verrez pas; nous partons à quatre heures du matin. Mais nous penserons l'un à l'autre.

Ils se serrèrent la main avec effusion; et le lieutenant Kerdec sortit de l'église sans oser revoir, dans la chapelle des sires de Fierville, la verrière de Saint-Laurent et de Sainte-Marguerite.



FIN

SIGNE INFALLIBLE



Elodie.—Je suis sûre que Fred m'aime et qu'il a l'intention de m'épouser.

Le père.—Qu'est-ce qui te fait croire cela? T'a-t-il déjà fait des propositions?

Elodie.—Non! mais il déteste maman de plus en plus, chaque fois qu'il la voit.



Au Temps des Lilas

C'ÉTAIT un jour gris perle. Au fond du parc, lavé par l'averse du matin, un rossignol chantait, et, dans les verdure fraîches du jardin et de l'avenue, des lilas fleuris secouaient leurs bouquets tendres et joyeux.

Devant la grille dorée, la pauvre s'attardait à sa patenôtre, distraite des paroles qu'elle prononçait, les yeux fixés sur un beau lilas voisin du portail. La jeune fille blonde qui venait de lui faire l'aumône referma doucement le vantail sur elle. La femme fit un pas vers la route, puis revint vers la grille et balbutia de sa voix humble, dont un désir instant relevait pourtant la monotonie habituelle :

—Je vous fais excuse, mademoiselle. Est-ce que ce serait un effet de votre bonté de me donner un peu de ce lilas qui embaume le Paradis?...

La jeune fille sourit—ce qui fit très jeune et délicate sa beauté un peu hautaine et froide de déesse blonde. Elle fut vers le plus proche lilas dont elle ploya les branches vers elle.

—Faut-il y joindre quelques roses? demanda-t-elle, condescendante, en montrant une corbeille de ces fleurs, à quelques pas plus loin.

—Oh! non, grand merci! Voyez-vous, les roses ne me vont pas au coeur comme les lilas.

La jeune fille, portant sa brassée de fleurs claires, revint lentement vers la mendicante, cherchant à lire sur le vieux visage ridé qu'abritait un mauvais cha-

peau de paille effrangé et noirci par un demi siècle d'intempéries.

—Pourquoi, questionna-t-elle, le lilas vous va-t-il au coeur et non point les roses?

La main déjà levée vers la gerbe se rabattit sur le bâton noueux qui ne pouvait stabiliser les doigts agités d'un tremblement sénile.

—Dites? Pourquoi? insista la jeune fille, plus curieuse parce que la vieille femme semblait peu pressée de parler.

Celle-ci hocha la tête.

—Oh! il y a si longtemps... Puis, c'est pas gai... c'est pas une histoire qui puisse amuser les belles demoiselles comme vous.

—Je suis sûre qu'elle m'intéresserait beaucoup au contraire... Si vous ne voulez pas parler, vous n'aurez pas vos fleurs.

Passive et humble—n'avait-elle pas toujours obéi?—la mendicante chercha à assujettir sur son bâton ses deux mains qui tremblaient toujours.

—Ce n'est pas long, dit-elle. Le bonheur, ce n'est jamais long, surtout pour les pauvres gens comme nous.. Et puis, ça paraît ridicule à une vieille telle que moi de dire qu'elle a été jeune et jolie. C'est pourtant la vérité; j'étais jeune et jolie, et j'avais un amoureux. Il s'appelait Pierre Roll. Il n'y avait pas de plus beau garçon, de Saint-Christophe à la Croix-d'Estève. Ses yeux brillaient comme le soleil sur les feuilles du laurier, quand il a plu, et, lorsqu'il se mettait à vous conter quelque

Au temps des Lilas

chose, c'était plus plaisant à ouïr que ce qu'on lisait dans les almanachs que nos gens rapportaient de la foire de Sarlat ou de Montignac. Nous étions pour nous marier. Il m'avait donné une bague d'argent qu'il avait achetée pour moi à la fête votive des Ardillers... Elle ne m'a jamais quittée. Tant que mes doigts ont été minces, je l'ai portée là. Quand ils ont été gros et tors, je l'ai pendue, par un cordon, à mon cou, comme les dévots portent des scapulaires et des médailles... Je l'emporterai au cimetière...

Nous devions nous marier à la saint Michel. Pour l'été, il avait accepté d'accompagner de riches Anglais qui allaient en Italie, car il était leste comme un écureuil et adroit comme un singe. Avec de l'argent des Anglais, nous devions monter notre ménage.

Oh! moi, je n'étais pas ambitieuse. Une écuelle de bois, un lit, un bout de table, ça m'aurait suffi avec mon Pierre, mais c'était lui qui disait: "Vois-tu, je te veux une belle robe d'étoffe lourde comme du drap, et un bonnet avec de la dentelle et de la plus fine. Nous achèterons aussi du chanvre que nous tissera le tisserand des Eglizottes, et un vaisselier pareil à celui de Toinette Marty. Et une horloge, une belle horloge avec des peinturlures sur la caisse, et le balancier que l'on voit aller et venir, sous le verre, n'en veux-tu point une, pour t'aider à compter les heures, quand je serai en journée et que tu m'espèreras le soir?"

Je vous dis, lorsqu'il parlait, c'est l'Evangile. Et il partit. Ah! pourquoi ne me suis-je pas pendue à son cou en pleurant très fort? Peut-être serait-il resté. Mais non, c'était son sort comme ça. Nous avions passé la journée ensemble, une journée pareille à celle-ci. Les lilas étaient fleuris partout. Ça sentait le Paradis dans les bois, dans les jardins, dans les blés... Le soir, je l'accompagnai jusqu'à la Croix-des-Etangs. Je revins toute seule dans ma maisonnette, comme on revient du cimetière. Je passai toute la nuit à pleurer, comme bien vous pensez. Le lendemain, quand j'ouvris la porte pour sortir, la première chose que je vis, ce fut un gros bou-

quet de lilas posé sur la dernière marche de l'escalier, et qui me jetait tout son parfum à la figure, comme un encensoir. Je poussai un cri de joie. Je crus que mon Pierre Roll avait renoncé à son voyage et que ces fleurs me l'annonçaient avant que je le visse lui-même. Hélas! non.

Ces fleurs venaient bien de lui, mais il les avait cueillies, bien loin déjà, au-delà de Saint-Christophe, et c'était le fils des Bouyssou, le grand Julou — ils s'étaient croisés aux Epines—qui les avait apportées et mises là par son ordre. De combien de larmes je les ai arrosées, ces fleurs dernières de mon Pierre! Je les plaçai sur notre cheminée où je leur fis une manière de chapelle avec deux chandeliers de verre et le grand chapelet de ma défunte mère. Auparavant, j'en avais coupé un brin que je plaçai dans un vieux livre d'heures... Il y est encore. Je le baise quelquefois...

Jamais bouquet ne fut soigné comme celui-là; mais enfin, un jour vint où, tout fané qu'il était, il fallut le jeter... Eh bien non, je ne pus me décider à le mettre au fumier comme une chose vile... Je le fis brûler dans notre grande cheminée, comme les choses bénites dont on ne veut plus se servir... Quand la petite flamme plus vive qu'il avait faite en grésillant se fut éteinte, je me sentis froid au coeur... Hélas! J'avais bien raison! Pierre Roll n'est pas revenu. Il est tombé dans une crevasse, là-bas, dans les montagnes qui vont en Italie... Et dans les crevasses, il est resté avec lui, mon coeur, mon bonheur, ma vie, tout moi-même, car ce n'est pas moi, ce n'est que ma loque qu'on voit, depuis, errer et mendier le long des routes...

La vieille femme se tut tout à fait, et, inconsciente de l'heure et du lieu, s'absorba dans un rêve douloureux qui faisait trembler plus fort ses doigts tors sur le bâton d'épine. Elle s'éveilla pourtant, et relevant sur la jeune fille ses yeux aux orbites rouges:

—Vous voyez, dit-elle, que ce n'était pas une histoire bien amusante pour les belles demoiselles comme vous.

—Votre histoire ne m'a pas amusée, ma bonne, mais elle m'a beaucoup touchée...

Allez, une "belle demoiselle", comme vous dites, n'est pas aussi dissemblable qu'une paysanne que vous paraissez le croire. La richesse ou la pauvreté, l'humilité de la vie ou son éclat ne sont que la bordure, le cadre de l'existence. Ce qui en est le fond, ce sont ces sentiments simples et primordiaux qui, depuis le commencement du monde, agitent l'âme humaine, l'exaltent dans le bonheur ou la courbent sous la souffrance.

Peut-être la pauvre ne comprit-elle pas bien ce que voulait dire la "belle demoiselle". Celle-ci lui remit le bouquet en riant avec un sourire :

— Tant que la saison durera, il y aura du lilas pour vous, ici. Revenez toutes les fois que vous voudrez.

Le jour est gris perle et, dans le parc lavé par l'averse du matin, chante un rossignol.

La jeune fille est assise à l'ombre d'un massif de lilas, sur un banc rustique érigé sur un monticule artificiel qui permet de distinguer une partie de la route. Elle suit des yeux, sur cette route qui se dessine presque blanche entre les froments verts et les seigles plus pâles, une pauvre silhouette de misère qui, péniblement, cassée en deux sur le vieux bâton d'épine, se hâte vers le village, pressant entre ses bras le frais bouquet de lilas. Et elle pense à ce grand amour qui a été l'âme de la mendicante et qu'elle emportera intact avec elle, au cimetière, avec son anneau d'argent. Elle pense qu'un tel amour est rare et qu'il auréole le front de ceux qui l'ont éprouvé et inspiré. Elle pense que la fortune, le nom, le rang social ne sont que de pauvres petites choses à côté de la grande chose qu'est cet amour-là...

Soudain une pluie de fleurettes claires, d'améthystes frêles et dentelées tombe sur elle, couvrant sa robe, ses bras nus jusqu'au coude, ses lourds cheveux de déesse blonde.

Les lilas pleuvaient toujours, comme secoués par un petit faune malin.

Un sourire adoucit et transfigura, en-

core une fois, la beauté hautaine de la jeune fille.

— C'est vous, Raoul ?

— Moi-même, Jocelyne, moi-même qui vous prends en flagrant délit de rêverie. A quoi songiez-vous ?

Elle désigna du doigt la silhouette chétive, toute courbée, qui allait devenir invisible dans le lointain de la route.

— A l'histoire que m'a contée cette vieille mendicante.

— Une histoire qui vous a fait rêver ! Vous me la raconterez, dites ?

— Oui, si vous voulez.

— Certes. Je vous écouterai, tandis que nous retournerons au château, car la marquise vous réclame pour le thé.

Les deux jeunes gens se dirigèrent vers l'habitation, ralentissant leurs pas dans l'ombre verte de l'avenue, au fond de laquelle blanchoyaient les fines tourelles et les terrasses à l'italienne.

— Alors, il y avait une fois... rappela Raoul avec un sourire tendre.

— Il y avait une fois une jeune et jolie fille, continua Jocelyne.

Et elle dit la touchante idylle si vite tournée au drame, Pierre Roll, dont les yeux brillaient comme les feuilles de laurier quand il a plu, l'anneau d'argent, le jour des adieux, tout pareil à celui-ci, le bouquet de lilas, le brin conservé dans le livre d'heures, la flamme dévorant la gerbe desséchée, comme les reliques qu'on ne veut pas voir profanées...

Quand elle eut fini, des jeunes gens firent quelques pas en silence.

— Votre histoire est jolie, Jocelyne, mais un peu triste, dit Raoul.

— Triste ! Pourquoi ? Parce que Pierre Roll est mort et que sa fiancée est devenue vieille et laide ? Qu'importe ! Ils ont connu, ne serait-ce qu'un jour, l'amour véritable, l'amour unique et souverain, et il faut les envier.

Et soudain, toute vibrante, ses yeux bleu foncé sur les yeux du jeune homme, sa réserve hautaine fondue dans son émoi de belle amoureuse, elle demanda :

— Raoul, m'aimerez-vous comme Pierre Roll aimait sa fiancée ?

Et lui, envahi d'une tendresse émue :

Au temps des Lilas

—Et vous, Jocelyne, m'aimerez-vous
comme votre vieille au lilas aimait son
Pierre Roll?

Ils s'arrêtèrent pour se répondre, et,
comme c'était un grand secret, ils se rap-
prochèrent et ils se dirent: "Oui", dans un

baiser.

C'était un jour gris perle. Au fond du
parc, lavé par l'averse du matin, un ros-
signol chantait, et, dans les verdure fraî-
ches, les lilas fleuris secouaient leurs bou-
quets tendres et joyeux.

Variations en "ut" sur les Nez

Quelques-uns, posés sans façon,
Sont transformés en apostrophe,
Indice vrai du bon garçon.
Pour eux soit ma première strophe.

Il en est d'autres, effilés,
Longs et pointus comme un problème.
Ces nez ne sont jamais gonflés,
Décorant une face blême.

Ceux-ci sont lames de rasoir,
A narines problématiques,
Blancs le matin et blancs le soir.
Maudits soyez, nez rachitiques!

Ceux-là, se parant de bourgeons,
Supportent, sainte Babylone,
Toutes les végétations
Sur une face en polygone.

Les uns sont toujours épatés,—
Leur naïveté s'en étonne,—
Dans le verre étant trop restés
A boire le jus de la tonne.

Les autres, étroits, écrasés,
Ornent une trogne vermeille.
Craignez ceux aux bouts retroussés:
Ils ne feront jamais merveille.

D'aucuns sont violets ou roux,
Fureteurs fouillant les grimoires,
Percés de nombreux petits trous.
O respectables écumeurs!...

Celui-ci, joyeux Bourguignon,
Souffle avec un bruit de soupape.
Qu'il est gentil, qu'il est mignon
Ce nez d'azur, ce nez de pape.

Aux nez, amateurs de tabac,
Pend une éternelle roupie;
Ceux qui reniflent du cognac
Ont rotondité de toupie.

Voici les minces et les gros,
Les aquilins, brillants ou ternes,
Les rubescents, tels des coraux,
Les lamentables, les paternes!

ENTRE VOISINES



- C'est l'enfant le plus insécable de la création!
—C'est p'têt ben que vous savez point le prendre?
—J'sais pas le prendre? Je le prends sur mes genoux et je le tape jusqu'à ce que j'en perde le respir. Le prendriez vous mieux, vous?

Le Journal d'une Demoiselle de Magasin

Par Une Parisienne

ENFIN me voici habituée à mon nouvel emploi; je supporte mieux la fatigue, mais j'ai toujours de la peine à pouvoir manger le soir en arrivant à la maison, aux époques de presse. Quelle lassitude! Comment font celles, qui, en rentrant, doivent encore raccomoder leurs vêtements! Ma mère a pitié de moi, c'est elle qui fait tout cela pour moi. Mon temps d'apprentissage est bientôt terminé. Quelle chance! Deux fois par semaine, après la fermeture du magasin, je suis un cours d'allemand—; j'étudie mes leçons en tramway, ce qui fait que mes courses ne sont pas du temps perdu.—Puis j'apprendrai l'anglais. Il faut parler plusieurs langues pour être appréciée des patrons.

Que je me réjouis de rapporter un salaire à la maison! Salaire bien gagné par de longues journées au service de la clientèle. Les patrons n'ont qu'un objectif: attirer, contenter, retenir les acheteurs.—Y réussissons-nous, alors tout va bien pour nous.—Avons-nous une série d'acheteuses repartant sans faire d'emplettes, immédiatement le reproche éclate: "Alors on ne sait pas vendre". Et Dieu sait cependant ce que ces jours de guignon nous ont coûté de fatigue et de patience!

Notre patience, qu'est-elle pour les clientes?... Depuis plus d'une heure, une jeune fille me fait débiller tous les tiroirs de bavettes à broder... Elle n'arrive pas à se décider pour le choix du dessin. Mais, dit sa mère, "tu abuses du temps de Mademoiselle!" Et la jeune fille de répondre très naturellement: "Mais Mademoiselle est payée pour cela"! C'est vrai... pour la majorité de la clientèle la vendeuse n'est pas plus que la machine automatique, que je me prends parfois à envier, parce qu'elle est "née machine".

1er janvier.—Triste toujours ce Pre-

mier de l'An. Pourquoi? Pas de réunion de famille possible pour nous. Comme d'habitude, 1 heure $\frac{1}{2}$ pour le repas. Et puis la fatigue d'hier, 31 décembre, journée de 8 heures du matin à minuit! Et les jours précédents si chargés déjà. Il est certain que les emplettes se font chaque année plus tardivement. Il y a quelques années la vente des cadeaux de Noël et du Nouvel An commençait dès les premiers jours de décembre et maintenant elle ne débute guère que depuis le 20 courant. Hier à minuit mon frère est venu me chercher pour me reconduire à la maison. Il y avait encore des magasins ouverts et des clients qui achetaient. J'ai rencontré des vendeuses qui rentraient seules. Ce qu'à leur place j'aurais eu peur!

3 Janvier.—Nous sommes mouluës, brisées, mais patience, quand les exigences de la clientèle seront à peu près satisfaites, nous nous reposerons à tour de rôle. C'est le moment des échanges d'emplettes pour étrennes; on n'a pas idée combien les échanges nous font perdre de temps et d'argent. La plaie des vendeuses, c'est la femme indécise: elle n'est pas très sûre qu'elle a vraiment besoin d'un vêtement d'hiver, mais elle désire voir ce qui se porte.

1ère séance: Essayage de tous les genres de manteaux, jaquettes, collets, redingotes, etc. Après avoir fait essayer par la vendeuse durant une heure environ, elle veut endosser elle-même quelques-uns des manteaux. Puis elle retourne chez elle pour consulter son mari qui l'engage naturellement à faire ce qu'elle voudra. Tout à coup elle se souvient que sa belle-mère est très malade... Impossible de choisir un des vêtements préférés: ils étaient tous mastic. Elle retourne essayer tout ce que

l'on fait en noir.—Nouvelle séance d'une heure et demie: décidément le noir lui va trop mal, elle en parlera avec son amie. L'amie lui conseille de prendre un vêtement clair mais bon marché, de cette façon elle aura moins de regret s'il lui faut l'échanger contre un noir. Ainsi pour une mauvaise vente, on nous fait rester des heures debout, et on réduit à presque zéro le bénéfice d'une journée de travail.

6 Janvier.—C'est Mlle R... qui se repose aujourd'hui, la première; elle en a grand besoin; elle n'est plus jeune: 45 ans et 25 ans de boutique. Nous lui avons envoyé le Premier de l'An pour la taquiner, une carte de visite portant le nom d'une cliente qui la demande toujours, pour la fatiguer des heures entières par ses indémissions. C'était un peu cruel. Mais elle a si bon caractère...

20 Janvier.—Une joyeuse société venue de l'hôtel d'en face demande à voir des écharpes en laine. Moi, qui les sers, je fais comme d'habitude et je drape l'écharpe sur mes épaules afin qu'ils puissent mieux juger de l'effet. "S'il vous plaît, dit la belle dame, pas de représentation!..." et toute la société de rire à mes dépens. J'étais si troublée, si confuse, que je pouvais à peine lier mon paquet.

27 Février.—Je viens d'être un mois très malade. Je revenais de chez Madame X..., qui m'avait fait stationner dans son vestibule pendant une heure, à côté du calorifère. En arrivant au magasin, il faut retourner de suite dans une maison aristocratique pour un choix de vêtement. Là, dans un de ces appartements anciens, immenses, station dans un vestibule glacial. Je rentre au magasin avec des frissons, et me voilà obligée de me mettre au lit.

Mon patron m'a payé mon mois intégralement.

1er Mars.—Les nouveautés arrivent. Je viens d'essayer des centaines de jaquettes

pour vérifier leur coupe et juger de leur effet.

J'ai servi une grosse dame qui m'a dit qu'elle avait été aussi mince que moi! Est-ce assez drôle! toutes mes grosses clientes me disent la même chose. Je les crois, mais la perspective de leur ressembler n'est pas agréable pour moi. Perdant ma taille mince, je passerai au rang des vieilles vendeuses qui perdent leur valeur.

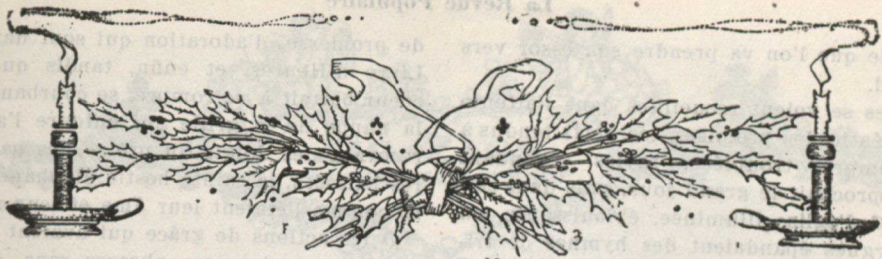
8 Mars.—Comme nous désirons le printemps, pour mettre fin à la longue morte-saison d'hiver! Nous n'en souffrons pas comme l'ouvrière privée de son gagnepain, mais pendant la morte-saison la mauvaise humeur des patrons est à l'état latent: tous les frais généraux... et pas de ventes. Il faut le soleil et la chaleur pour obliger les acheteurs à faire leurs emplettes; ils attendent toujours au dernier moment, et alors gare à la bousculade!

Cependant, tous les assortiments sont complets: en s'y prenant un peu à l'avance, ils seraient mieux servis de toutes façons. Et comme nous serions alors moins fatiguées!...

10 Mars.—Ces journées de morte-saison sont atroces, me disait une amie. Dans notre magasin si sombre, nous n'osons pas allumer l'électricité, de peur d'ajouter aux frais de nos patrons, et nous passons alors des heures lourdes, interminables, sans occupation possible dans cette demi-obscurité.

1er Avril.—La vente bat son plein. Pas un instant de repos. Cette pauvre R... m'inquiète. Elle ne peut plus supporter les longues heures debout, et cependant elle doit gagner le pain de ses enfants. Hier elle a failli perdre patience avec une cliente indécise, qui revenait pour la troisième fois, se demandant encore s'il était mieux de prendre une jaquette ou un collet... A quoi sert la permission de s'asseoir?...





Les Premières Communiantes

O LES tendres étreintes des parents, de la maman surtout, qui vous serrait si fort contre son cœur, qui vous couvrait de baisers, qui vous contemplait avec des larmes plein les yeux, et la maison en fête parée, fleurie, pleine de rires, de tumulte allègre, les cadeaux qu'il fallait montrer à tous, les images dédicacées, les chapelets que l'on échangeait avec ses amies!

Allez, dit un écrivain parisien, par ces dimanches de mai, dans les lointaines rues de Belleville et de Charonne, dans les tristes églises presque toujours désertées, et vous verrez des bandes de braves gens qui, après avoir écouté jusqu'au bout la grand'messe, s'en vont s'attabler dans les guinguettes avec, au milieu d'eux, quelque gamine pomponnée, pimpante, tirée à quatre épingles et qu'ils questionnent, qui les amuse de sa gaieté de moineau, de ses réflexions.

Durant des mois, ils se sont serré la courroie, ils ont puisé dans le bas de laine pour que l'enfant eût son cierge, sa robe et son corsage de soie, son aumônière à fleurs, son paroissien, comme les petites bourgeoises, et aussi pour que l'on pût, ensuite, inviter les meilleurs amis du pays natal ou de l'atelier, les vieux qui répondent encore à l'appel, à vider à la santé de la "moucheronne" quelques bouteilles de cacheté.

La première communiant est à la place d'honneur, les verres se choquent, tintent comme aux anniversaires de joie où nul ne songe au pénible et ingrat labeur

où il dépense et use, chaque jour, ses forces, à la dureté des temps, à l'incertitude inquiétante des lendemains.

Et toutes ces robes claires comme les nuées, tous ces voiles diaphanes qui pavoi- sent les tables alignées sur le trottoir, mettent dans la tristesse des faubourgs, la poésie d'un vol de colombes qui se serait soudain abattu entre les caisses de fu- sains poussiéreux et d'anémiques lilas.

Heureuses sous les longs voiles de tulle que le vent gonfle ainsi que des ailes de cygne, fières de cette première robe longue qui les fait ressembler à de petites mariées, avec, au fond de leurs prunelles limpides, on ne sait quel vague émoi, les communiantes ont apparu dans la joie des beaux dimanches.

C'est la première date qui compte dans la vie, qui annonce les métamorphoses prochaines, l'éclosion des germes que le divin semeur jeta dans l'âme de l'enfant.

Et peu de femmes l'oublent, même lorsque l'excès des souffrances, des désillusions,—ces croix, qui, selon l'admirable mot de M. de Curel, ne choisissent pas les épaules,—saccagea, mit en loques leurs espoirs.

Elles se rappellent leurs élans de fer- veur, les anxieux et ingénus examens de conscience, où elles s'accusaient de fautes imaginaires, redoutant d'avoir oublié quelque péché, même vénial, les longs catéchismes dans l'ombre mystérieuse des chapelles, l'essayage, des souliers de satin au voile immaculé, de tout ce costume symbolique, comme nuptial, avec lequel il

semble que l'on va prendre son essor vers le ciel.

Elles se voient recueillies dans l'attente des béatitudes promises, les nerfs tendus à se rompre, troublées, ravies cependant qu'approchait le grand jour, puis dans cette nef d'église illuminée, éblouissante, où les orgues épandaient des hymnes de triomphe et d'apothéose, marchant en rythmique théorie avec un cierge enrubanné auquel se crispait leur main frêle gantée de blanc, murmurant à genoux, tout bas, les actes passionnés d'espérance, de désir,

de promesse, d'adoration qui sont dans le Livre d'Heures, et enfin, tandis que le coeur battait à se rompre, se courbant sur la nappe de la grille qui entoure l'autel, recevant des doigts du prêtre, les paupières baissées, la sainte hostie diaphane, pure comme l'étaient leur âme et leur rêve.

O les actions de grâce qui avaient suivi leur communion, ces phrases sans suite, délirantes, éperdues, la tête cachée dans les doigts brûlants, cette hypnose où tout l'être se fondait dans une sorte de vertige, dans une joie suprême!

Pensées de Printemps

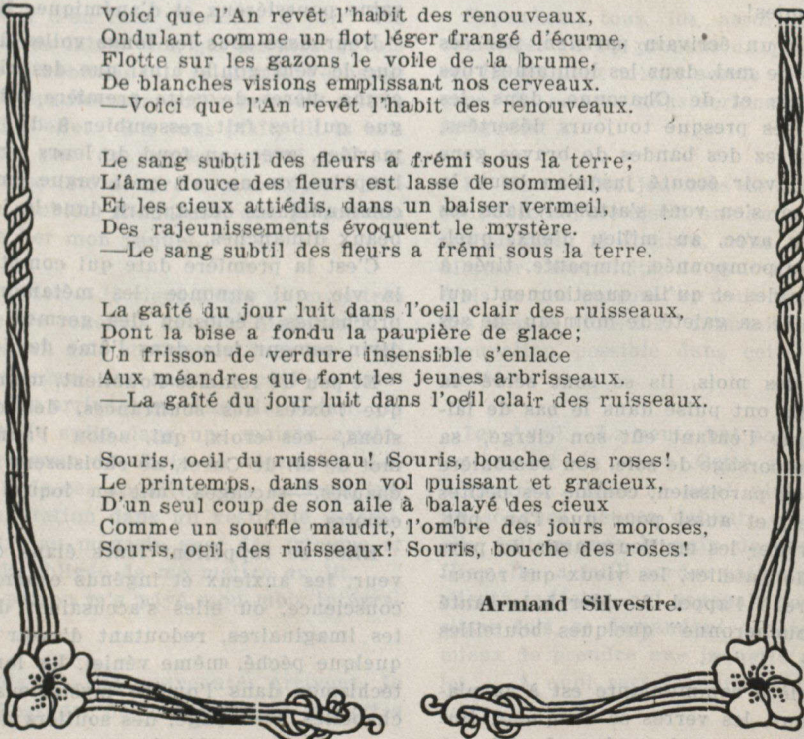
Voici que l'An revêt l'habit des renouveaux,
Ondulant comme un flot léger frangé d'écume,
Flotte sur les gazons le voile de la brume,
De blanches visions emplissant nos cerveaux.
—Voici que l'An revêt l'habit des renouveaux.

Le sang subtil des fleurs a frémi sous la terre;
L'âme douce des fleurs est lasse de sommeil,
Et les cieus attiédés, dans un baiser vermeil,
Des rajeunissements évoquent le mystère.
—Le sang subtil des fleurs a frémi sous la terre.

La gaîté du jour luit dans l'oeil clair des ruisseaux,
Dont la bise a fondu la paupière de glace;
Un frisson de verdure insensible s'enlace
Aux méandres que font les jeunes arbrisseaux.
—La gaîté du jour luit dans l'oeil clair des ruisseaux.

Souris, oeil du ruisseau! Souris, bouche des roses!
Le printemps, dans son vol puissant et gracieux,
D'un seul coup de son aile à balayé des cieus
Comme un souffle maudit, l'ombre des jours moroses,
Souris, oeil des ruisseaux! Souris, bouche des roses!

Armand Silvestre.





ZIG-ZAGS
 par Passepartout



La fameuse "strap" des tramways, à laquelle vous avez droit sans payer de supplément, est le domicile par excellence des microbes cosmopolites apportés parmi nous par diverses nationalités. Ne la serrez pas trop, vous pourriez écraser ces bestioles intéressantes. N'ayez pas non plus l'air effarouché de ce monsieur. Vous passeriez pour n'avoir pas l'esprit scientifique.

La plupart du temps on ne commence à prendre les choses philosophiquement que lorsqu'on peut commencer à vivre de ses rentes.

Une veuve croit que la couleur jaune veut dire jalousie, mais un médecin vous dira, en son langage prosaïque, qu'elle annonce de la bile. Ce qui prouve une fois de plus que tous les chemins mènent à Rome.

Peu de femmes cherchent à apprendre une langue étrangère, parce que la leur suffit amplement.

Si certaines personnes pouvaient réellement se comprendre elles-mêmes, peut-être arriveraient-elles à comprendre les autres.

Un beau monument après la mort n'est pas mal: mais il peut y avoir des cas où une sandwich, arrivant à temps durant la vie, vaut beaucoup mieux.



—Ton déménagement est-il avancé?
 —Pas mal. Seulement jusqu'ici je n'y ai pas été pour grand'chose.
 —Qui donc?
 —Les huissiers!



Le meilleur moyen de réussir à suivre un régime alimentaire simple et fort modéré, c'est encore de se mettre en pension chez une dame qui ait plus ou moins les traits et les attrait individuels et généraux de celle-ci. (Infaillible et approuvé par les Académies de médecine de plusieurs pays.)

Rien ne décourage plus une femme que de voir son mari rester froid devant la question de savoir avec qui Mlle Une telle va se marier. Et souvent ce pauvre mari ne connaît pas plus celle-ci que celui-là.

Un record: au New-Jersey, un jeune homme de dix ans a été mis en prison pour dettes. On peut dire qu'avant dix autres années il sera un banquier éminent.

On cite le cas d'un Arménien grand négociant en bagues et épinglettes, qui de toute sa vie n'a vu un diamant véritable.

On peut dire qu'un candidat battu qui conteste une élection oublie la prescription de l'Évangile: "Si on vous frappe sur une joue, présentez l'autre."

Le secret qu'une femme cherche le plus à savoir, c'est celui qui lui brisera le cœur quand elle le saura.

Il est arrivé quelquefois, mais rarement que, quand l'argent parle, personne n'écoute.

La qualité que l'on met dans son travail est souvent la qualité qu'il y a dans notre propre vie.

Diogène, ayant aperçu une femme pendue à un arbre, s'écria: "Il serait à désirer que tous les arbres portassent de tels fruits!"

A Chicago, la course continue entre le mariage au trot et le divorce au galop.



—Dis-le pas à personne, mais Madame Chose dont le petit frère va aux Moyennes Études, elle a su de lui que la queue de la comète allait détruire toute la terre!

—Niaiserie!

—Ça fait rien. Ce serait toujours plus sage et plus prudent de faire ton testament.



Les Ecrits Restent

J'AI vingt ans, songeait Rosane, et je n'ai jamais aimé d'amour!

Elle venait de faire cette découverte, avec la même surprise inquiète que, naguère, lorsqu'elle s'était écriée: "J'ai huit ans et je ne sais pas lire!"

Cette fois-là, sans y réfléchir davantage, elle s'était précipitée vers le cabinet de travail de M. de la Garde, pour lui dire résolument: "Grand-père, je veux apprendre à lire!" Elle l'avait si bien voulu, en effet, qu'elle y était parvenue en quelques semaines. Allait-elle, à présent, courir à nouveau chez son grand-père et le stupéfier par ces mots: "Je veux aimer!"

A cette pensée, un rire joyeux, un rire d'enfant s'échappa des lèvres de la jeune fille. Aimer!... Mais qui aimer?... Jamais un homme jeune et quelque peu digne d'attirer l'attention, n'avait franchi le seuil du vieux château où elle vivait, en compagnie de son grand-père, de sa grand-tante et de son griffon d'Ecosse.

—Bah! se dit-elle avec philosophie. Il viendra en son temps, s'il plaît à Dieu!

A cette même minute parut Rose, la soeur de lait de Rosane.

—Assieds-toi là, Rosette, fit cordialement Mlle de la Garde, et dis-moi vite ce qui t'amène, car rien qu'à ton air je vois qu'il s'agit d'une chose importante!

A cette remarque, les joues de la gentille paysanne s'étaient teintes de pourpre. Et comme Rosane la regardait avec surprise:

— Mon Dieu! mademoiselle, j'aime mieux vous le dire tout de suite: j'ai un amoureux... voilà!

—Un amoureux, vraiment!... Et tu viens m'annoncer ton mariage?

Un intérêt extrême se peignait sur le

visage expressif de la jeune châtelaine. Elle saisit les mains de sa soeur de lait et les serra chaleureusement. Rose, à cette caresse, se sentit toute rassérénée. Elle avait eu si peur, la pauvre, de venir faire sa confession à la "demoiselle".

—Eh bien! tu ne réponds pas? fit Roxane impatiente. A quand la noce?...

—Ah! mademoiselle, c'est ce que je sais le moins!... Voyez-vous, mon promis, c'est un soldat! Il est de Chantellière et je l'ai connu, il y a trois ans, à la fête de Ste-Marie d'Oigny. Rien que de nous voir, ça nous a pris chacun le coeur... et nos parents n'y trouvèrent pas à redire. Il revenait en congé trois fois par an, en attendant le mariage, pour quand il aurait fini son temps, ce qui devait tomber il y a six mois! Nous étions donc bien heureux, quand tout à coup, pour troubler cette joie, est advenue cette vilaine chose... la guerre, que vous savez!... et mon Michel est parti au Maroc!

—Au Maroc, ma pauvre Rose!

—Oui, et comme il se ferait couper en quatre pour M. d'Eliau, son officier, bien sûr il ne reviendrait, pour rien au monde, pas même pour moi!... avant celui-ci!

—Alors, tu as beaucoup de chagrin, ma pauvre petite... C'est très mal de ne m'avoir rien dit... ni tes joies, ni tes peines!

—Voilà... j'étais honteuse!... puis, chez nous autres, au village, c'est pas comme chez les gens du grand monde, on n'a fait pas une affaire des accordailles... ça se rompt trop souvent!

—Qu'est-ce donc, alors, qui te pousse, aujourd'hui, à venir me faire cette confidence?

—Ah! aujourd'hui... c'est que j'ai une lettre!

—Une lettre!... et tu ne sais pas lire! fit Rosane, soudain éclairée.

—Pas l'écriture, du moins, dit Rose piteusement. Ce qui fait que j'ai pensé...

—Oui, que moi... tu as eu raison!... Voyons! cette lettre?

Rosane était ravie! Que cela allait donc être drôle, la lettre de ce Michel!... une lettre de soldat, une lettre d'amour!...

—Très bien, l'écriture!... étonnante même! fit-elle en développant les feuillets. Personne ne désavouerait cette grosse ronde un peu irrégulière, mais bien personnelle! Elle me plaît, l'écriture de ton Michel!... Allons, écoute... Et voici ce que Rosane lut à la fiancée:

"Ma petite Rose, je t'aime, je t'aime je t'aime bien!... Tu le sais, mais laisse-moi te le répéter... c'est si bon, si doux à dire! "J'aime Rose, Rose m'aime!" voilà ce qui, depuis le départ, se chante constamment au fond de moi-même, ce qui chasse la tristesse et me donne du coeur!—Du coeur, il en faut, va, ma petite Rose, pour partir si loin! C'est pas gai ici... Ah! non pas gai! Même des fois, c'est si lourd, qu'on se sent prêt à perdre tout courage!

"Est-ce bête que de t'aimer tant que ça, dis, ma petite Rose?... Tu ne dis pas oui, tu es contente de savoir ton Michel bête comme cela?... Mais faut bien que, tout de même, ça se voie au dehors, car voilà que ce matin, M. d'Eliau, dont je suis l'ordonnance, me dit ainsi: "Qu'y a-t-il donc, mon garçon?"—"Où ça, mon lieutenant?"—"Mais dans ta tête, parbleu!"—"Ah! dans ma tête, que je dis, oui, elle est quelquefois comme perdue, mon lieutenant!... Faites excuses!"

—Aurais-tu la frousse, Michel?

—Non, mon lieutenant, c'est pas la frousse!... Je regarderais, pour sûr, mille canons en face!... donc, aussi tous les Bédouins d'Afrique!... Mais, c'est par rapport à ma Rose, que j'ai la berlue, ma Rose que j'ai laissée chez nous!—"Bah! quelqu'amourette, qui te tient encore?"—"Ah! celle-là est de celles qu'on aime toujours, voyez-vous, mon lieutenant!"—"Jusqu'à te ronger de jalousie, comme un pauvre diable!"—"Non, mon lieutenant,

car ma Rose m'aime comme je l'aime et je suis sûr d'elle! C'est de l'or en barre, l'espèce dont elle est, ça ne saurait pas tromper! Mon lieutenant ne doit pas rire... c'est une chose dont ni elle, ni moi, n'avons à rougir... c'est sacré! Rose est ma promise, devant Dieu et devant les hommes!"

"M. d'Eliau a eu, alors, un tout autre air pour me dire: "Il faut donc lui écrire à ta Rose!" T'écrire; je n'y avais pas pensé, moi, Rose... Depuis qu'il m'a dit ça, je suis tout content! Nous n'avons encore rien vu qui vaille la peine de le raconter... je veux dire, pas encore eu l'occasion d'un corps à corps avec les Marocains. Mais ce qui ne fait pas défaut, c'est le soleil!... sapristi quel soleil!... D'ordinaire, c'est gai, le soleil, ici ça rend triste. C'est drôle ce que je dis là, mais c'est ainsi!... Il y en a trop, vois-tu, et il brûle tout, même le coeur, qu'on dirait!

"Je n'oublie rien. Je dis tous les soirs un "pater" et un "ave", comme tu me l'as fait promettre et j'ai toujours la petite médaille cousue dans ma tunique. On dit que, demain, il pourrait bien y avoir du grabuge!... J'ai voulu t'écrire avant. Mais sois sans crainte, n'est-ce pas!... J'ai pas envie de me faire tuer, du tout!... Quand on a l'espoir de se marier bientôt, pas si sot!..."

"Adieu, ma Rose. J'embrasse, de loin, tes deux joues si fraîches et si jolies!... Mes amitiés sincères pour tous ceux de ta famille. Ma petite Rose, je t'aime bien!"

Mlle de la Garde s'arrêta. Rose avait joint les mains comme en adoration. Elle eut un soupir:

—Oh! mademoiselle, encore!... Est-ce que c'est fini?

—Il n'y a plus que la signature: "Ton Michel". Mais je vais te relire cette bonne lettre... cette belle lettre!... Il est charmant, tu sais, ton promis!... Quel brave garçon!

La lettre de Michel fut donc relue, relue et commentée. Et comme elle valait bien une réponse, voici ce que Rosane écrivit pour Rose, à peu près sous sa dictée, mais en y mettant parfois du sien:

"Mon bon Michel. Que c'est donc bien

d'avoir écrit à ta Rose... Ça m'a fait une joie, une joie!... Et comme tu écris joliment les choses, mon Michel! Va, tu as raison de l'écouter, cette voix qui te chante sans cesse: "Rose m'aime!" Moi aussi, je me dis, tout le long du jour: "Il m'aime! Il m'aime!" Et cela me rend quasi-folle de bonheur. Je voudrais le crier à tout le monde et, cependant, je n'ose le dire à personne! Y me semble que d'en parler, ce serait lui faire perdre quelque chose de sacré, à mon cher secret d'amour! Pourtant, puisqu'il faut que ça déboude quand même, je le dis tout bas à nos bêtes. Mais elles ne comprennent pas... un petit minet de notre chatte m'a répondu par un coup de griffe! Les choses, au moins, n'ont pas de sottise réponse. Je le dis donc aux fleurs, aux prés, aux ruisseaux, aux étoiles... mais je me trompe, les choses répondent parfois: l'autre jour, je l'avais crié dans les bois et l'écho m'a répondu: aime! J'ai ri, alors, bien joyeuse, tu le penses!... Ça m'avait été si bon à entendre! Mais, tu sais, ça ne valait cet autre écho, venu par ta lettre et me criant de si loin: "Je t'aime, ma petite Rose!"

"Seulement, Mon Michel, une autre fois, ne m'écris plus des phrases pour m'effrayer si fort!... Ça m'a donné une épouvante, l'idée de tous ces canons et de tous ces Bédouins, que tu parles d'aller regarder en face, comme un brave que tu es... Oh! reste brave, j'en suis fière, mais ne fais pas de folies. Songe à ta Rose! qui mourrait de chagrin si elle ne devait plus te revoir!

"Je suis bien aise, Michel, de voir, par ce que tu écris, que ton lieutenant t'a en si grande estime et amitié... Il ne faut pas que je te recommande de lui rendre la pareille, je connais ton coeur! Mais remercie le bon Dieu d'être avec un aussi bon maître. Pauvre jeune homme, qui n'a plus ni père, ni mère, ni personne!... Etre tout seul au monde, à son âge, quelle misère! Ah! aime-le bien, va, toi, et prouve-le lui de tout ce que tu peux sans manquer au respect!... Je vais prier pour lui, aussi, afin qu'il ne lui arrive pas malheur avec ces maudits Marocains!

"Je pourrais t'écrire au long les can-

cans du village, mais ce qui te retourne seulement, n'est-ce pas de l'entendre dire que ta Rose pense à toi, toujours, toujours!... En m'éveillant je t'envoie de loin un bonjour et un baiser, et le soir je m'endors en répétant: "O Sainte Vierge, gardez-le moi de corps et d'âme!"

"Adieu, mon bien cher Michel. Ecris-moi encore... écris-moi souvent!... Comme mon coeur battra, à présent, en voyant entrer le facteur chez nous! Au revoir, Michel, au revoir!

Ta petite ROSE.

"P.-S.—J'ai vu aujourd'hui Mlle Rosane... Je lui ai confié mon secret. Et je lui ai si bien parlé de toi, qu'elle m'a embrassée, en me félicitant d'avoir pour fiancé "le plus gentil et le plus brave soldat de France!" a-t-elle dit! Elle a même promis d'assister à notre mariage.

Une dizaine de lettres furent ainsi échangées entre les fiancés, sans que Rose se décidât à avouer qu'elle ne savait pas lire, l'écriture et moins encore écrire. Rosane s'y prêtait, d'ailleurs complaisamment. Ce naïf roman aux péripéties duquel elle avait été soudain initiée, l'intéressa profondément. Bientôt, quand les événements du Maroc s'aggravèrent, elle s'y passionna. Et, en voyant la confiance de Rose demeurer inébranlable dans cette grande et douloureuse épreuve de l'absence prolongée et de l'incertain, elle songeait: "Que c'est donc grand et beau l'amour, qui donne cette foi et cette espérance!"

Puis, à tant s'inquiéter du fiancé de sa soeur de lait, elle en vint, insensiblement, à se préoccuper du lieutenant, à la vie duquel il était si étroitement lié. Marc d'Ellian était à peu près à Michel ce qu'elle-même était à Rose: l'ordonnance était le fils d'un des plus fidèles métayers du père

de l'officier. Les d'Eliau appartenaient, comme les de la Garde, à une des bonnes vieilles familles de Sologne.

Enfin, arriva le jour bienheureux où Michel, libéré du service militaire, revint au pays retrouver sa petite Rose. Puis, ce fut l'heure joyeuse et émue où celle-ci put venir présenter son ami à la "demoiselle".

Il fut convenu qu'on ne tarderait pas à unir ces fidèles fiancés et que M. de la Garde et sa petite-fille honorerait la noce de leur présence. Quelques jours plus tard, Rosane apprit, non sans trouble, que M. d'Eliau avait témoigné le désir de servir de témoin au brave garçon qui lui avait sauvé la vie au Maroc.

C'est ainsi que, dans une jolie noce villageoise, Marc et Rosane se virent pour la première fois.—Mlle de la Garde pensa que M. d'Eliau, avec son air franc, ses yeux rieurs et sa moustache fièrement retroussée, avait bien bonne mine! Celui-ci, de son côté, se dit qu'il n'avait jamais vu de plus jolie blonde que cette Rosane au fin sourire.

Mais ce qui mit en eux un indescriptible émoi, ce fut certaine découverte que firent Michel et Rose vers la fin de la journée, alors que l'on commençait à danser sur l'herbe.

La petite mariée s'était glissée auprès de Rosane:

—Oh! mademoiselle!... quelle surprise! murmurait-elle malignement, mes lettres... vous savez, mes jolies lettres du Maroc... Eh bien! ce n'était pas Michel qui me les écrivait!... Pas plus que moi, il ne sait lire, ni écrire l'écriture!...

—Mais alors!... fit Rosane, dont le cœur se mit à battre précipitamment.

—Alors... c'était donc M. d'Eliau, vous comprenez!... Ce qui fait que c'est lui et la demoiselle qui se sont ainsi écrit, pendant des mois!...

—Ciel!... tais-toi!... Et surtout... oh! surtout, Rose, que lui l'ignore toujours!

Rose chercha Michel du regard. Elle le vit auprès de son ancien maître, occupé, à n'en point douter, des mêmes confidences.

—Trop tard pour votre recommandation, mademoiselle, je crois!... fit-elle en riant de plus en plus malignement.

Michel avait-il réellement dévoilé à Marc d'Eliau le secret de la correspondance de Rose, révélant ainsi au jeune officier le mystère du charme infini qu'il avait trouvé dans la lecture de ses lettres d'une petite paysanne?... Rosane put en douter, car rien ne le témoigna dans l'attitude du jeune homme.

Mais, faut-il dire que le brillant lieutenant, profitant de son congé de trois mois, prolongea plus qu'il ne l'avait pensé son séjour dans sa terre de famille?... et qu'il fit plus d'une visite au château de la Garde?...

Un jour, Rosane fut mandée dans le cabinet de son grand-père, où elle savait Marc en conférence avec le vieillard depuis près de trois quarts d'heure. Elle eut, aussitôt, le pressentiment de quelque chose de grave, mais n'en fut pas trop effrayée.

Cependant, elle faillit perdre contenance dès son entrée, lorsqu'elle vit entre les mains de son grand-père un paquet de lettres nouées d'un ruban rose. Ces lettres, elle l'avait tout de suite deviné, c'était la correspondance de Michel et de Rose!

—"Mon enfant, reconnais-tu ceci?... lui demanda M. de la Garde à brûle-pourpoint et d'un ton presque solennel.

Rosane se sentit mourir de confusion... mais sans pouvoir se défendre toutefois, de jeter, sans y paraître, un coup d'oeil vers M. d'Eliau. Le jeune homme semblait profondément ému, ayant l'air prêt à pleurer, mais aussi, peut-être, prêt à éclater de rire. Rosane crut bien faire de se cacher la figure dans les mains pour y dissimuler les deux mêmes irrésistibles envies.

—Ce sont des lettres d'amour, Rosane! —reprit M. de la Garde—les unes sont de l'écriture de M. d'Eliau, les autres de la tienné!... Notre jeune ami a eu la loyauté de me mettre en possession de ces papiers compromettants pour toi, ma fille... Mais je ne juge pas la précaution suffisante pour réparer l'imprudance accomplie. M. d'Eliau m'a dit, chevaleresquement, qu'il se prêterait à tout ce que j'exi-

Les Ecrits Restent

gerais... Eh bien! j'exige... voyons, dé-
couvre ce visage, regarde-moi... j'exige
qu'il t'épouse!

Et comme Marc, devenu timide, s'avan-
çait en hésitant, vers Rosane interdite, le
grand-père les poussa l'un vers l'autre:

—Voyons, s'écria-t-il gaiement, embras-

sez-vous, mes enfants!... Et mieux que
vous ne l'avez fait si souvent dans ces
lettres!...

Mlle de la Garde alors, entendit une voix
tendre lui murmurer:

—Je t'aime... je t'aime tant, ma petite
Rose!

Les Conferenciers

Le conférencier est souvent
Un érudit, voire un savant,
Mais il fera surtout merveille
S'il récite impeccablement
L'anecdote ou le document
Qu'il ne connaît que de la veille.
Le conférencier quelquefois
Fait entendre sa belle voix
Deux heures de suite sans boire;
Et chacun se demande, quand
Il parle, s'il est éloquent
Ou s'il a beaucoup de mémoire.
Les conférenciers débutants
Hésitent à parler longtemps;
Ils craignent que d'eux l'on ne rie;
Deviennent tout à coup peureux;
Et leur conférence est par eux
Baptisée "Humble causerie."
Le conférencier, tel Ajax,
Doit savoir bomber du thorax;
Et, non sans quelque irrévérence,
On cherche en lui (soins superflus)
Ce qui nous impose le plus:
Conférence?... ou circonférence?...
Le conférencier met, coquet,
A sa redingote un bouquet
D'oeillets sombres ou d'orchidées.
En les voyant ainsi fleuris,
On prête à ces rois de Paris
De très poétiques idées.
Le conférencier en effet
Est riche en pensées, dont il fait
A tous l'abandon méritoire;
Sans en abuser cependant,
Car il serait outrecaudant
D'humilier son auditoire.
Le conférencier jeune ou vieux
Traîne après lui des tas d'envieux,
On le bafoue; on le diffame;
On lui reproche (c'est flatterie)
D'être le féal serviteur
De cette majesté: La Femme.
Sans rancœur, le conférencier
Se contente d'apprécier
Que parmi les divines choses
De notre terrestre décor
La plus divine, c'est encor
Le sourire des lèvres roses...

Ce que vaut notre corps

“ Je porte toute ma fortune sur moi ”, disait orgueilleusement le philosophe Bias, qui, vêtu d'une méchante tunique et d'un manteau troué, prétendait posséder en son cerveau la seule richesse vraiment stable qu'il y eût en ce monde, le trésor unique et insaisissable, à l'abri de toutes les surprises du sort: le trésor de l'idée.

Le vieux philosophe était plus riche encore qu'il ne le soupçonnait. Son corps, dont il faisait fi, et dont il eût volontiers pour une obole abandonné la dépouille, possédait, qu'il le voulût ou non, une valeur intrinsèque considérable. Il renfermait des richesses insoupçonnées. Il en est de même de toute dépouille humaine, défroquée jusqu'ici réputée sans valeur, vile poussière destinée à retomber en poussière. Après avoir, durant des siècles, accepté pour exacte cette dépréciation à peu près unanimement professée par toutes les philosophies, la science vient de s'inscrire en faux contre un jugement auquel les faits, il faut bien le reconnaître, opposent le démenti le plus formel.

Grâce à de longues et minutieuses expériences, contrôlées par de multiples analyses, un savant chimiste anglais est parvenu à établir, cornues et balances en mains, la valeur marchande exacte, au taux du jour, des éléments essentiels qui entrent dans la composition de notre charnelle enveloppe. Il y a là, sous forme de produits chimiques ou autres ingrédients emmagasinés en chacun de nous et évalués au prix courant, une mise de fonds préalable représentant beaucoup d'argent—mais hélas! de l'argent qui dort. Jugez plutôt. Notre corps est chimiquement constitué des mêmes éléments que l'oeuf de poule, et pour représenter la substance corporelle d'un homme de taille moyenne, il faudrait un millier, soit un peu plus de quatre-vingt-trois douzaines d'oeufs.

D'autre part, notre organisme est susceptible de produire par ses propres moyens assez d'hydrogène pour gonfler un ballon de forte taille, capable au besoin de nous enlever dans les airs—ou, à volonté, assez de gaz d'éclairage pour illuminer pendant toute une soirée une rue de cinq cents verges.

Le citoyen le plus obscur, le nègre le plus noir, s'il leur était permis de traiter chimiquement leurs propres molécules et de se distiller eux-mêmes, pourraient s'éclairer plusieurs mois par leurs propres ressources. Chacun sans qu'il s'en doute—c'est le savant anglais qui l'affirme—“cube” environ pour \$4.00 de gaz.

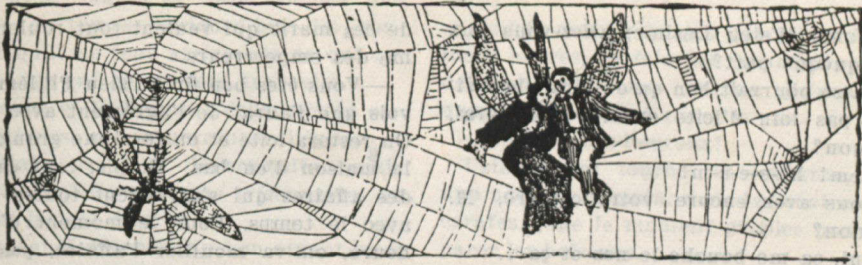
Ajoutez à cela 18 onces de phosphore, qui permettraient d'imprégner plus de 820,400 allumettes, ou, le cas échéant, d'empoisonner environ 500 de nos semblables. Vingt cuillers à café suffiraient à peine à recueillir le sel contenu dans nos divers organes.

En soustrayant la substance répartie dans nos glandes, on obtient aisément—quantité variable suivant les embonpoints— 12 livres de matières grasses, lesquelles, convenablement traitées, peuvent être converties en une soixantaine d'excellentes chandelles.

Enfin, avec les parcelles de carbone disséminées dans notre corps et agglomérées en graphite, on pourrait fabriquer 780 douzaines de crayons.

Notre corps, on le voit, est une mine vivante, et chacun porte sur soi les éléments de sa fortune; le difficile est d'en tirer parti.

Il ne sera plus permis désormais de traiter de vauriens les enfants indociles ou les paresseux incorrigibles. Il n'y a rien à en tirer de bon, dit-on. Mais si: quand ce ne serait que des allumettes, des crayons, du gaz d'éclairage, des dirigeables ou des chandelles!



Dans le Rang du Bord de l'Eau

Philémon et la Veuve se Marient

Par Mistigris

I

QUAND les gens du bas du Rang du Bord de l'Eau ont vu passer Philémon, en surtout, accompagné de Lésime Gauquier, solennel comme un pain de sucre, ils ont dit: "Ça y est! La veuve va recevoir la grand' demande. Y a assez longtemps, aussi, qu'elle est sur l'alerte, la chère femme!"

Madame Gauquier, interviewée, a changé la rumeur en nouvelle sûre et certaine.

—Oui, y s'en vont pour c'te affaire-là. Tout seul, Philémon aurait jamais osé. C'est drôle! ça se fréquente depuis manquablement six ans et ç'a peur de dire le mot du bout. Le v'là sur les 28, vous savez, et elle comme toutes les veuves, passé un certain temps, elle aurait fané vite. Je vas dire comme on dit: "Faut faire bouillir son eau durant qu'il y a encore du feu."



Pendant ce temps, nos deux personnages gravissaient la côte qui mène chez la veuve, Philémon tirant de la patte pour ga-

ner du temps et Lésime essayant de lui remonter le moral.

—Allons! fais donc pas le magnanpet... On crérait, à te voir, que tu vas te faire arracher une dent.

—C'est toffe, on a beau dire...

—Si c'était une jeunesse qu'a pas vu le monde, je dis pas trop, mais une veuve qu'a déjà passé par là...

—C'est pas pour elle que ça m'embête, c'est pour moé. Tiens, j'avais arrangé mon speech, eh ben! je m'en souviens pas seulement d'un mot.

—Moé, quand j'ai fait ma demande, ça pas tiré en longueur, j'ai dit: "Vous êtes pas sans vous avoir aperçu que je vous fréquentais?" Elle a répondu: "Quant à ça, c'est vrai." J'y ai redit: "Eh! ben, pour quand est-ce que ça va être?" Et elle m'a redit: "Arrangez-vous avec poupa et mouman." Au bout de dix minutes, tout était settlé et on avait même eu le temps de prendre deux coups.

—Si on en prenait un? J'ai apporté un flask...

—C'est pas une mauvaise idée, ça, Philémon.

Pan pan! pan!

—Entrez... C'te surprise! Mais dites-

moé donc, M'sieu Lésime, allez-vous aux noces quèque part?

—Ça se pourrait ben qu'on iérait ben vite, et pas loin d'icite encore. Pas vrai, Philémon?

—Hem! he-e-e-m!

—Vous avez encore votre catorre, M. Philémon?

—Oui, ça me bouche le nez et ça...

—Comme dit ma vieille, la mère Gauquier, c'est une maladie d'amoureux. Mais on connaît un bon remède et Philémon vient le qu'ri icite.

—Vraiment, M. Philémon?

—Ben oui, Mme Rochette. C'est donc pour vous faire assavoir que, hem! hem! vous avez pas été sans remarquer que, hem! atchoum! je vous fréquentais un peu depuis quèque temps...

—Oh! m'sieu Philémon...

—Je vous chagrine-t'y en parlant de cette magnière?

—Non, non, mais vous savez...

—Oui on sait ben...

—Laisse-la donc parler, bonguienne! Philémon...

—Je veux dire, je veux dire, oh! tenez, j'sais pas ce que ça me fait...

—Ça chocoté toujours. Ça me rappelle si ben quand j'ai fait la même cérémonie à la petite Gauquier; elle a manqué se désosser... Pourtant elle savait ben que c'était pour en venir là. C'est la vie du monde.

—!!! (Un soupir.) !!!!

—??? (Un soupir.) ???

—Ben, les amoureux, pisque ça y est, pour quand est-ce que ça sera?

—Au goût de M'sieu Philémon.

—Quoisque vous direriez de la deuxième semaine après Pâques? Tanisse, pis sa femme seront icite et M. Mistigris pourra me servir de père...

—C'est correcte. M. Gauquier voudra-t-il m'en servir?

—A deux mains, batêche!

—Quant au douère, m'ame Rochette, qu'est-ce que vous disez d'au dernier vivant les biens! On resterait icite, comme de vrai, pisque la maison a du bardeau neuf et qu'elle est toute montée. Mais c'est comme vous le voudrez. Je sus pas

de ces maris qui veulent tout rouler comme des emperreurs.

—Vous êtes ben fin, M'sieu Philémon, je vois que j'aurai de l'agrément avec vous. On restera icite et on fera une grange avec la maison d'en bas. Et pis, tout ça c'est des affaires qui s'arrangent toutes seules avec le temps. Pour le moment d'à c'te heure, on va mouiller l'affaire, pas vrai, M'sieu Gauquier? J'sus toute en sueurs...

—J'vas vous dire: j'suis là qui vous écoute parler avec tant d'avenance et de jugement que j'dis: Que le diable m'emporte! si j'avais été veuf, c'est moi... Oui, à vot' santé! Ben du fun et ben des enfants... Il est bon en grand, m'ame Rochette. Vous avez toutes les qualités... Oui, je vas en prendre un autre, pi je me sauve. Faut pas que je reste ici comme un écornifleux. Pour les autres arrangements, les bancs, les ci, les ça, lâchez-moi un cri...

Le lendemain, au village, Philémon "gréyait" la veuve d'un jone garanti bon poids, puis tous deux allaient faire "tirer" leur portrait dans la position officielle: le futur coiffé du castor et assis, la future debout, le corps très raide, avec la main—celle du jone—sur l'épaule du futur.

Les voilà fiancés solides comme un pont, pour employer l'expression de la femme à Proosper.

II

Quand le curé annonça, en première et dernière publication, le mariage de Sieur Philémon Gingras avec Dame Veuve Zéphirine Rochette, née Maillat, tous deux du Rang du Bord de l'Eau, il y eut, va sans dire, coups de coude, force hem! hem! et renversement de plusieurs petits bancs. Quand même un mariage serait dans l'air depuis des années, c'est comme une politesse de paraître surpris.

Les plus étonnés sont toujours ceux qui ont trouvé la "fréquentation" trop longue. Pas plus tard que le mois dernier, ils se demandaient ce que ces amoureux pou-

vaient avoir tant à se dire, depuis une éternité de temps; aujourd'hui, ils souhaitent qu'il ne leur arrive pas ce qui arrive à ceux qui se marient trop vite.

La veuve et Philémon n'échappèrent pas aux critiques, sur le perron de l'église.

—C'était pas une dévergondée, mais pour dire qu'elle s'est pas trémoussée, on me fera jamais dire ça...

—Pourquoi dépenser du bon argent pour rien qu'un banc? C'est de l'orgueil mal placé. Ont-ils honte de leur nom?

—C'est la veuve qui a voulu cela: c'est la quatrième fois qu'a se fait crier en chaire... Et puis, c'est elle qui paye.

—Bon! s'il commence déjà à vivre à ses dépens...

Les plus hargneux, naturellement, étaient ceux qu'on n'avait pas invités aux noces, surtout les parents de Zoé Métivier, qui avaient des vus sur Philémon pour leur fille.

Ils ne souhaitaient rien de mal aux futurs mariés, mais un gros nuage avait noirci le firmament juste au moment où le curé les annonçait.

C'est un signe.

Pendant ce temps-là, le poêle à trois ponts de la future ronfle comme en plein hiver. La femme de Lésime, celles de Prosper et de Tanisse, la Louise et la mère Blais préparent les friots du lendemain, aidées par Zidore le pinceux de filles et par Ustache.

—Ils sont "adrettes" comme des créatures, voyez-vous.

Quant à Philémon et la veuve, ils font une dernière petite "broche," la future embaumant l'alentour et le futur fumant un cigare préalablement tortillé dans sa bouche, ce qui indique du savoir-vivre et de l'esprit d'économie.

—J'espère, Zéphirine, que vous regrettez pas que les affaires en soient oùsqu'elles en sont?

—Pour quisse que vous me prenez?

—On sait ben. Mais, des fois, vous sa-

vez?
—Avec moé, c'est pas des midis à quatorze heures, je fais pas les affaires à la débauche; j'pense, j'pense, j'r'pense et quand ça me dit d'aller, je vas.

—J'sus don-z-heureux!

Ustache qui tourne et retourne, avec une poêle à la main, dans les environs des carafes, juge le moment propice pour préparer les boissons.

—Les gens de la messe vont nous resourdre et r'nifler de ce côté-là, les mor-dis!

Et sans attendre le vote, comme fait remarquer Zidore, les deux compères se mettent à tripoter les cruches et les bouteilles, s'en rapportant plus à leur langue qu'à leur nez pour ne pas se tromper, si bien que, dix minutes après, Ustache entonne une chanson que la mère Blais ne trouve pas à sa place:

Lune de miel, ô mes amours

Vous devriez durer toujours!

Le lendemain, tout le Rang est debout avec les coqs. A cinq heures, le lait est rendu à la fromagerie, les chevaux étrillés et tous ceux qui doivent aller à l'église ne tardent pas à arriver. Philémon est resplendissant, quoiqu'un peu serré dans l'habit du premier mari de Zéphirine; celle-ci a l'air d'une vierge toute neuve dans son corset "patente", et avec une petite couche de rouge, que personne ne paraît remarquer.

La procession s'ébranle, les futurs ouvrant la marche. Il y a trente-trois voitures, huit "tuyaux", douze chapeaux avec des plumes, trois avec des fleurs, ce qui est un record et fait enrager les gens du Rang de l'Eglise, qui n'ont jamais pu en montrer autant.

Bolduc, le bedeau, grand ami des mariés et invité aux noces, est un peu plus gris que d'habitude, mais il sort ses grandes manières de la visite de l'évêque. Le curé, qui avait sur le coeur la longue fréquenta-

tion de Philémon et de la veuve, ne lamine pas pour les unir, si bien qu'au bout de trois quarts d'heure tout est bâclé.

Et nos gens sortent pendant que Bolduc ajoute, de son gré, un petit extra en tirant à bras perdus sur la cloche, ce qui n'est pas de nature à le remettre à jeun, mais ne l'empêche pas de grimper à temps dans la voiture de Lésime.



Après les embrassades et les larmes obligatoires, tout le monde se met à table avec un appétit que Zidore et Ustache entretiennent en présentant des santés dès la soupe.

Rien ne manque, rien ne cloche. Il y a jusqu'à des couteaux de rechange pour le dessert, ce qui donne lieu à quelques petits points de jalousie, naturellement. C'est la première fois qu'on voit ça dans le Rang.

A deux heures les chansons commencent. Lésime, comme doyen du Rang, est tenu de donner l'exemple. Il ne connaît qu'une complainte qu'il chante depuis trente ans, qui n'est pas beaucoup de circonstance mais qu'on applaudit toujours. Ça finit sur un ton lamentable par ces paroles remarquables :

Quel triste sort
Que d'être soldor!

La mariée vient ensuite. Or, il est entendu dans le Rang du Bord de l'Eau, depuis la fondation du pays, qu'une mariée doit toujours chanter la même chanson, laquelle a pour refrain assez inattendu :

Si vous m'aimez, laissez-moi vertueuse,
Eloignez-vous, Ernest, éloignez-vous...

A quoi le marié, toujours d'après une règle établie, répond :

C'est la plus belle du canton,
Perlipopette! Perlipataton!

A cinq heures, Ustache et Zidore font remarquer—ce qui est encore un usage consacré—que "ça vaut pas la peine de se r'lever de table, puisque l'heure du souper est arrivée et qu'il faut finir avant que les invités pour la danse surviennent".

Et la mangeaille reprend comme si on revenait des champs.

—Y a pas à dire, y font les choses "number one!" C'est le verdict de Tanisse, c'est aussi celui de tout le monde, bien mérité d'ailleurs, car on ne finit pas d'en mettre sur la table et les femmes relâchent, en ayant l'air de penser à autre chose, les cordons de leurs corsets.

A sept heures, les tables improvisées s'enlèvent, les femmes "clairent la place", puis Pit Breton installe une berceuse sur la grande table, se place bien solidement dedans, arrache de son violon deux ou trois douzaines de crins-crins préparatoires, et commence un air qui, toujours à peu près le même, servira jusqu'au matin pour n'importe quelle danse, carrée, en équerre ou en semelle de bas.

A trois heures, la mariée a dansé avec tous les hommes et se sent en air de recommencer; à quatre heures Philémon, qui a trinqué chaque fois, fait des efforts pour se rappeler que c'est lui qui est le marié et pour ne pas aller rejoindre Ustache et Zidore qui ronflent comme des toupies.

A cinq heures, le bedeau donne le signal du départ et résume les adieux dans ces paroles bien senties :

—Vous savez, les mariés, gênez-vous pas pour les baptêmes... Si je fêlé pas notre gros grelot pour votre premier, mon nom est pas Boisvert... A la revoyure!



LE ROMAN d'une MONTREALAISE

Par Auguste Fortier



DANS tout le faubourg Québec, il n'était peut-être pas de jeune fille plus jolie, plus élégante et plus aimable que Jeanne Duval. Elle avait vingt-trois ans, et son abondante chevelure châtain encadrait un visage de forme ovale. Un teint d'une blancheur mate donnait un relief captivant à ses grands yeux bleus qui exprimaient une douceur angélique.

C'était la fille de Félix Duval, autrefois un marchand-tailleur très à l'aise de la rue Sainte-Catherine Est, à Montréal, et dont le magasin, à la suite d'un incendie désastreux, avait perdu beaucoup de sa valeur. Félix Duval était mort pauvre, laissant à sa veuve, à sa fille, et à ses deux fils, un nom respecté dans le monde commercial de Montréal, mais pas de fortune. Le magasin était passé en d'autres mains, et la famille de l'ancien propriétaire avait dû quitter le magnifique logement qu'elle occupait à l'étage supérieur pour aller habiter un endroit plus modeste, rue Maisonneuve.

A travers tous ces malheurs, Jeanne était restée l'ange du foyer. Cependant, plus d'un an après la débâcle, un nuage de mélancolie avait commencé à assombrir ses grands yeux bleus. La jeune fille cachait dans le profond de son cœur, un secret d'amour qui la faisait souffrir. Au temps de leurs beaux jours, Ernest Lord, un étudiant en médecine de la rue Saint-Hubert, fils d'un très riche entrepreneur, lui avait juré un amour éternel qu'il avait

consacré par des fiançailles. Et quelques mois après, Ernest Lord, reçu docteur à l'Université Laval, était parti pour Paris, se perfectionner dans son art. Ses lettres, d'abord fréquentes et pleines d'amour, étaient ensuite devenues plus rares, puis silence complet. Le fiancé était parjure à ses serments!

Jeanne Duval prit fièrement son parti. Elle trouva des consolations auprès de sa mère et de ses deux frères. Puis elle faisait souvent des visites à des anciens employés du magasin de son défunt père, qui, à la suite du chômage ou de la maladie, étaient tombés dans la misère.

Sur les entrefaites, le docteur Ernest Lord revint à Montréal. Il s'établit rue Saint-Denis, où il se mit à pratiquer la médecine avec un certain succès. Assez longtemps après son arrivée, il fit à la famille Duval une courte visite. Jeanne, en revoyant ce jeune homme, eut un serrement de cœur. Etendant les bras vers leur humble mobilier, elle dit avec un sourire navré:

—Voilà, monsieur Ernest, ce qui nous reste des débris de notre ancienne aisance!...

Le docteur Lord balbutia quelques paroles banales. Il paraissait timide et n'avait pas bien compris. Le jeune Montréalais avait été fasciné par ce qu'il avait vu dans le grand Paris, et il brûlait maintenant ce qu'il avait adoré autrefois. Quand il fût parti, Jeanne parodiait les paroles

d'un spirituel écrivain, s'écria :

— Ah! ce vilain Paris, ce qu'on lui donne et ce qu'il nous rend!...

Un jour, le jeune médecin fut prié, par un vénérable prêtre, d'aller prodiguer ses soins à une malheureuse femme qui habitait dans une ruelle, aux environs de la rue Maisonneuve, non loin de la famille Duval, et qui croupissait dans une misère noire. La mère était phtisique, et plutôt que d'abandonner ses enfants pour aller à l'hôpital, elle préférait rester dans son chétif réduit.

De la chambre de la malade, on apercevait la maison où résidait la famille de l'ancien marchand de la rue Sainte-Catherine-Est; aussi, en parlant de la pauvre phtisique, le docteur Ernest Lord pensait involontairement à celle qu'il avait tant aimée.

Dans un coin de la chambre, il vit deux petites filles proprement vêtues et mangeant avec avidité un morceau de gâteau. Le médecin s'approcha et reconnut un de ces gâteaux suisses presque inconnus au Canada, et dont Jeanne Duval avait trouvé la recette dans un journal français, et qu'elle lui avait fait goûter le soir de leurs fiançailles.

— Qui vous a donné cela? demanda-t-il aux enfants.

La mère se souleva sur sa couche et répondit :

— C'est Mademoiselle Jeanne Duval, la fille de l'ancien bourgeois de mon mari. Sans elle, voilà plusieurs jours que nous serions mortes de faim. Nous étions sans vêtements; elle nous en a procurés. Tout à l'heure elle reviendra porter de la tisane pour moi, et du manger pour les enfants. Ah! quelle bienfaitrice, elle est pour nous!

En entendant ces mots, Ernest Lord fut pris d'une poignante émotion. Sa consultation terminée, il rentra chez lui, s'enferma dans son bureau, et sortit de son tiroir une collection de souvenirs apportés de Paris. C'était des photographies et des lettres dont chacune lui rappelait les plus belles phases de ses amours éphémères dans la grande ville.

Sa pensée se reporta vers ses heures riantes, et dans un décor de luxe, il revit

chacune des Parisiennes qui lui avaient fait oublier ses serments d'amour prononcés à Montréal. Il établit une comparaison entre ces femmes. Ces Parisiennes pimpantes, mondaines, étaient-elles supérieures et préférables à cette jeune montréalaise qui supportait si bien sa demi-misère, et qui, même au plus fort de l'affliction, était demeurée un ange de candeur, et de bonté, dont l'ambition était d'alléger les maheurs d'autrui?

Longtemps, Ernest Lord resta la tête plongée dans ses mains. Puis soudain, paraissant sortir d'un rêve, il se mit à déchirer tous ses souvenirs. Après quoi, il se prépara à écrire. Au moment de mettre la date, il resta stupéfié. C'était le 21 juillet, jour où, cinq ans auparavant, il s'était fiancé à Jeanne Duval! Alors, d'une main nerveuse, il traça ces lignes :

“Montréal, le 21 juillet 1908.

“A mademoiselle Jeanne Duval,

“Mademoiselle,

“Voilà aujourd'hui cinq ans, jour pour jour, que je vous ai juré de n'avoir jamais d'autre épouse que vous. Demain après-midi, je me rendrai chez vous pour vous demander de me pardonner mon indifférence de ces dernières années. Si vous consentez à me recevoir, et à tout oublier, vous mettez, comme au soir de nos fiançailles, une robe blanche; et je comprendrai alors que vous me pardonnez. Nous reprendrons la conversation là où nous nous sommes arrêtés, la veille de mon départ pour Paris.”

Ernest LORD, M. D.

Le lendemain, le jeune médecin se rendit chez Madame Duval. Il poussa un cri de joie quand il vit Jeanne revêtue d'une robe blanche. Les fiancés se regardèrent un instant, puis Ernest Lord, surmontant son émotion, s'avança et lui prenant les deux mains avec effusion, dit :

— Jeanne, ma fiancée, je vous aime plus qu'autrefois encore, si cela est possible.

Le roman d'une Montréalaise

Soyez mon épouse; ne me refusez pas!...

D'une voix émue, Jeanne Duval répondait:

—Comment, monsieur Ernest, vous un médecin riche et déjà sur le chemin de la renommée, vous épouseriez une fille sans dot, enfant d'un marchand ruiné...

—Une dot, Jeanne, je vous en constituerai une. Vous savez que le magasin que possédait votre père, rue Sainte-Catherine Est, est actuellement offert en vente, le propriétaire étant menacé de faillite, à cause de son peu d'application au travail. Eh bien dès demain, je le rachèterai de mes propres dollars. La veille de notre mariage, je déposerai l'acte d'achat entre vos mains. Le magasin vous appartiendra; il reprendra son ancien nom, et la clientèle reviendra. Vos deux frères qui connaissent bien ce genre de commerce et qui sont estimés dans le faubourg Québec, en seront les gérants. Les revenus seront pour vous. Et ma foi, si vous trouvez ces revenus trop forts, vous en emploieriez une

partie au soulagement des familles pauvres, que la Providence vous fera rencontrer.

Cinq semaines après, on lisait dans les journaux de Montréal, à la colonne des mariages:

"Ce matin, à l'église Sainte-Brigite de cette ville, de docteur Ernest Lord, de la "rue St-Denis, a épousé Mademoiselle Jeanne Duval, fille de feu M. Félix Duval, en son vivant marchand, rue Ste-Catherine Est. Les nouveaux époux ont reçu de riches et nombreux cadeaux, et sont partis en voyage de noces, au Saguenay. Nos souhaits de bonheur les accompagnent."

Et maintenant, quand on parle au docteur Ernest Lord des charmantes Parisiennes, invariablement il répond:

—Sans doute que les Parisiennes sont jolies, gracieuses, spirituelles, très aimables, au point qu'elles sont parfois "à croquer", mais soyez certains que nos Montréalaises les valent bien.

Calcutta, (Inde).

Petons Roses...

Comme deux fleurs fraîches écloses,
Voyez sous les rideaux tremblants
S'ébattre deux petits pieds roses,
Doux petits pieds roses et blancs.

Ils s'agitent, pour le moment,
Dans un berceau comme eux tout rose.
Au-dessus d'un édredon blanc
Où tour à tour l'un d'eux se pose.

Pauvres petits petons charmants,
Si chauds dans la chambre bien close,
Où se posera dans vingt ans
Votre épiderme fin et rose...

Dieu vous garde de toutes choses
Malsaines, en nos tristes temps,
Mes deux jolis petits pieds roses,
Mes jolis petits petons blancs.

Y A CELA AUSSI!



Victor Hugo a fait un chef-d'oeuvre sur l'art d'être grand-père. Mais il y a aussi l'art d'être papa. Et ce n'est pas une matière négligeable. Si vous avez des doutes, allez consulter celui-ci.

Le Voisin Invisible

UNE information de journal m'a appris ces jours-ci la mort tragique, à Biarritz, d'un homme que j'avais connu dans des conditions singulières, et qui m'avait laissé une impression de grand trouble et de pitié, car si sa raison avait sombré, l'étrange hallucination dont il était victime le rendait profondément malheureux. Quand il pouvait y échapper quelques brefs instants, par hasard, il apparaissait ce qu'il avait été avant d'être atteint de cette démence: distingué, instruit, aimable, attirant à lui la sympathie.

Le journal racontait qu'il s'était jeté du haut d'une fenêtre d'un hôtel, dans un accès de fièvre chaude et qu'il s'était affreusement blessé. Il n'avait succombé qu'après une longue agonie, pleine d'affreux délirés.

C'était un Anglais; il pouvait avoir de quarante à quarante-cinq ans. Il s'appelait M. Edouard Bruce. Il était grand, vigoureux, élégant, d'une vigueur et d'une élégance que lui avait données l'habitude des sports, encore qu'il ne les pratiquât plus. Une moustache d'un blond roux retombait sur sa lèvre supérieure. Les yeux étaient clairs; le visage régulier, un peu hâlé, avait une expression de mâle loyauté. Il avait fait une carrière de fonctionnaire dans le service civil des Indes, et, quelque réserve discrète qu'il gardât habituellement sur lui-même, une lettre officielle qu'il fut amené à me montrer, un jour, attestait qu'il avait occupé des postes importants et difficiles avec un mérite reconnu.

Je l'avais rencontré, l'automne de l'an

passé, dans un hôtel de Saint-Sébastien, où, sous le climat délicieux, à cette époque de l'année, de la ville de bains espagnole, j'achevais une convalescence d'une longue maladie. Il arriva un soir, à l'heure du dîner et s'installa à une petite table voisine de la mienne... Il était en habit, et parfaitement correct. Je ne pus pas, cependant, n'être point frappé d'une circonstance assez bizarre, et le garçon qui le servait dissimulait mal une manière de stupeur. Bien qu'il fût seul et qu'il mangeât peu, touchant seulement du bout des lèvres aux mets qui lui étaient présentés, il avait exigé deux couverts. Il semblait, par moment, avec la nuance d'impatience que peut manifester un homme bien élevé, échanger quelques signes avec un convive imaginaire. Au reste, comme si ce convive invisible eût existé, il ne manquait pas de verser du vin dans les verres disposés devant la place restée vide et de faire le geste d'offrir des plats entamés, restés sur le réchaud d'argent.

Ce manège attira l'attention de quelques-uns des dîneurs, mais il n'y avait là qu'une excentricité, sans aucune apparence de scandale. M. Bruce expédia assez vite le repas et sortit. On remarqua que, au moment de franchir le seuil de la porte, il s'effaçait, comme pour laisser passer, avec courtoisie, quelqu'un devant lui. Puis il alla fumer un cigare sur le Concha, cette longue promenade qui s'étend jusqu'au palais royal.

Dans la soirée, le gérant de l'hôtel, que j'habitais depuis longtemps, me fit prier de lui donner un moment d'entretien.

—Monsieur, me dit-il, quel est votre avis? Vous avez vu cet Anglais? Je crois que c'est un fou. Il a fait prix pour le séjour de deux personnes, et il n'y a que lui.

Je lui ai demandé si l'autre personne allait bientôt arriver, et il a paru étonné. Il a eu un léger mouvement de la main, comme s'il me désignait un compagnon, absent, cependant. D'ailleurs, il a inscrit deux noms sur mon livre,—le sien, M. Edward Bruce, et un autre, un peu baroque, Sandyâni. Mais il n'y a pas l'ombre de ce Sandyâni. Que dois-je faire? J'ai envie de renvoyer cet hôte inquiétant.

—Pourquoi? Donne-t-il des signes d'extravagance?

—Aucun. Il est fort calme, et même un peu grave.

—Ce n'est donc qu'un original; il sera toujours temps d'aviser, et, en attendant, pouvez-vous vous plaindre qu'il fasse double dépense?

M. Bruce m'intéressait. Les jours suivants, à l'heure des repas, il parut, dans les mêmes conditions, s'attardant peu à table. Puis il faisait de longues promenades. Un garçon conta, toutefois, que, le soir, de sa chambre, qui ouvrait sur une autre, par une porte de communication, on entendait sa voix, prenant un ton de reproche, et avec quelque éclat. Ces mots revenaient souvent:

—**You are an insupportable fellow** . . .

Un après-midi que j'avais fait l'ascension du mont Orgullo, je l'aperçus, assis sur un banc, contemplant le beau panorama qu'on a sur la ville et sur la mer! Nous nous saluâmes. Le désir me vint de l'aborder; il ne m'évita pas. Seulement, avant cette conversation, forcément banale, pour cette première fois, il fit le simulacre d'une présentation:

—M. Sandyâni, mon vieil ami, fit-il.

Puis, comme s'il eût obéi à une subite injonction.

—Mon ami et mon sauveur, ajouta-t-il. C'était pendant mon séjour aux Indes; j'avais été assailli, sur la route de Lhore à Amristar, par des rôdeurs, qui m'avaient fait tomber de cheval, M. Sandyâni accourut, mit en fuite ces coquins, me soigna, et, si je suis encore en vie, c'est certainement à lui que je le dois.

Il sembla faire un signe à l'invisible, un signe qui voulait dire, avec résignation:

—**Là êtes-vous content?**

M. Bruce exprima, de la façon la plus sensée, ses impressions de touriste. Mais il employait toujours le mot "nous" et, par instant, il se tournait, comme pour associer, bien qu'avec un imperceptible ennui, ce tiers inexplicable à l'entretien.



Depuis, j'eus de fréquentes causeries avec M. Bruce. Je pus donc apprécier ses qualités d'intelligence et de cœur, mais, brusquement, quand il allait se livrer davantage, il s'interrompait, il paraissait gêné, il arrêtait les confidences qui allaient lui échapper pour revenir à des sujets plus généraux. Il y avait bien de l'extraordinaire dans cette inquiétude qu'il montrait, comme s'il y avait eu un témoin entre nous.

Je m'attachai à M. Bruce, tout en étant fort intrigué. Un matin, je reçus un billet de lui, un billet écrit hâtivement, comme sous la crainte d'une surprise. Il y disait des choses fort surprenantes, mais qui m'expliquaient son attitude et ne pouvaient plus laisser de doutes sur son dérangement d'esprit, ne se produisant, pourtant, que dans un seul ordre d'idées.

"Cher monsieur, me disait-il en substance, ma vie est un supplice, vous l'avez peut-être deviné... Oui, je dois de la reconnaissance à Sandyâni; oui il m'a sauvé; oui, j'eus l'imprudence naguère, par gratitude, de lui offrir de voyager avec moi... Mais il abuse, il ne me quitte pas un moment, il me suit partout, oui, partout; il ne me laisse pas une minute de liberté... A la moindre velléité d'indépendance de ma part, il me rappelle amèrement ce qu'il a fait pour moi... La reconnaissance peut-elle devenir un tel fardeau? Je ne puis plus être seul; il est là, toujours là, à mes côtés, et il a d'incroyables exigences d'égards. Il m'est odieux. Quoi que je fasse et où que j'aille, il ne me permet pas de secouer son joug... Que faire?... Cher monsieur, vous me montrez de l'amitié; je vous en prie, essayez de me débarrasser de lui... Excusez le décousu de ces lignes :

Le voisin invisible

Sandyâni est toujours perché sur mon épaule, et ce n'est que par miracle que je peux échapper à sa surveillance".

Folle, mais folle harcelante, poignante, cruelle. Ce qu'il y avait de vrai, c'est que M. Bruce avait, naguère, fait une chute de cheval sur la tête, et que c'était à la suite de cet accident que s'était déclaré ce cas étrange d'hallucinations de la vue et de l'ouïe.

Je fis part à un médecin de l'état de ce malheureux homme. Je le présentai à M. Bruce sans dire sa qualité, et nous cherchâmes, par mille artifices, à détourner son attention. Nous feignîmes de parler à ce Sandyâni imaginaire, de trouver des prétextes pour l'éloigner, mais ce fut vainement, et, quelques jours après, M. Bruce me jetait ces mots à la dérobée :

— Vous avez irrité Sandyâni... il m'a accablé de reproches, et il redouble d'importance.

Puis il me fallut quitter Saint-Sébastien. Je reçus deux ou trois lettres rapides de M. Bruce: il se plaignait de la tyrannie

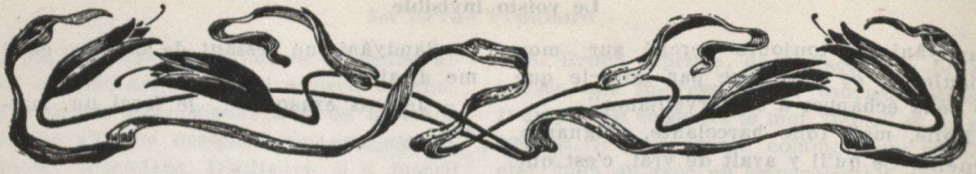
de Sandyâni, ne cessant de croître, et il me disait :

— Je suis exaspéré... je ferai un malheur...



Il n'était pas difficile, à la lecture de l'information du journal, de reconstituer tout ce qui avait dû se passer. L'agitation de M. Bruce avait été en augmentant. C'était la marche normale de ce délire, devant devenir, peu à peu, furieux. Contre ce fantôme, créé par lui, sa colère s'était déchainée jusqu'à une âpre volonté de représailles. Il avait cru lutter avec Sandyâni, avec ce compagnon inséparable auquel il avait prêté une forme, une existence, une action sur lui, et, dans cette lutte, dont je me représentai la fantastique horreur, ce visionnaire avait été entraîné par l'ombre dont il avait cherché à rompre l'insupportable obsession...





La Tristesse du Printemps

Par Emile Faguet

C'est la première du printemps
Au théâtre de la nature,
Les rossignols font l'ouverture,
C'est la première du printemps.

De qui sont ces vers qui, du reste, ne sont pas bons? Je n'en sais rien du tout; mais il m'est absolument impossible de ne pas me les répéter en cette saison ambiguë et délicieuse, pleine d'espérance et d'inquiétude, dont Musset a dit, en vers meilleurs:

Tandis que, soulevant les voiles de l'aurore,
Le printemps, "inquiet", paraît à l'horizon.

"Inquiet" est bien le mot trouvé. Le printemps est comme le dieu d'une anxiété douce et d'un tourment mêlé de plaisir. Il est mêlé d'une espérance profonde et d'un vague malaise, de cette incertitude qui accompagne toute chose commençante.

C'est un début. Pour poursuivre nos métaphores théâtrales, c'est la saison où l'année a le "trac".

—Comme ce serait délicieux, le trac, disait un acteur, si ce n'était pas atroce!

—Mais quand il s'est atténué avec le temps, lui répondais-je, il doit n'en rester que le délice?

—Non..., non! décidément! Le trac est atroce ou il n'est pas du tout, et alors il n'a rien de délicieux, naturellement. Quand il existe, il est mêlé de je ne sais quelle démangeaison qui a son charme; mais il est surtout atroce. Et, quand il n'est pas atroce, il n'existe pas et, dès lors, il n'a

rien d'agréable. C'est l'indifférence, c'est la tâche accoutumée, c'est le tourne-broche. Vive donc le trac!... Mais, c'est égal, s'il donne un petit plaisir, il le faut payer diablement cher!...

Le trac du printemps est à l'inverse. Il fait certainement plus de plaisir qu'il ne donne de peine. Il donne un émoi où entre évidemment un peu de vague appréhension; mais, surtout, il épanouit l'être humain, comme un soulagement d'abord, comme un immense et infini espoir.

Je serais curieux de connaître les poètes qui ont médité du printemps. Je ne songe pas, bien entendu, à énumérer seulement "au centième" ceux qui en ont dit du bien. Une anthologie du printemps serait un ouvrage gros à peu près comme le Littré. Mais les poètes qui ont médité du printemps doivent exister et aussi ils doivent être plus rares et, par conséquent, il serait intéressant de les rechercher et de les citer un peu.

Ceux d'entre vous qui ont pratiqué les littératures étrangères ne manqueront pas de me rappeler la page, célèbre, du reste, de Henri Heine:

"Les bourgeois endimanchés s'ébaudissent parmi les bois et les prés; ils poussent des cris de joie et bondissent comme des chevreux, saluant la belle nature. Ils regardent avec des yeux éblouis la romantique floraison de la nature nouvelle. Ils absorbent, avec leurs longues oreilles, les mélodies des moineaux. Alors, je couvre la fenêtre de ma chambre d'un rideau sombre; cela me vaut, en plein jour, une

La tristesse du printemps

visites de mes spectres chéris..."

Voilà qui est bien; mais remarquez que ce n'est pas au printemps que le poète en veut précisément, et même point du tout; c'est, d'une part, aux bourgeois qui le déparent et, d'un autre côté, aux souvenirs que le printemps lui rapporte, souvenirs qui sont, à la fois, horribles et délicieux au poète,—de sorte que ce n'est pas au printemps éternel que le poète en veut, mais le printemps de l'année dernière qu'il chérit et le printemps de cette année qu'il exécère. Son poème n'est donc pas une malediction à l'adresse du printemps.



Tout de même (et peut-être est-ce une vague réminiscence de Henri Heine), je trouve dans de très vieux papiers, le poème suivant, sans aucun nom d'auteur, qui est assez curieux comme sentiment, quoique très imparfait de forme, et qui doit être de quelque élève maladroit de Verlaine:

Le printemps renaît. Dans la molle brise,
Le ciel met ses feux, la terre ses voix;
Tout ce que j'entends, tout ce que je vois
Me va droit au coeur et mon coeur se brise.

Que veux-tu de moi, nouvel an vainqueur?
Pourquoi ton sourire et ta mélodie,
Du temps qui n'est plus, triste parodie,
O spectre d'antan, cruel et moqueur?

Je sais bien: tu vas, dans les champs moro-
[ses,
Faire ruisseler les rayons joyeux,
Rendre aux prés jaunis leurs tapis soyeux
Et ressusciter peut-être les roses.

Tu vas colorer les images vaines
D'un passé charmant, éteint pour jamais;
Tu vas faire, avec tout ce que j'aimais,
Un poison subtil à brûler mes veines.

Tu vas me parler avec tes zéphyres,
Avec ton silence, avec tes chansons,
Et me torturer de tous tes frissons,
Et m'assassiner de tous tes sourires.

Tu vas dérouler, radieux chorège,
Le chœur frémissant de l'immense amour,
Faire la nuit tiède et brûlant le jour:
—Oh! qui me rendra la brume et la neige?

Car j'ai pris coutume au charme des pleurs,
Je hais les vivants et j'ai peur de vivre.
Je vais chancelant ainsi qu'un homme ivre
S'il me faut marcher au travers des fleurs.

Mais ce poème, tout comme le couplet de Henri Heine, n'est point encore une protestation contre le printemps qui a le tort de rappeler le printemps précédent sans pouvoir le faire revivre. C'est une querelle particulière.

Querelle plus générale dans une chanson bien oubliée du très oublié Béranger. Un amoureux qui, par-dessus des jardins, peut contempler celle qu'il aime, à la condition, toutefois, qu'il n'y ait pas de feuilles aux arbres, voit chaque année avec désespoir un rideau vert monter et se déployer entre sa fenêtre et celle de la Dulcinée. Et de là le poème, qui est suffisamment résumé par le refrain:

Maudit printemps, reviendras-tu toujours?

Ceci est déjà plus général. Pourvu que l'amoureux vive vingt ans encore et soit toujours amoureux, et pourvu que le printemps revienne chaque année, ce qui est plus probable, la haine de ce monsieur contre le printemps aura un caractère de quasi pérennité et de quasi généralité. Elle sera essentielle.

Mais le poème où l'homme exprimerait sa douleur et même sa haine à l'égard de ce printemps, qui est le signe de la jeunesse éternelle de la nature, en face de la caducité de l'homme, je ne le trouve pas dans mes souvenirs. Ce sentiment, cependant, quoiqu'un peu impie et trop dénué de résignation, est bien naturel. A le bien prendre, le printemps est insolent. Il nous dit, avec une clarté qui ne laisse rien à désirer:

—Vous êtes périssables et comme éphémères. La nature est éternelle. Chaque année vous ajoute un poids qui vous incline un peu vers la tombe. Chaque année affirme et déclare l'immortalité intangible de la nature et sa renaissance indéfinie et sa faculté impérissable de renaissance, et que, si elle ne connaît pas le sommeil réparateur, elle ne connaît pas le sommeil d'où l'on ne se réveille point.

Je ne connais que deux vers où cette idée soit exprimée, ou plutôt indiquée d'une façon, du reste, magnifique:

O lacs, rochers muets, grottes, forêt obs-
[cure,
Vous que le temps épargne ou qu'il peut
[rajeunir.

Nous y voilà! Lamartine a trouvé le mot. Le temps épargne la nature et est implacable pour l'homme; il rajeunit la nature et il vieillit l'homme. Et le printemps est le coup de cloche le plus net et le plus éclatant pour rappeler à l'homme cette vérité désobligeante.

Comprenez-vous, maintenant, qu'il y a toujours un mélange de joie et d'inquiétude aux journées printanières et qu'il ne manque point de gens que le printemps rend mélancoliques?

—Eh! oui, dit un plaisant mal plaisant, le printemps rend mélancoliques ceux qui, de par leur âge, en sont à l'automne.

FABLIETTE

Une épingle à cheveux, un jour, se lamentait

Près d'un siphon d'eau-de-seltz et lui racontait

La cause de son infortune.

“Quand notre maîtresse commune,

Disait-elle, se sert de toi, mon vieux siphon,

On l'entend, en vidant son verre,

Pendant qu'elle se désaltère,

S'écrier: “Dieu que c'est piquant et que c'est bon!”

Or, hier, tandis qu'elle arrangeait son chignon,

Je traversai sa chevelure

Et je lui fis, pour rire, une piqûre!

Croirais-tu qu'elle me jeta d'un air grognon?

Qu'en penses-tu?? N'ai-je pas du guignon?”

Le siphon répondit à l'épingle naïve:

“Lorsque mon eau gazeuse et pétillante arrive

Au gosier qu'elle pique un peu,

De la soif j'apaise le feu,

Et je remplis sur cette terre

Le but que m'assigna le sort.

Quant à toi, c'est tout le contraire:

A tenir les cheveux, à les fixer, ma chère,

Tu dois appliquer ton effort,

Mais piquer n'est point ton affaire,

Restons chacun dans notre sphère.



“ I Love You ”

I

A QUOI pense-t-il, André Mériani, assis sur une grosse roche, seul en ce moment—ce qui n'est pas son habitude—et regardant avec une persistance étonnante les petites vagues d'émeraude, crêtées de mousse blanche, s'enfuir devant lui, sous l'impulsion de la marée descendante ?

Bien sûr, c'est à la toute blonde, toute fraîche, toute séduisante Mabel Hellow qu'il songe pour être ainsi rêveur et préoccupé. Plus de doute, d'ailleurs; voici que, du bout de sa canne de jonc flexible et souple, il vient d'écrire sur le sable: “I love you...”

Non, plus de doute, car à qui, dites-moi à qui pourrait bien s'adresser cette déclaration, sinon à la jolie Américaine, à cette exquise veuve de vingt-cinq ans, aux yeux vert-de-mer, au teint laiteux, aux cheveux dorés comme un or fluide, qui, depuis le dernier hiver, entretient avec André un de ces flirts assidus, comme il est de bon ton d'en entretenir quand on est Américaine, veuve et très riche. Et, de son côté, André, qui est célibataire, riche et oisif, et qui, comme tous les célibataires riches et oisifs, passe son temps à s'amuser et à s'ennuyer; André semble très épris de la jolie veuve, et en donne, à chaque occasion, des témoignages éclatants.

Pourtant, dussé-je vous apporter une désillusion, je vous assure que vous vous trompez: André ne songe pas à la belle étrangère; il songe tout simplement qu'il s'ennuie. Il songe qu'il a vingt-sept ans, qu'il a de la fortune, une intelligence su-

périeure—à ce qu'on dit—et une instruction complète,—oh! complète, certes,—une instruction qui lui permettrait de devenir quelqu'un s'il voulait s'en donner la peine; et que tout cela ne l'empêche pas de s'ennuyer.

C'était un si beau garçon qu'André Mériani! Descendant d'une race italienne que deux ou trois générations avaient francisée, il était le type brun par excellence; des cheveux noirs, épais et longs, rejetés en arrière; des yeux de velours sombre; un teint mat et des lèvres rouges; avec, rehaussant tout cela, un port de taille superbe, des épaules larges et tombantes, et une allure de gentilhomme du grand siècle. Oh! l'oeil caressant dont le camp féminin l'enveloppait!

Mais, depuis qu'il connaissait la tant jolie Américaine, la partie était perdue pour les mères en quête de gendre, et les demoiselles en quête de mari. André n'avait d'yeux que pour les yeux vert-de-mer et les cheveux d'or roux de l'ensorceleuse Mistress Hellow, comme, de son côté, Mistress Hellow était entichée, et follement, du bel André.

—Ça finira par un mariage, concluait-on, lorsqu'on en parlait.

Pourtant, on se trompait; André ne songeait nullement à épouser Mabel Hellow. Pas plus qu'il ne pense à elle en regardant les petites vagues crêtées de blanc s'enfuir devant lui sous l'impulsion de la marée descendante.

Il est venu là, dans ce joli coin de la côte normande, dans ce site pittoresque et charmant qui s'appelle Etretat, fatigué des places trop plates et trop banales qu'il parcourt depuis plusieurs étés. Naturelle-

ment, puisqu'il est fixé là, la belle Américaine y est venue aussi, avec son habituelle compagnie; et la vie de promenades, d'excursions, de tennis et de croquet a repris de plus belle avec plus d'entrain que jamais.

—Et tout cela, c'est fatigant, pense André; et tout cela ne constitue pas une existence, ne fonde pas un avenir... Décidément, c'est ennuyeux d'être riche...

Et machinalement, de sa canne de jonc flexible, il écrit à nouveau sur le sable: "I love you."

Mais voilà que des voix joyeuses l'appellent, le conviant à une nouvelle partie de plaisir. Un ennui dans les yeux, il se lève, et, à regret, s'en va rejoindre ses compagnons, et reprendre son poste de chevalier galant, près de la si séduisante et si blonde Mabel Hellow.

—Fillette, si nous partions?

—Oui, parrain, je suis prête; tiens, veux-tu prendre mon tabouret et mon chevalet; moi, je prends mon carton et ma boîte.

—Volontiers, mignonne...

Mais, comme elle passe près de la roche où était assis André Mériani, Renée se penche sur le sable:

—"I love you", murmure-t-elle, songeuse.

—Qu'as-tu, mignonne?

—Je pense à quelque chose, parrain. Sais-tu ce que cela veut dire, toi: "I love you"?

—Non, fillette; ce n'est sûrement pas du français, et je ne connais pas d'autre langue.

—Moi non plus, dit-elle d'une voix lente.

Pourtant, comme elle croise Mériani sur la plage, les joues de Renée s'empourprent, une flamme passe dans ses yeux tendres, et elle murmure tout bas, si bas que son cœur seul l'entend:

—"I love you!"

II

Fille unique d'un notaire de Pont-l'Évêque, Renée Deraine a grandi sans mère, à l'ombre d'une pension de province, où elle a atteint paisiblement ses dix-huit ans. Puis, à cette époque, elle est venue habi-

ter la maison de son père, brave homme un peu taciturne, qui aime beaucoup sa fille, mais ne lui en donne guère la preuve.

Heureusement pour elle, Renée a un parrain qui l'adore et se charge de la distraire. Célibataire, et jouissant d'une gentille fortune, Louis Desmille supplée Me Deraine, qui n'est pas riche, surtout depuis la maladie et la mort de la mère de Renée. Tout le temps qu'il peut avoir de libre, le bon parrain le consacre presque entièrement à sa filleule, lui faisant visiter les villes remarquables, les sites pittoresques, les curiosités artistiques. Et c'est toute leur joie d'être ensemble, lui allongé dans l'herbe, un journal à la main, elle devant son chevalet, prenant le croquis d'un paysage qui l'a séduite.

Cette année-là, on est venu à Etretat, voyage projeté depuis l'année précédente, et, dans cette admirable site, unique en son genre sur la côte normande, Renée peut tout à son aise remplir ses cartons de croquis et d'aquarelles.

Depuis huit jours qu'elle est installée là, elle a vu chaque jour André Mériani et sa joyeuse compagnie. Mais Renée n'est pas mondaine, elle se tient à l'écart, un peu timide, un peu sauvage, et sur la jolie plage d'Etretat elle ne connaît personne, à l'exception de son parrain.

Pourtant, quand Mériani passe près d'elle, un irrésistible aimant la force à lever les yeux vers lui, et une belle rougeur empourpre ses joues nacrées.

Elle ne le connaît pas, mais il lui plaît parce qu'il est beau, parce qu'il est brun, parce qu'il ne ressemble pas aux autres hommes jeunes qu'elle a vus déjà; parce que, enfin, ses vingt ans sont sonnés depuis plus de dix mois, et qu'elle est souvent rêveuse, sans savoir pourquoi.

—"I love you", murmure-t-elle. C'est peut-être son nom, il a un type étranger.

Et, depuis ce soir-là, Renée ne désigne plus Mériani que par cette appellation: "I love you".

III

Décidément, l'attrait des yeux vert-mer et des cheveux d'or roux de Mabel

Hellow n'a plus de prise sur le coeur d'André. Ce matin-là, il a laissé partir toute la bande joyeuse et, prétextant une forte migraine, il est resté chez lui. Seulement, le break disparu de ses yeux, il a vite fait toilette et a gagné la plage.

Là-bas, sur les roches, tout près de l'Aiguille et de la porte d'Aval, dans l'infractuosité de la grotte, Renée peint activement, sans remarquer que la mer monte, monte, en grosses vagues furieuses qui roulent avec fracas les galets contre la muraille de granit. Mais la jeune fille y est habituée, à ce bruit de la mer en colère, et elle ne songe même pas qu'un danger la menace.

Pourtant, le danger grandit d'instant en instant, les vagues sont très fortes, et la mer monte avec une rapidité telle que la grotte est bientôt complètement fermée. Même, une vague plus forte étant venue jusqu'aux pieds de Renée, la jeune fille a été mouillée jusqu'aux chevilles. Alors, elle lève les yeux, et, soudainement affolée, elle pousse un long cri de détresse.

Elle est seule, le bon parrain est allé aux informations pour louer une voiture, qui doit les mener, l'après-midi même, jusqu'à Yport. Il s'est attardé, sans doute, car il devait venir la rejoindre.

Et Renée, qui n'est pas une intrépide, prend subitement peur devant la violence du flot. Abandonnant chevalet et croquis, elle relève ses jupes, et, peureusement, se hasarde au long de la falaise. Mais les galets qui roulent entre ses pieds l'empêchent d'avancer, les lames lui coupent les jarrets, et la peur la suffoque. Elle se sent perdue.

—Courage, mademoiselle, crie une voix tout près d'elle. Elle tourne un peu la tête et, dans les roches, avançant difficilement, mais avançant quand même, elle voit une silhouette brune qu'elle reconnaît bien vite.

Alors, une joie infinie affluant à son coeur et lui embaumant le cerveau, elle perd la notion des choses, et, spontanément, ses deux bras se tendent vers l'inconnu, auquel déjà elle a donné toute son âme: "I love you."

Son geste, pourtant, l'a perdue. En le-

vant ses bras, elle a perdu l'équilibre, et ses pieds ont glissé sous la brusque poussée des galets. Une vague énorme l'enveloppe, l'emporte; pas assez vite cependant pour qu'un bras nerveux n'ait eu le temps de s'emparer de son pauvre corps grelottant, et défaillante, reconnaissant son sauveur, Renée redit d'une voix qui s'éteint: "I love you."

Plus lourdement encore, elle pèse au bras d'André, et c'est un corps inanimé que le jeune homme ramène sur le bord.

IV

Dans la chambre où l'on a transporté Renée, où on l'a réchauffée et séchée, André Mériani entre doucement après que l'on lui a assuré que la jeune fille dort d'un sommeil tranquille, chaudement enveloppé de couvertures.

Seul maintenant avec la dormeuse, il s'est assis près du grand lit et contemple celle qu'il vient de sauver.

Car, s'il n'est pas parti le matin, c'est qu'il savait qu'il reverrait la gentille artiste dans quelque coin de la plage. Et bien lui en a pris, n'est-il pas vrai? puisqu'il a pu sauver l'aimée...

—"I love you!" a-t-elle dit. Elle l'aime! Oh! il ne va plus s'ennuyer désormais. La vie, si vide et si triste lorsqu'on est seul, est si jolie lorsqu'on est deux...

Alors, lui, enhardi, ému, heureux, prend la longue main glacée et la porte à ses lèvres, tandis qu'une belle teinte rose envahit les joues de la jeune fille.

—Oh! murmure André, dites-le, dites-le encore que vous m'aimez, et soyez bénite pour le bonheur que vous venez de me donner.

—Mais, monsieur, fait Renée, qui ne comprend pas.

—Ah! ne dites pas monsieur, je vous en prie, dites André tout simplement.

—André! alors vous ne vous appelez pas...

—Comment?

—"I love you."

Un moment, il reste stupéfait, ne saisissant pas. Mais une clarté soudaine se fait en son esprit, et tandis qu'un heureux

La Revue Populaire

sourire l'illumine, il se met à genoux devant le grand lit où vient de s'éveiller celle qui lui doit la vie.

—Oui, chère âme, dit-il, pour vous toujours, toujours, je serai: "I love you! I love you!" pour toute ma vie...

V

—Nous en aurons à nous, un jour, ma Renée, des anges aux cheveux noirs et aux boucles blondes.

—Oui, cher André, nous en aurons... Et rougissante, toute émue, la petite

mariée du matin même, ajoute avec un sourire:

—Et nous leur ferons étudier l'anglais. Mais lui, ému aussi par ce doux souvenir:

—Non, chère aimée, ils l'ignoreront. Je ne veux pas oublier que si j'ai à moi la femme adorée, c'est parce qu'elle n'en savait pas un seul mot.

Puis il conclut en prenant un baiser:

—Non, leur coeur saura toujours bien trouver la définition de la jolie phrase à qui je dois mon bonheur.

—"I love you!" dit-elle...

M A I

Pour la "Revue Populaire"

O joli mois de Mai surchargé de verdure

Donne-nous, je t'en prie, une douce chanson!

Et toi, riant soleil, maître de la nature,

Que tes rayons divins verdissent les buissons.

Que l'écorce de l'arbre et la source d'eau pure

Puisent dans vos baisers de mielleux frissons.

Suspend, beau mois de Mai, ta course sans murmure

Et laisse-moi chanter avec les gais pinsons.

Aux arbres le bourgeon perce déjà l'écorce:

Un tout petit point vert apparaît à mes yeux

Grandissant chaque jour plein de vie et de force.

Que j'aime à regarder vers la voûte des cieux

Dans les soirs réchauffés où la brise légère

Sourit dans son amour à l'âme des fougères!

Ernest Martel.



Faits et Anecdotes

LE MANOIR DE GASPÉ

LE 30 avril 1909, le feu a été mis au Manoir de Gaspé. (à St-Jean Port-Joli) par une cheminée défectueuse et en un instant les vastes bâtiments qui avaient subi les coups du temps depuis cinquante ans près ont été rasés de fond en comble. Il ne reste plus aujourd'hui qu'un léger amas de cendres de la vieille demeure historique, qui a abrité pendant tant d'années l'une des premières et des plus distinguées familles du Canada.

Le manoir de Gaspé était une vaste construction en bois qui avait conservé le cachet ancestral, et personne ne passait à St-Jean Port-Joli sans pousser une pointe vers la vieille demeure seigneuriale située dans le haut du village, à l'endroit appelé les Trois Saumons.

Le manoir avait été construit en 1763 ou 1764, et pendant grand nombre d'années avait été habité par les seigneurs de Gaspé.

Le manoir était loué depuis une quarantaine d'années à la famille Leclerc, mais restait la propriété des de Gaspé.

C'est dans cette demeure, relique du siècle passé, que M. Philippe Aubert de Gaspé, seigneur de St-Jean-Port-Joli, né en 1786, écrivit, alors qu'il était âgé de 80 ans, ses mémoires et ses "Anciens canadiens", un tableau fidèle des moeurs de ses ancêtres, relevés de souvenirs personnels qui font de ses ouvrages une lecture des plus attrayantes.

Les visiteurs retrouvaient dans les vieux murs du manoir, où il avait vécu, le souvenir de ce grand canadien.

KAKONNA ET CACOUNA

ON lit dans le Bulletin de la Société du "Parler Français", publié par l'Université Laval de Québec, ce qui suit :

"Beaucoup de nos bonnes gens disent encore Kakonna en parlant de notre classique rendez-vous des touristes qui avoisine la Rivière-du-Loup. Cette façon de dire, populaire, a eu autrefois les honneurs de la littérature des journaux. Dans le "Canadien", 6 juin 1832, on énumère les paroisses qui n'ont pas encore l'existence civile et qui vont être les premières à profiter de l'acte pour la subdivision des paroisses, "et parmi elles se trouvent Isle Verte, "Kakonna", Rivière du Loup, etc., etc."

Cette orthographe de Cacouna lui viendrait-elle de ce que ce mot dériverait, d'après l'abbé Cuoq, en son lexique algonquin, de "Kakonang", qui signifie d'ailleurs, comme le mot cris Kakoua + nak, "Kakounak", dont Mgr Lafèche et le Père Lacombe font venir "Cacouna", "chez les porcs épics?"

LA FÊTE DU ROI AU 18^{ÈME} SIÈCLE

VOICI d'après la "Gazette de Québec," du 9 juin 1774, comment se célébrait alors la fête du roi à Québec :

"Samedi dernier, anniversaire du jour de la naissance du Roi, les canons des remparts tirèrent à midi, et les troupes sous les armes sur la Place d'Armes, firent trois décharges de mousqueterie, et la soirée se termina en divertissements, particulièrement dans la Basse-Ville, où les négociants

avec une générosité loyale, achetèrent deux barriques de grosse bière, qui furent placées sur la place du marché, pour la populace, où quelques honnêtes matelots se régalerent fort joyeusement en chantant des chansons loyales; trois maisons sur la place du marché qui étaient illuminées leur donnèrent de la lumière.

“Et lundi au soir, Monsieur le Lieutenant-Gouverneur donna un bal des plus splendides au Château de Saint-Louis, à une assemblée nombreuse et brillante.”

LES IROUOIS DE CAUGHNAWAGA

OUTRE les chrétiens Iroquois des divers cantons qui se sont fixés à Caughnawaga, à différentes époques, la population de ce village s'est accrue d'un certain nombre de prisonniers de guerre faits, soit dans des expéditions particulières des Iroquois de Caughnawaga contre des tribus sauvages, telles que les Renards en 1728, les Chicachins en 1739, soit dans des expéditions auxquelles les gouverneurs français les conviaient, telle que celle de Deeffield en 1704. Les vieux registres de la mission de Caughnawaga mentionnent plusieurs baptêmes de sauvages étrangers, avec la note “pris à la guerre” et de blancs étrangers, baptisés par les Anglais. Dans le dernier, malheureusement, les noms de famille de ces blancs étrangers ne sont pas donnés. Cependant, je suis parvenu à trouver avec certitude plusieurs de ces noms de famille, par l'étude comparée des registres et de tout ce que j'ai pu recueillir de traditions de famille. C'est à l'introduction du sang blanc des captifs de la Nouvelle-Angleterre que les Iroquois de Caughnawaga doivent plusieurs des noms anglais qu'ils se donnent, comme les noms de Tarbell, Rice, Williams, Jacobs, Hill, Stacey, McGregor, etc.

Tous ces captifs, sauvages et blancs, subissaient l'influence du milieu où ils étaient, quant à la religion, la langue et les coutumes. Ils devenaient catholiques et Iroquois, et mis à même de retourner dans leurs familles, lorsque leurs parents voulaient les réclamer, la plupart conti-

nuèrent le genre de vie auquel ils s'étaient habitués plutôt que de suivre leurs parents; la foi catholique qu'ils avaient embrassée n'était pas non plus la moindre des raisons qui les tenaient fixés au sol de Caughnawaga. D'ailleurs ces étrangers, une fois adoptés, étaient traités avec égard, le plus souvent ils faisaient partie de familles de chefs et plusieurs d'entre eux furent élus comme chefs par la bande.

Aujourd'hui, à cause de ces mélanges, il n'y a pas une seule famille purement iroquoise à Caughnawaga, bien que chez presque toutes on ne parle guère qu'iroquois; il n'y a qu'une couple d'individus qui se réclament iroquois sans mélange de sang blanc.

L'abbé G. Forbet.

ELZÉAR-GERIN-LAJOIE ET L'ENFANT-TERRIBLE

J.-B.-Eric Dorion, l'“Enfant-Terrible,” député de Drummond et Arthabaska à l'Assemblée Législative de la Province du Bas-Canada, était propriétaire du journal “Le Défricheur,” publié à L'Avenir, et Elzéar Gérin-Lajoie était le rédacteur du journal “Le Canada,” publié à Ottawa. M. Gérin reprochait à M. Dorion de s'être attaqué, dans “Le Défricheur,” à des actes de sa vie privée.

Le 31 juillet 1866, les deux journalistes se rencontrèrent, dans la Bibliothèque de la Chambre, à Ottawa, et, après un échange de qualificatifs plus ou moins épicés, se donnèrent des taloches.

Le fait fut porté à la connaissance de la Chambre par l'honorable M. Holton et, le lendemain, Gérin fut amené à la barre de la Chambre, pour assaut commis sur un député. Après avoir entendu les deux antagonistes, la Chambre donna gain de cause à M. Dorion, l'Orateur fut prié d'admonester M. Gérin et de le faire mettre sous la garde du sergent d'armes “durant le bon plaisir de la Chambre.”

P.-G. R.

A Propos de Comètes

C'EST, dit M. B. Baillaud, directeur de l'Observatoire de Paris, c'est un merveilleux spectacle que celui des grandes comètes, dans un ciel clair et limpide, avec leurs noyaux brillants, leurs queues resplendissantes.

Cette année, la comète de Halley offrira probablement, le 18 mai, un phénomène qui s'est déjà produit en 1861: le passage de la terre à travers la queue. Mais en dehors de toute circonstance spéciale, l'étude des comètes est des plus intéressantes. Elles ont contribué pour une bonne part au développement de la méthode scientifique, et ce n'est pas un minime service qu'elles ont ainsi rendu à l'humanité.

Depuis les temps les plus reculés, les philosophes ont réfléchi sur leur nature. On leur a attribué toutes sortes d'origines terrestres ou non. Aristote les regardait comme des exhalaisons de la terre qui s'enflammaient en arrivant dans une région supérieure chaude de l'atmosphère. Pour Sénèque, Apollonius, elles étaient des étoiles que nous commençons à voir quand elles s'approchent de nous. C'est Newton qui montra, en discutant les positions de la comète de 1680, qu'elle avait décrit une parabole suivant les lois de la gravitation.

Halley, ami de Newton, sous l'influence de ce puissant génie, entreprit de déterminer les orbites de bon nombre de comètes observées. Une grande comète s'étant montrée en 1682, il constata qu'elle avait une orbite semblable à celle des grandes comètes de 1456, 1531, 1607. Serrant les choses de près, il conclut qu'elles étaient une seule et même comète, décrivant autour du soleil une ellipse en soixante-quinze ans un quart. Il en annonça le retour en 1758.

A cette date, Clairaut, l'astronome J. de

Lalande et Mme Lepaute, la femme du célèbre horloger, entreprirent de calculer les circonstances exactes du retour. Cette entreprise est un mémorable exemple de ce que peut l'intelligence humaine unie à la plus énergique volonté; elle montre aussi l'intérêt de l'association des efforts de plusieurs. Lalande, dans sa "Bibliographie astronomique," après avoir indiqué la masse énorme des calculs faits, ajoute: "Mme Lepaute nous fut d'un si grand secours que nous n'aurions point osé, sans elle, entreprendre cet énorme travail." Et plus loin, comme s'il craignait d'avoir diminué en quelque chose sa collaboration, en la montrant courbée pendant de longs mois sur les calculs les plus ardens, il nous trace de la femme un portrait d'un style un peu étrange, mais charmant.

La comète revint à la date fixée par Clairaut; elle revint encore en 1835; elle a été retrouvée dès le 11 septembre 1909 par Max Wolf, à Heidelberg, grâce aux procédés photographiques dont les astronomes disposent aujourd'hui.

L'étude des comètes, depuis Clairaut, a donné des résultats inattendus. Un bon nombre font pratiquement partie du système solaire. La comète de Halley appartient à un groupe de six comètes, à périodes de trois quarts de siècle; nous en attendons en 1913, en 1919, en 1922; d'autres reviendront en 1955 et 1960.

Un second groupe comprend treize comètes dont les révolutions sont comprises entre trois ans et treize ans; c'est la comète d'Encke qui a la période la plus courte.

Plusieurs se sont perdues. Quelques-unes, qui auparavant avaient des révolutions de longue durée, ont été introduites dans le système solaire par l'influence de Jupiter; elles ont été capturées. Il en est que Jupiter éloignera pour toujours.



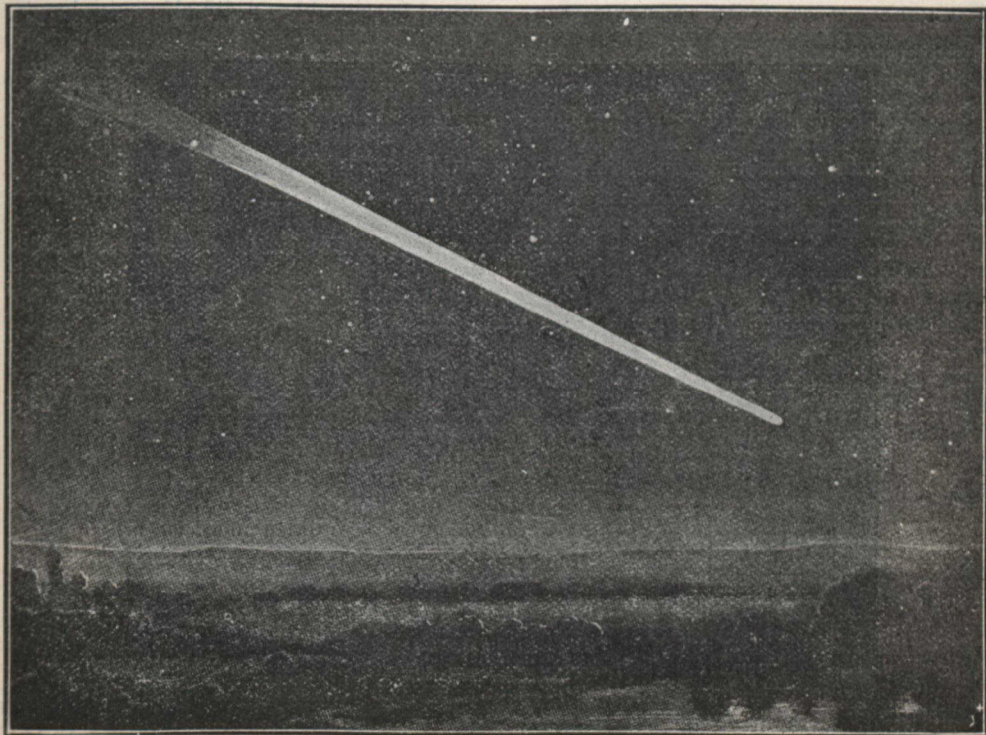
La comète de Giacobini, en 1905

A propos de Comètes

Plus d'une s'est divisée. Le noyau de la comète de Brooks, en 1889, s'est allongé d'abord, puis s'est subdivisé en quatre morceaux sous les yeux des astronomes. Deux des fragments ont disparu et chacun des autres a formé une comète avec une queue.

Une autre, la comète de Holmes, a offert des variations d'éclat absolument inattendues, telles qu'on a pensé que cette comète pouvait avoir été le résultat

dix-huitième siècle: Messier, Méchain, Pons, qui en trouva trente et une. Après un grand tiers de siècle d'interruption, la recherche systématique a été reprise en France par P. et Pr. Henry Borelly, Coggia, Giacobini; en Amérique, par Brooks, Bernard, Perrine et Swift. On avait noté quatre-vingts comètes avant l'ère chrétienne; trente par siècles jusqu'au dix-huitième siècle; trois cent trente-cinq au dix-neuvième; l'accroissement indique la



Vue de la grande comète de 1843

d'un choc de deux petites planètes.

La comète de Biela, en 1846, s'est subdivisée en deux comètes. Revenue double, en 1852, elle a disparu. Schiaparelli a démontré qu'elle s'est transformée dans l'essaim extraordinaire d'étoiles filantes observé le 27 novembre 1872.

La recherche des comètes est une oeuvre de patience extrême. Les premiers chercheurs ont été des Français, à la fin du

proportion des comètes télescopiques.

La formation des queues des comètes, les métamorphoses de leurs noyaux ont été depuis un siècle l'objet des travaux d'un grand nombre d'astronomes. Kepler, et au dix-huitième siècle Chédeux, ont suggéré que les vapeurs très ténues échappées du noyau au voisinage du soleil sont repoussées par l'action des rayons solaires avec des vitesses immenses. Au dix-

neuvième siècle, Bessel et Brédichin ont montré que ces vitesses varient sans doute avec la nature des particules; d'où d'origine des queues multiples.

Le spectroscopie a donné sur la nature des noyaux, des chevelures et des queues elles-mêmes, des renseignements inattendus. On y a trouvé à l'ordinaire le spectre des hydrocarbures, celui du cyanogène; et quand la comète est très près du soleil, ceux du sodium et des métaux. En France, les noms de MM. Deslandres, de La Baume, Pluvinel, et de leurs assistants sont

bien aux constatations qualificatives, mais mal aux mesures. Les très grands instruments établis aujourd'hui un peu partout dans le monde pourront être utilisés et d'importants résultats obtenus.

En nous révélant le 19 mai, après la journée et la nuit du 18, nous n'aurons pas eu d'autre surprise que de constater peut-être, comme cela semble avoir eu lieu en 1861, une phosphorescence ou une illumination particulière du ciel; mais nous pourrons avoir l'espoir que si du moins l'atmosphère a été clémente, les as-

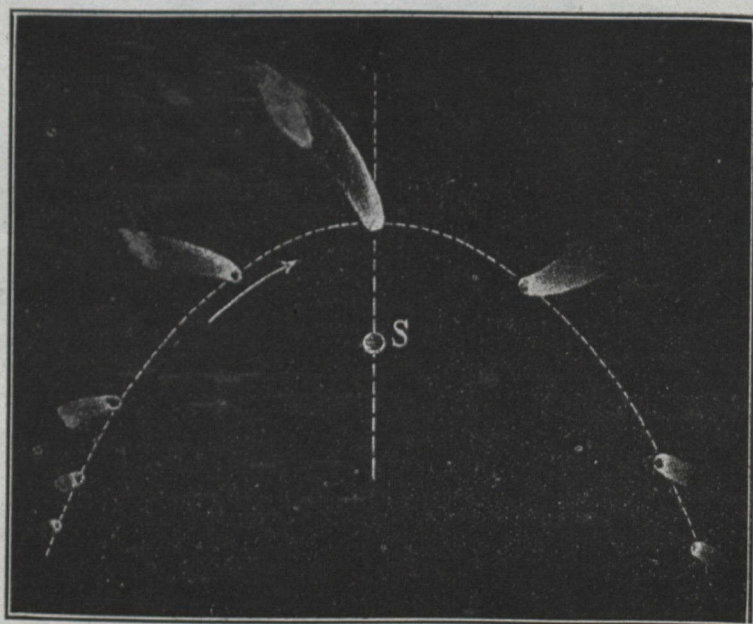


Figure destinée à montrer que les queues des comètes sont toujours opposées au soleil.

attachés à ces recherches.

* * *

On peut compter que la comète de Halley apportera des renseignements plus exacts et plus complets. La photographie des spectres de comètes, à cause du peu d'intensité lumineuse, exige des instruments photographiques à rapport aussi grand que possible; pratiquement ces instruments de faibles dimensions se prêtent

tronomes du monde entier, observant la comète de Halley, auront fait ou feront un pas de plus en la connaissance de l'univers; les progrès les plus importants ont souvent une allure modeste; ils ne sont pas toujours constatés tout de suite, se font sans aucun bruit; ce sera le cas peut-être. S'il en est ainsi, les astronomes continueront patiemment et consciencieusement leurs recherches, heureux s'ils ont ajouté une obole à l'héritage de connaissances qu'ils légueront à leurs successeurs.

A propos de Comètes

* * *

D'un autre côté, nous lisons dans une savante et pittoresque étude de l'abbé Moreux :

Dès la plus haute antiquité, l'apparition soudaine de ces astres étranges jetait l'effroi parmi les peuples. Non seulement les comètes étaient l'annonce d'événements malheureux; mais elles avaient le don, paraît-il, d'amener directement les pires catastrophes.

Cette idée, d'ailleurs, n'a rien qui puisse nous étonner si l'on songe que les anciens considéraient comme des présages nombre de faits même des plus ordinaires et des plus familiers, les cris des animaux, le vol ou le chant des oiseaux, les entrailles des victimes, une rencontre fortuite, etc. C'est ainsi que les dieux se mettaient en rapport avec l'humanité et manifestaient leurs désirs.

Au moyen âge, on n'est guère plus rassuré, et l'apparition des comètes annonce les plus grands malheurs, les fléaux les plus terribles. Elles sont surtout le signe de la mort des souverains.

De même que, au dire de Virgile, le soleil s'était couvert de taches à la mort de César, de même des comètes apparurent à la mort de Constantin, d'Attila, de l'empereur Valentinien, de Mérovée, de Chilpéric, de Mahomet, etc., etc. On pourrait allonger démesurément cette liste fastidieuse. L'idée paraissait d'ailleurs si naturelle qu'on inventait de toutes pièces les comètes dont on avait besoin. Il en fut ainsi à la mort de Charlemagne, en 814.

Les historiens qui rapportent ces coïncidences le font d'ailleurs avec la plus admirable naïveté.

"Au commencement de juillet, dit une vieille chronique française, un peu avant la moitié, par huit jours apparut un signe du ciel que l'on appelle comète, dénotant l'éternuement du royaume; car Philippe, le

roi, qui longtemps était contraint de fièvre quarte, à Mantes, clouist son dernier jour le 14 juillet 1223."

On ne s'étonnera donc pas que les descriptions anciennes de ces astres soient en parfaite harmonie avec l'impression qu'ils produisaient. Les esprits les plus sérieux se laissaient suggestionner par les théories de leur époque, et l'illustre chirurgien, Ambroise Paré, qui, certes, n'était pas superstitieux, donne dans ses "Monstres célestes" des plus fantastiques figures de quelque comètes. Celle de 1522 lui inspire les réflexions suivantes:

"Cette comète était si horrible, si épouvantable, et elle engendrait si grande terreur au vulgaire qu'il en mourut aucuns de peur; les autres tombèrent malades. Elle apparaissait estre de longueur excessive et était de couleur de sang; à la sommité d'icelle, on voyait la figure d'un bras courbé tenant une grande espée dans la main, comme s'il eût voulu frapper. Au bout de la pointe, il y avait trois estoilles. Aux deux côtés des rayons de cette comète, il se voyait grand nombre de haches, couteaux, espées colorées de sang, parmi lesquelles il y avait grand nombre de faces humaines hideuses, avec les barbes et les cheveux hérissés."

Vers la même époque, Comiers faisait paraître au mois d'octobre 1508:

"Une horrible comète, fort rouge, représentant des têtes humaines, des membres coupés, des instruments de guerre, une épée au milieu."

Mais, peu à peu, à mesure que progresse l'astronomie, les comètes deviennent moins terribles:

Oui, disait déjà Gassendi au commencement du règne de Louis XIV, les comètes sont réellement effrayantes, mais pour notre sottise. Nous nous forgeons gratuitement des objets de terreur panique, et, non contents de nos maux réels, nous en accumulons d'imaginaires.

LES DEMENAGEMENTS

Par Le Fureteur

VERS la fin d'avril et dans les premiers jours de mai, nous voyons les grosses voitures de déménagement stationner devant nos portes. Le déménagement est un des grands faits symptomatiques de notre civilisation urbaine. A des époques fixes, il se trouve un peuple de bonnes gens, en nombre constant pour livrer leurs meubles, leurs ustensiles, leurs tableaux, leurs livres, tout le matériel de leur vie, leur "ménage" enfin, à ces immenses voitures jaunes, qui semblent d'un autre âge, avec leurs roues naines, l'élanement de leur corps gigantesque et leurs chevaux tardigrades à la queue-leu-leu. Il n'y a pas à dire le contraire, on déménage. Eh! bien, on a tort de déménager.

C'est ce que nous apprend M. René Baylesves, un des plus pénétrants romanciers français.

Comment ne pas nous attendre, d'abord au spectacle mélancolique de tous nos malheureux compagnons de vie pressés pêle-mêle, dispersés, désorganisés, abandonnée au hasard d'un empilement brutal "pauvres et inutiles comme des citoyens sans patrie" redevenus inanimés après avoir fait "dans une certaine proportion, l'âme du ménage." "Déménager, c'est mourir trois fois, ou bien c'est provoquer trois semaines de convalescence."

Mais c'est là trop facile attendrissement, il faut aller au cœur de la question. Pourquoi déménage-t-on? Convenons-en, ce n'est pas, d'ordinaire, parce qu'on est mal où l'on est, parce qu'on désire être mieux. Mais c'est parce qu'on veut être mieux. C'est une sorte de course au "confort" où le but recule à mesure qu'on avance, décevant mirage. Voici l'erreur: on croit à "l'action efficace des choses extérieures sur notre bonheur intime." "Telle maîtres-

se de maison s'imagine qu'en changeant le style de sa salle à manger ou la disposition des meubles de son salon, on sera plus spirituel chez elle ou qu'on s'y ennuiera moins. Confiance comique. Comme si le monde extérieur existait!

Ce désir du changement et cette illusion de trouver mieux en changeant expliquent aussi notre fantastique goût de sortir.

Quelle contradiction d'abord entre nos actes les plus ostensibles et nos désirs secrets: "On met des soins infinis à installer de belles maisons ou de gentils appartements. Est-ce afin de se préparer une retraite délicieuse qu'on quittera peu et à



regret? Pas du tout! La demeure créée, on ne rêve que d'en sortir le plus souvent possible." A quoi servent les plaisirs des riches et les loisirs des pauvres? A leur permettre de sortir de chez eux. "Sans le savoir—comme vous, comme moi, comme nous tous,—ils cherchent à fuir le "familier," le redoutable familier! Car la maison, ce n'est pas seulement des pierres, du mortier, des tentures et des meubles, c'est une femme, un mari, des enfants, des frères et des soeurs, c'est l'atmosphère pleine d'inquiétants mystères que font autour

Les Déménagements

d'elles les âmes rapprochées." Voilà pourquoi l'on va dans la rue, dans les magasins, les cafés ou les théâ, à la promenade, au théâtre, partout enfin, pourvu que ce soit hors de chez soi.

Mais pourquoi fuit-on le "familier"? Parce qu'il nous force à nous dépenser, à nous fatiguer, à faire un effort sentimental et moral, parce que, pour tout dire, il nous force à entrer en nous-mêmes. Et c'est pour la même raison profonde que nous fuyons la solitude. "Mettez un homme seul dans sa chambre et il s'y ennue", a dit éloquentement Pascal. Et qu'est-ce que l'ennui, sinon l'obligation de n'avoir d'autre sujet de pensée que soi-même. "Ce n'est pas parce qu'on est seul, précise Jacques Vantade, c'est parce que la chambre a parlé." "Il y a un murmure incessant dans les chambres où l'on a vécu." Il dit, ce murmure: "Souviens-toi de ce que tu fus, de ce que tu voulais être, songe à ce

que tu es." "C'est ainsi que nous sommes ramenés à nous-mêmes, au sentiment de notre impuissance, de notre fragilité, de notre instabilité. L'illusion du spectacle extérieur dissipée, qui nous faisait croire à la vie, nous nous souvenons que nous sommes mortels et la pensée de la mort nous envahit."

Et pourtant, c'est en nous-mêmes que nous trouverions notre vie véritable, si nous avions une fois le courage de l'y aller chercher. "Le drame de l'homme", dit encore Jacques Vantade, "ne se joue ni dans le monde, ni dans la rue, mais en lui-même et dans ce prolongement de lui que sont les choses et les êtres familiers. Si nous sortons de la maison, c'est, croyons-nous, pour aller vers la vie? En vérité, nous ne faisons que fuir la vie, sa douleur et son plaisir si âpres, ses formidables émotions qui nous épouvantent".

LA FETE - DIEU

Les jardins où l'été va mûrir les cerises
Pleurent sur le sanglant sacrifice des roses
Dont la tendre corolle aux paniers agonise
Comme au sein d'une vierge un chœur de désirs roses.

C'est le Sacre. La rue a des splendeurs d'église.
Le lin blanc adonné de fleurs à l'aube écloses,
L'oriflamme qui rit du baiser de la brise
Parent les murs d'une gaité d'apothéose.

Un parfum se répand dans l'air subtil et chaud
De fleurette cueillie aux champs pour la jonchée
Et d'encens lentement, brûlé sur les réchauds,

Et vers les repositoires la foule endimanchée
Suit les beaux angelots qui jettent gravement
Tout un parterre aux pieds du beau Saint-Sacrement.

Gaëtan Rondeau.



JEUNESSE - PRINTEMPS

PRINTEMPS! printemps! Je ne sais pas s'il pleut ou s'il vente pendant que vous lisez cette causerie, lectrice, mais, tandis que je l'écris, il fait du soleil sur mon jardin, où Mai organise de son mieux une charmante exposition des nouveautés de printemps: feuilles de lilas, gazon vert tendre, bourgeons de maronniers, merles et pinsons...

Je me souviens que l'an dernier, à pareille époque, une jeune fille écrivit une lettre pleine d'aigreur contre le printemps et aussi contre la jeunesse, printemps de la vie. Elle reprochait à ces deux saisons — saison de l'année, saison de la femme, leur instabilité et tout ce qu'elles comportent d'incertitude énervante.

"On n'y peut rien entreprendre, disait-elle. L'air est plein d'étranges menaces d'orage... Nous n'aimons le printemps, en somme, que parce qu'il mène à l'été. Nous n'aimons la jeunesse (la jeunesse d'avant vingt ans), que parce qu'elle mène à l'été délicieux de la vie, puis au riche et calme automne.

* * *

Pour qu'une jeune fille médise ainsi de la jeunesse, il faut — et il suffit — qu'elle souffre de légères contrariétés sentimentales. Par exemple que ses parents refusent de la marier à tel beau courtisan, sous prétexte qu'ils la trouvent trop jeune... De même nous accablons le printemps de reproches, quand les giboulées nous gâtent un voyage. Ce n'est pourtant ni le printemps, ni la jeunesse qui ont tort, dans ce double cas! C'est bel et bien l'im-

patientie fiancée et le voyageur imprudent.

A la jeunesse, comme au printemps, il ne faut pas demander ce qui est le privilège d'autres époques de la vie, d'autres saisons de l'année. Le sage utilisera la jeunesse comme jeunesse et le printemps comme printemps. Mais je conviens qu'une telle sagesse n'est ni habituelle, ni commode à pratiquer. Nous attrapons aisément des rhumes et des angines en avril parce que, las de l'hiver, nous voulons trop tôt nous affranchir de précautions incommodes: c'est demander au printemps les sécurités de l'été... La jeunesse suscite des audaces non moins prématurées. Impatiente de ces limbes puériles qu'elle vient de traverser, toute jeune fille voudrait vite, vite, courir à la vie, étreindre toutes les joies de la vie. Au lieu de profiter de ses dix-sept, dix-huit, dix-neuf et vingt ans, mois par mois, jour par jour, — elle s'épuise à rêver uniquement au jour où elle sera enfin jeune femme. Déplorable manie de vivre toujours dans les lendemains! Lucrèce la signalait jadis dans un vers célèbre qui peut se traduire par:

Nous ne vivons jamais, nous attendons la
[vie!...

* * *

Jeune fille, tâchez donc de vivre pour votre fraîche jeunesse, "pour votre printemps." Croyez-m'en: les années dont vous jouissez maintenant sont beaucoup plus précieuses que celles vers lesquelles tendent vos impatientes désirs; les années de jeune femme. A peine mariée, vous se-

rez embrigadée dans un des bataillons de l'armée sociale, contrainte à mille obligations précises et vaines, qui vous prendront infiniment plus de liberté que les charmants devoirs de l'épouse et de la mère, les seuls que prévoit votre ignorance! Il vous sera bien plus malaisé, jeune femme, de défendre votre personnalité contre l'ambiance banalisation. Dans le sens profond du mot, vous aurez "moins de liberté" qu'aujourd'hui, car la liberté vraie c'est la liberté de la vie intérieure, c'est de loisir et l'indépendance de la pensée. Vous riez? Vous croyez que je rادote? Attendez! attendez! Je repasserai dans sept ou huit ans, quand vous serez une dame pourvue de mari, d'enfants, d'obligations sociales et mondaines, de soucis d'avenir et d'intérêt!... Nous recauserons, alors; et vous me direz ce que vaut cette fameuse liberté qui vous attire vers le mariage plus encore que le mariage lui-même!

D'ailleurs eussiez-vous raison contre moi, et la jeune femme fût-elle plus heureuse et plus libre que la jeune fille, ce n'en serait pas moins une sage économie morale que d'utiliser pour le mieux les impatientes années que vous vivez à présent. Elles peuvent fournir un tel profit à chacune d'entre vous, jeunes lectrices! Savez-vous bien que de ces quatre ou cinq années — j'espère qu'on vous en laissera quatre ou cinq—entre la fin de vos études et le mariage, sont probablement celles qui décident de votre avenir de femme, de votre bonheur d'épouse? Ainsi le printemps décide de la prospérité, de la fécondité de l'année. S'il gèle ou s'il grêle sur les fleurs du pommier, nous ne récolterons de fruits ni à l'été, ni à l'automne. S'il pleut trop en avril, les blés pourriront en herbe. Qu'avril soit en même temps trop chaud et trop humide—voilà d'autres arbres exposés à vingt maladies de la feuille et du fruit! Instable printemps de l'année, terreur de l'agriculteur! Mais l'agriculteur ne peut rien contre les orages, la grêle, le trop ardent soleil ou la gelée. Tandis que vous, jeunes filles, vous pouvez, par une bonne discipline, soustraire votre vie morale aux intempéries de la

saison instable. Quelles que soient les conditions de votre jeunesse, vous pouvez employer celle-ci pour le bonheur de l'avenir.

* * *

Comment y réussir?

En vivant votre printemps "comme un printemps," c'est-à-dire comme une saison d'observation, d'attente, d'ensemencement. Au lieu de le consumer à désirer l'avenir, préparez l'avenir en lui. Une fois mariée, vous devrez vivre selon les conditions que votre printemps aura par avance déterminées.

Les années printanières, de seize à vingt ans, ou, plus généralement, entre la fin de vos études et le mariage, vous offrent une triple opportunité qui ne se retrouvera plus.

Premièrement, d'étudier la vie...

—Comment! Etudier la vie avant le mariage? Etudier la vie étant jeunes filles? Pour qui nous prenez-vous?

—Je vous prends pour d'honnêtes et avisées jeunes personnes de ce temps, et non pour de petites buses à la façon des jeunes héroïnes de Labiche. Et je vous dis: De même que la meilleure façon d'apprendre une langue étrangère est de vivre dans le pays où on la parle, et de la comprendre avant de la parler (comme les enfants)— la situation la plus opportune pour se renseigner sur la vie est de la regarder avant de s'y plonger. Jeunes filles, dans le calme et le silence, observez. Observez les ménages mûrs que vous connaissez. Observez la façon dont les jeunes gens se comportent avec vos amis. Observez les jeunes couples formés par vos amies récemment épousées et leurs maris. Regardez tout cela avec attention et sang-froid, de votre tour d'ivoire. Vous y gagnerez beaucoup plus d'utile expérience qu'à vous mêler vous-même prématurément à la vie, au risque de n'être qu'un objet d'expérience pour autrui.

Seconde opportunité offerte à votre jeune printemps de la vie: achever votre culture intellectuelle. Sachez bien que, jeune

femme, à moins d'efforts quasi héroïques, vous ne ferez guère plus de progrès intellectuels. Vous aurez moins de temps, d'abord; outre cela, vous dépendrez bien plus (volontairement sans doute) de votre mari,—que vous ne dépendez actuellement de vos parents. Si donc votre mari n'est pas féru d'intellectualité, il vous entraînera au "farniente" ou à la dissipation mondaine. Pour mieux vous associer à lui, vous abdiquerez votre goût de culture. En tout cas, vous cesserez d'apprendre, et ce sera déjà bien poli si vous conservez la mémoire de ce que vous avez appris... Profitez donc du charmant interrègne qui vous est accordé, entre la fin de vos études scolaires et le mariage; revisez, parchez votre culture générale. Il y a un minimum de connaissances qu'il faut posséder, croyez-moi pour jouir pleinement de la vie: l'opportunité ne se représentera plus à vous de les acquérir, une fois mariée. Trouvez parmi vos relations un bon esprit d'homme ou de femme, instruit par goût ou par profession. Demandez-lui de vous diriger suivant un plan bien établi... Quand vous aurez édifié ce refuge de libre étude à vos années printanières, peu vous importeront, croyez-moi, les intempéries de cette saison sentimentale, réputée pour ses orages!

Enfin,—et c'est là le plus important,—il n'est pas, jeunes filles, de temps plus propice que de seize à vingt ans pour regarder en vous-mêmes, méditer sur l'avenir, organiser, pour ainsi dire, votre vie intérieure. Plus tôt, votre coeur n'était

pas formé encore: plus tard, j'y insiste, la vie extérieure vous sollicitera, vous entraînera; elle respectera, peut-être, des habitudes prises de vie intérieure; elle ne vous en laissera pas établir de nouvelles... Accoutumez-vous, pendant ces merveilleuses années où votre tempérament s'accommode, où votre caractère féminin s'affirme, à vous observer vous-mêmes, en même temps que vous observez la vie autour de vous. C'est la saison de réformer les fâcheuses habitudes physiques et morales qu'on traîne depuis l'enfance. De merveilleuses transformations se réalisent ainsi: n'avons-nous pas, tous, vu d'odieuses gamines de quatorze ans devenir d'exquises jeunes filles de vingt?...

Ainsi le bon jardinier profite du printemps pour ressemer ses pelouses, rempoter ses boutures, mettre en ordre ses espaliers. Le fin vigneron soufre et sulfate sa vigne pour la préserver des maladies qui la guettent. Le paysan herse et sarcle son blé, encore en herbe... Rien n'a l'air si ingrat que tous ces travaux, parce qu'on ne voit pas encore les fleurs, les fruits, les épis,—et aussi parce que le ciel perpétuellement changeant contrarie l'effort...

Ce sont pourtant ces ingrats labeurs qui préparent la gloire des bouquets, des moissons, des vendanges!...

L'ENFANT

Oui, ce front, ce sourire et cette fraîche joue,
 C'est bien l'enfant qui pleure et qui joue,
 Et qu'un esprit du ciel défend!
 On dirait qu'elle écoute un choeur de voix célestes
 Que, de loin, des vierges modestes
 Elle entend l'appel gracieux:
 A son joyeux regard, à son naïf sourire,
 On serait tenté de lui dire:
 "Jeune ange quel fut ton martyre,
 Et quel est ton nom dans les cieux?"

Victor Hugo.

AU TELEPHONE

ROBERT se réveille en sursaut. Il n'a pas rêvé. On se dispute, dans l'appartement. Qui est-ce? Les domestiques sont sûrement montés, Miss est en congé. Peut-être des cambrioleurs? On a beau être un homme, avoir cinq ans sonnés, on ne se sent pas rassuré, tout seul dans sa chambre, sans lumière, quand on entend de si terribles éclats de voix. Robert veut absolument rejoindre papa et maman. Il saute du lit. Pieds nus, relevant d'une main sa longue chemise de nuit, tâtonnant de l'autre la muraille, il suit le corridor obscur. Mais, à un tournant, il aperçoit de la lumière: la galerie est éclairée. Robert s'arrête, tend l'oreille. Il reconnaît des voix, papa et maman! Il respire. Mais, à sa crainte des voleurs succède une inquiétude nouvelle. Pourquoi se disputent-ils si fort? Jamais ils ne se sont ainsi querellés devant lui. A tout petits pas, il s'avance sur la carquette de la galerie. La porte de leur chambre est entr'ouverte. Il écoute.

Pauvre petit Robert... Il entend bien les mots, mais il n'en saisit pas le sens. Il ne sait pas qu'il est tombé sur une de ces scènes conjugales où les griefs longtemps comprimés éclatent en violence, où l'on parle tout haut comme on pensait tout bas, où tous deux se déclarent las d'une vie désormais odieuse et ne se retrouvent d'accord que pour l'abandonner. Non, Robert ne peut pas comprendre. Mais il devine confusément la menace, suspendue dans l'air, d'un orage mortel. Il sent que le sort de la maison, que son propre sort est en jeu... Que faire? Se montrer? Mais on le gronderait. C'est très vilain, d'écouter aux portes. Pourtant, il a peur. Il ne veut pas que cette épouvantable querelle continue.

Or, dans les grands dangers—vous savez, ces frayeurs que vous font les bonnes, par malice, en bondissant d'un coin

obscur, ou encore ces cauchemars qui vous prennent à la gorge, la nuit, dans le noir—dans les grands dangers, les lèvres de Robert invoquent toujours le même nom, ses yeux cherchent toujours la même figure tutélaire: Grand-pépé, Grand-pépé, le papa de maman.

Est-ce à cause de sa belle barbe blanche, de sa haute et large stature, de sa rosette rouge, du respect dont on entoure ce grand savant, de sa voix grave et forte, de la tendre douceur de ses caresses? Grand-pépé apparaît à Robert comme un dieu de bonté. Parce que l'aïeul, dans sa retraite, lui consacre plus de temps que ses parents toujours dehors, parce que l'enfant se plaît dans le vaste logis, là-bas, de l'autre côté de l'eau, tout plein de trésors de science, dont il se fait expliquer inlassablement les merveilles, pour toutes ces raisons, pour d'autres plus confuses, les bras de Grand-pépé sont pour Robert un divin refuge. D'ailleurs, Grand-pépé sait bien qu'on doit l'implorer dans le péril. Etant dieu, il prévoit tout. Il a dû deviner cette querelle. Car un jour, prenant Robert sur ses genoux, il lui a dit, d'une voix triste et douce:

—Tu sais, quand tu auras du chagrin, il faudra bien vite te dire à Grand-pépé...

Ah! C'est le moment ou jamais d'appeler Grand-pépé au secours. Mais de quelle façon? Miss est absente. A cinq ans, on peut, à la rigueur, s'habiller tout seul, descendre jusqu'à la rue. Mais on ne peut pas sortir, dans la nuit, prendre une voiture. Et puis, à quoi bon? Robert connaît bien la maison de Grand-pépé. Mais il ignore son adresse.

Cependant, le temps presse. De l'autre côté de la porte, des sanglots se mêlent aux éclats de voix. C'est maman qui pleure... Robert ne veut pas que sa maman pleure. Comment prévenir Grand-pépé, bien vite? Ah! Une idée... Le téléphone,

accroché au mur, là, dans la galerie ! C'est très facile. On n'a qu'à demander les gens et ils viennent au bout du fil. Du moins Robert se l'imagine, dans son ignorance ingénue. Bien souvent, Miss s'est amusée à le hisser devant le petit cornet noir, pour parler à Grand-pépé. Il n'y a pas à hésiter. Il faut appeler Grand-pépé, lui raconter tout, le supplier d'accourir...

Seulement, c'est haut. Bah! En grim pant sur une chaise... Voilà qui est fait. Le menton levé, Robert arrive juste à col ler ses lèvres contre l'entonnoir où l'on doit parler. Voyons, il s'agit de bien se souvenir. On décroche les deux petites boîtes rondes et on se les applique aux oreilles. Et puis on appelle jusqu'à ce que les gens vous répondent.

Robert ne perçoit d'abord qu'un bruis sement pareil à celui des coquillages où l'on écoute la mer. Puis des craquements brusques. Des voix affairées qui s'entre croisent. Il a un peu peur. Mais il faut être brave. Comment va-t-on l'entendre dans ce vacarme? Alors, d'une petite voix qui tremble:

—Je voudrais Grand-pépé.

Mais les voix, les crépitements s'entre mêtent, tour à tour, éclatent et faiblissent. Sans doute on ne l'a pas entendu... Il faut parler plus fort. Alors, comme un naufragé qui appelle au secours, il crie:

—Mademoiselle, je voudrais Grand-pé pé!

Et, tout à son désir, les écouteurs col lés aux oreilles, le petit bec tendu vers l'appareil, il ne s'aperçoit pas que la por te, brusque et silencieuse, vient de s'ou vrir. Il ne voit pas ses parents, attirés par son cri et figés de stupeur sur le seuil... D'abord, ils ne comprennent pas. Robert? Que fait-il là, dans sa longue chemise, grimpé sur une chaise devant le télé phone? Mais la petite voix, maintenant plaintive comme celle d'un enfant perdu, a repris:

—Grand-pépé... Je voudrais Grand-pé pé...

Ah! cette fois, ils ont compris! Il se sent seul, abandonné. On l'oublie. Il appe le au secours. Fous qu'ils étaient! Est-ce qu'on peut se quitter quand on a un petit enfant! Et soudain, griefs, rancunes, ja lousie, soupçons, révoltes, projets de rup ture, tout cela disparaît, emporté dans un grand flot d'attendrissement... La douce voix module encore, persuasive, supplian te:

—Je voudrais Grand-pépé...

Mais Robert se sent saisi, enlevé par quatre mains qui s'unissent en le voulant étreindre, embrassé par deux bouches qui se rencontrent sur son front et sur ses joues, câliné par deux voix qui se fondent en une seule caresse:

—Mon petit, mon petit...

LE SEMEUR

Dès l'aube il a quitté la paille de l'alcôve
Car l'amour du travail est un vif aiguillon.
Au clocher dort encor le pieux carillon;
Il s'agenouille et dit la prière qui sauve.

Il puise le grain d'ambre au sac de toile fauve,
Et d'un geste rythmé, le répand au sillon,
Comme un prêtre, l'eau sainte avec le goupillon.
Son rêve voit mûrir la plaine encore chauve.

Et les corbeaux goulus volent derrière lui
Pour se gorgier avant qu'il promène la herse,
C'est une aumône aussi que le printemps leur verse.

Donne au sol le froment. Quand le jour aura fui,
Entre, vaillant semeur, dans ta chambrette close...
Donne au sol le froment, au foyer l'enfant rose.

Pamphile Lemay.

Le Meme Vieux

Toast avec...



Le Meme Vieux

Whisky : Dewar

Mesdames et Mesdemoiselles

Lorsque vous désirez un excellent breuvage froid, bien aromatisé, une crème parfaite, de délicieux bonbons, venez vous asseoir à notre Fontaine au Soda. Dans nul autre endroit vous ne pourriez être mieux ni plus promptement servies.

Nous avons aussi à votre disposition:

PARFUMS, SAVONS, POUDRE et tous Articles de Toilette propres à la femme.

Articles photographiques de choix: Caméras, Films, Papiers à imprimer et tous autres accessoires.

Détail à noter: En nous prévenant par téléphone nous envoyons chercher à domicile les ordonnances et les y reporter une fois remplies.

Votre visite est respectueusement sollicitée.

S. MOISAN,
PHARMACIEN,

Angle St-Laurent et Sherbrooke

Tel. Bell Est 4739

W. LEGAULT

Horloger, Bijoutier et Opticien

Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations: celles des montres est une spécialité de l'établissement.



Le Département d'Optique est complet, up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES,

626 PARC LAFONTAINE,
MONTREAL.

Le Dernier Tableau

UNE histoire touchante à propos du Salon de peinture,—du Salon de l'année dernière.

Deux bons bourgeois des Batignolles, mari et femme, avaient remarqué un petit tableau de genre, représentant un chat cramponné à une cage d'oiseaux.

—Oh! comme ce chat ressemble à celui que nous avons perdu l'année dernière! avait fait observer la femme à son mari.

—A notre pauvre Absalon!... c'est vrai... avait répondu le mari; le même pelage, les mêmes yeux!

Et ils étaient revenus plusieurs fois contempler le tableau.

Un jour, ils se regardèrent, et la même pensée leur vint à tous deux:

—Si nous achetions ce tableau, qui nous plaît tant et qui nous rappelle un si tendre souvenir?

—Tu as raison... la toile est bien petite... elle ne doit pas coûter cher.

—Mais si l'auteur était un peintre célèbre?...

—Essayons toujours. Son adresse est sur le livret: "Maillochon, rue des Graviillers, 7." Ce n'est pas un quartier luxueux. Et je n'ai jamais lu ce nom dans les journaux. Allons-y. Que risquons-nous?

Le lendemain, les deux époux se présentaient à la maison de la rue des Graviillers.

—M. Maillochon? demandèrent-ils.

—Au cinquième.

Ils échangèrent un regard rassuré.

Au coup de sonnette qu'ils donnèrent, un vieillard à barbe blanche vint leur ouvrir.

—M. Maillochon? répétèrent-ils.

—C'est moi. Donnez-vous la peine d'entrer.

L'appartement était petit; le mobilier était modeste.

—Est-ce vous, monsieur, l'auteur du ta-

bleau No 824 qui figure au Salon? demanda la femme, plus hardie.

—Oui, madame, dit le vieillard.

—Nous venons pour vous l'acheter.

Le vieillard faillit trébucher sur ses maigres jambes.

—M'acheter mon tableau! balbutia-t-il; est-ce possible?... Etes-vous des marchands?

—Non, monsieur, dit le mari en souriant; nous sommes de simples bourgeois à qui votre tableau a fait grand plaisir.

—Oh! mon Dieu!... veuillez vous asseoir, monsieur et madame... Jamais je n'aurais espéré une telle fortune.

—Combien en voulez-vous? dit la femme.

—Ce que j'en veux?... Mon tableau!... Savez-vous que c'est la joie de mes dernières années, l'oeuvre à laquelle j'ai mis tout ce qui me reste de talent?... Je croyais n'avoir jamais à m'en séparer.

—Cependant, monsieur, rien sur le livre n'indique qu'il soit la propriété de quelqu'un.

—C'est juste... excusez-moi... je suis si troublé... je m'attendais si peu... on m'a tant oublié depuis plusieurs années! Ah! vous êtes de braves gens!

—Votre prix?

—Mon prix... mais, je n'ai pas de prix... ce sera celui que vous fixerez vous-mêmes.

Les époux eurent un moment d'hésitation.

La femme se décida.

—Les peintres d'à présent sont très chers, murmura-t-elle, nous ne l'ignorons pas... Nous ne pouvons pas les payer selon leur mérite... nous n'avons à disposer de d'un billet de mille francs...

—Mille francs! s'écria le vieillard; mille francs! Mais c'est plus que mon tableau ne vaut... Il est à vous... et pourtant...

—Pourtant?

—Je vous l'avoue... quelque prix honorable que vous le payiez, il m'en coûte de l'abandonner... C'est probablement ma dernière composition... Mes yeux s'affaiblissent, mes doigts deviennent de jour en jour plus tremblants... Je n'avais pas fait ce tableau pour la vente... Je croyais, j'étais presque sûr qu'il me reviendrait...

(A suivre à la page 98)

Ivrognerie Guérie

Comment une Montréalaise guérit son mari de l'ivrognerie avec un remède secret.



"Je tiens à vous dire que le remède "Samaria" a guéri mon mari de son ivrognerie et si vite, si aisément, que j'en suis étonnée. Que je suis heureuse d'avoir eu confiance et d'avoir écrit pour un échantillon gratuit! Cet échantillon que vous m'avez envoyé a mis un frein à sa passion, et avant que j'eusse fini de lui faire prendre le traitement complet que j'ai fait venir ensuite, il était guéri pour de bon. Je lui ai administré dans son thé votre remède sans goût et sans odeur, et il ne s'en est pas aperçu. Je veux que d'autres le sachent et vous prie de publier ma lettre. La santé de mon mari est meilleure sous tous les rapports."

Paquet a essai et brochure contenant tous les détails, témoignages et prix, dans une enveloppe ordinaire cachetée, envoyés sur réception d'un timbre de 2 centins. Correspondance confidentielle. Adressez: THE SAMARIA REMEDY, CO., 14 Jordan Chambers, rue Jordan., Toronto, Can.

DÉVELOPPEZ VOTRE BUSTE

50c PAQUET GRATIS

Pour 10c en timbres ou argent pour défrayer la distribution, nous enverrons un paquet de 50c du traitement merveilleux du Dr Catherine E. Kelly pour rendre le buste replet et ferme; aussi notre brochure "La Forme Parfaite". Elle s'est servie de ce traitement elle-même et il a amélioré non seulement les proportions de son développement mais aussi celles de ses clientes, de 4 à 7 pouces. Ecrivez aujourd'hui.

DR KELLY Company
Dept. 359,
Buffalo, N. Y.



Nos DENTS sont très belles, naturelles garanties
Institut Dentaire Franco-Américain, (Incorporé)
162, St-Denis, Montréal.



8

Alors, dans la place que je lui destinais ici, il m'aurait rappelé ce que j'étais autrefois... car j'ai eu mes belles heures, comme tant d'autres artistes... Maillolchon, si peu connu aujourd'hui, a obtenu une médaille au Salon de 1878... et il a reçu des commandes de l'Etat... Mon pauvre tableau!

Le vieillard avait des larmes au bord des paupières.

Les deux bourgeois des Batignolles se sentaient attendris.

Le mari prit le premier la parole, parès avoir consulté sa femme du regard.

—Il y aurait un moyen de s'arranger, dit-il; vous aimez votre tableau, nous aussi... Eh bien! venez le voir chez nous toutes les fois que vous voudrez...

La femme ajouta:

—Nous avons le pot-au-feu tous les dimanches... faites-nous le plaisir de venir ce jour-là.

Maillolchon s'était précipité sur leurs mains et les serrait avec émotion...

Depuis cette entrevue, le vieux peintre ne manque pas un seul dimanche d'aller chez ses nouveaux amis et de lorgner son tableau, qui occupe la place d'honneur dans la salle à manger de la rue La Condamine.

TOUCHANTE FETE

Monseigneur Duhamel garda toujours une affection très vive pour sa chère paroisse de Contrecoeur. Il y a quelques années, il y revenait à la demande du pasteur et des paroissiens pour y célébrer le soixantième anniversaire de sa naissance. Ce fut une touchante fête de famille dont le souvenir est resté gravé dans la mémoire de tous ceux qui y prirent part.

En arrivant dans le sanctuaire, l'archevêque aperçut sur le prie-Dieu qu'on lui avait préparé le registre paroissial ouvert par une attention délicate du curé à la page de l'acte de son baptême. A cette vue il ne put contenir son émotion et les yeux pleins de larmes il baisa avec amour la feuille bénie qui attestait sa naissance à la vie chrétienne. Il tenait entre ses mains la plus belle lettre de noblesse que l'homme puisse posséder ici-bas.

Pourquoi ne pas
vous abonner à

La Revue Populaire,

le seul vrai magazine de langue française en Amérique?

Il est illustré avec goût.

Il publie un roman complet dans chaque numéro.

Il contient un choix superbe d'articles instructifs et amusants.

Il donne 100 pages de texte et de gravures par mois.

Il ne coûte qu'un dollar par année ou 50c par six mois.

Si vous désirez passer d'agréables moments procurez-vous cette publication.

COUPON D'ABONNEMENT

1910

Ci-contre veuillez trouver la somme de..... d'abonnement à la Revue Populaire.

pour.....

Nom.....

Adresse.....

Ce coupon n'est valable que pour les personnes demeurant aux Etats-Unis et au Canada (Montréal excepté).